N° 481 — Tome CXXVIII 1er Juillet 1918

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-neuvième Année

Parait le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, GEORGES BOHN, CLAUDE CAHUN, FRANCISCO CONTRERAS, HENRY.-D. DAVRAY, AURÉLIEN DIGEON, GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRI HIRSCH, ALEXANDRE MAVROUDIS, ALPHONSE MÉTÉRIÉ, EUGÈNE MONTFORT, PAUL MORISSE, JEAN NOREL, OULEINIKOFF, A. PIERRE, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, SALVATOR SCHIFF, THÉODORE STANTON, X.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVIII

SOMMAIRE

N° 481. — 1er JUILLET 1918

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin... .50

Aurel
Jean Dolent... 1 »
La Semaine d'Amour... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly... 3.50
Lettres à Léon Bloy... 3.50
Lettres à une Amie... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866... 3.50
Œuvres posthumes... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud... 3.50

Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon... 3.50
Celle qui pleure... 3.5
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume... 3.50
Le Fils de Louis XVI... 3.50
L'Invendable... 3.50
Le Mendiant ingrat... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur Marne... 3.50
Le Sang du Pauvre... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris... 3.50

Louis Cario et Ch. Régismanset
L'Exotisme... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol... 7 »
Olivier Cromwell, sa correspondance, ses discours. I, II, III, chaque volume... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation... 3.50

Fernand Caussy
Laclos... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est... 3.50
Art poétique... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte... 3.50
La Maison de Madame Gourdan... 3.50

Paul Dellor
Remy de Gourmont et son Œuvre... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel... 2.50
Les Poètes et la Poésie... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

DERNIÈRES PUBLICATIONS

GUILLAUME APOLLINAIRE

lligrammes, **Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)** (*Ondes, Etendards, Case* *rmons, Lueurs des tirs, Obus couleur de lune, La tête étoilée*). Avec portrait de l'auteur par PABLO PICASSO, gravé sur bois par R. JAUDON. lume in 8.... **5.00**

DENIS THÉVENIN

vilisation, 1914-1917. Vol. in-18. **3.50**

ÉMILE VERHAEREN

s Flammes Hautes, poèmes. Volume in-18.... **3.50**

ERNEST RAYNAUD

udelaire et la Religion du Dandysme. (Collection **Les Hommes et les Idées.** N° 28). Brochure in-16.... **0.75**

REMY DE GOURMONT

ndant la Guerre, **Lettres pour l'Argentine,** avec une Préface par JEAN DE URMONT. Vol. in-18.... **3.50**

ttres à l'Amazone, avec un frontispice et la reproduction en fac-simile ne lettre de l'auteur. Vol. in-18.... **3.50**

PAUL FORT

thologie des Ballades Françaises, 1897-1917. (I. Ballades Françaises. — II. Montagne. — III. Le Roman de Louis XI. — IV. Les Idylles antiques. — V. L'Amour marin. — VI. Paris Sentimental. — VII. Les Hymnes de Feu. — VIII. Coxcomb ou l'Homme tout nu tombé du Paradis.— IX. Ile de France. — X. Mortcerf. — XI. La Tristesse de l'Homme. — XII. L'Aventure éternelle. — XIII. Montlhéry-la-Bataille. — XIV. Vivre en Dieu. — XV. Chanson pour me consoler d'être heureux. — XVI. Les Nocturnes. — XVII. Si Peau d'Ane m'était conté. — XVIII. Deux Chaumières au pays de l'Yveline. — XIX. Poèmes de France (Bulletin lyrique de la Guerre). — XX. Le Temps de Guerre). Vol. In-18. **3.50**

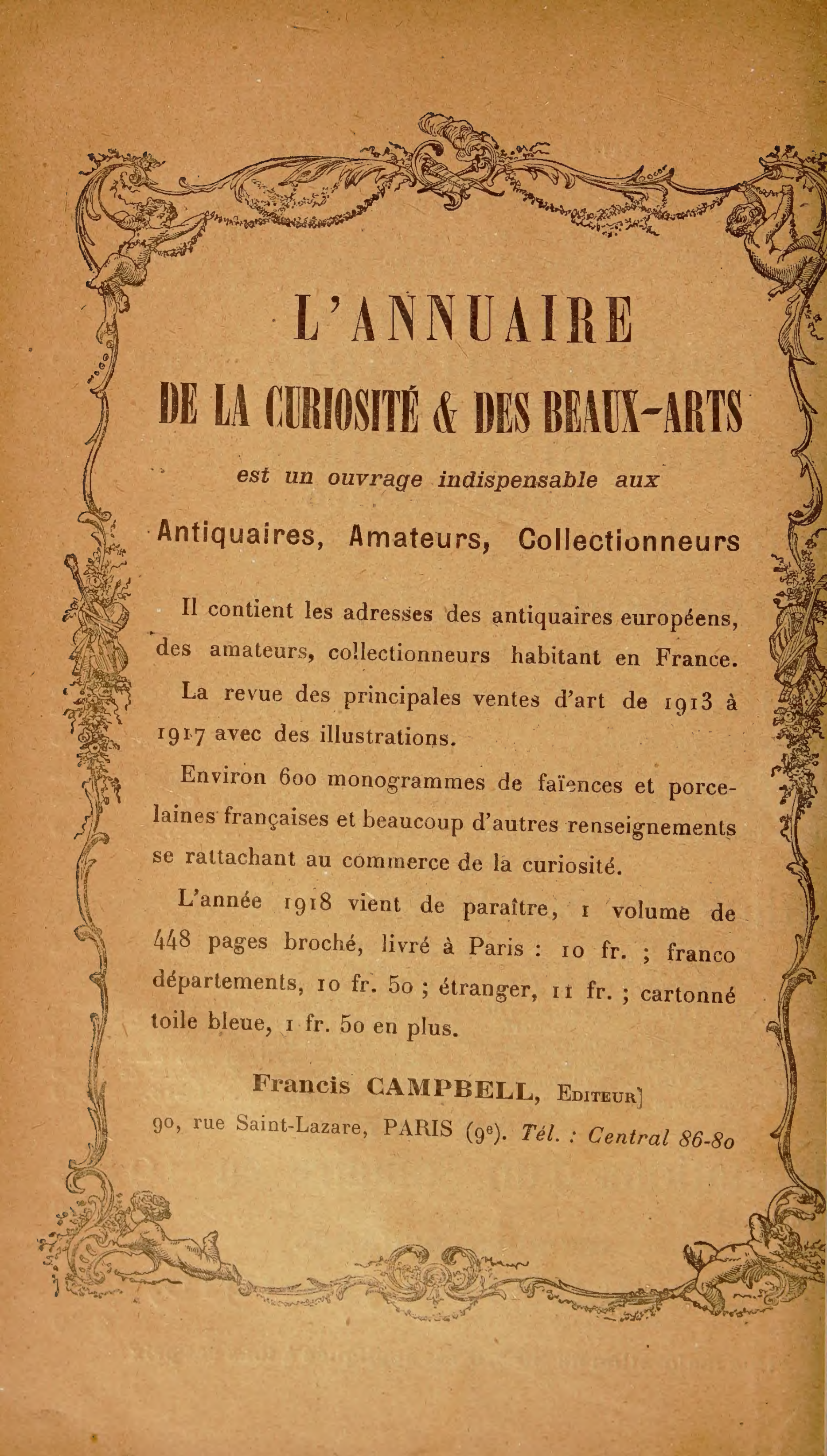
LÉON BLOY

éditations d'un Solitaire en 1916. l. in-18.... **3.50**

GEORGES DUHAMEL

e des Martyrs 1914-1916, volume -18.... **3.50**

Une majoration de 30 0/0 est appliquée à tous ces prix



EMERSON

ET LE CARACTÈRE ANGLAIS

Ralph Waldo Emerson, ayant visité deux fois l'Angleterre, en 1833 et en 1847, mit ses notes en ordre, prit le temps de réfléchir, et publia ses « English Traits » en 1856.

L'Angleterre, au moment où il la vit, traversait une série de crises politiques et économiques, causées par le retard de son évolution démocratique sur son évolution industrielle. De tels moments sont les meilleurs pour bien voir un pays. C'est pendant ces crises graves que la personnalité d'un grand peuple s'affirme le mieux à découvert, comme les caractères se révèlent le mieux à l'épreuve. Il est intéressant de relire, pendant la crise présente, ce qu'Emerson écrivait des Anglais vers le milieu du XIX[e] siècle, et de contrôler si nous retrouverons chez nos alliés d'aujourd'hui les lignes maîtresses du dessin qu'il a tracé.

Au contraire de ce que fera Taine vingt ans plus tard, Emerson ne s'attarde point à la peinture des mœurs, qui sont par nature changeantes, qui ont changé depuis son temps, qui changent encore sous nos yeux. Au reste, étant Américain, c'est-à-dire issu de la civilisation britannique, ces mœurs ne sauraient l'étonner. Par contre, sa parenté lui permet de pénétrer plus profondément qu'un Taine jusqu'à l'essentiel même du caractère national, ce qui est « identique aux jours de fête comme aux jours de travail, ce qui reste le même d'un siècle à l'autre ». Tout au plus pourra-t-on lui reprocher de n'avoir, comme un bon fils, voulu voir que les qualités paternelles et d'avoir fermé les yeux devant les défauts.

Pourquoi l'Angleterre est-elle l'Angleterre? Quels sont les éléments de cette puissance que les Anglais possèdent au-dessus de toutes les autres nations? S'il est un critérium universellement admis du génie national, c'est le succès. Et s'il est au monde un pays qui depuis mille ans ait connu le succès, c'est l'Angleterre.

Remarquons que cette façon de poser le problème est elle-même britannique, ou américaine, ce qui est un degré de plus. Mais l'expérience ne montre-t-elle pas que cette façon britannique est la bonne? Chercher pourquoi un peuple est prospère, ou pourquoi il ne l'est pas, peser ses raisons de vivre ou ses raisons de mourir, c'est bien à cela qu'en dernière analyse se doivent réduire toutes les études d'économie politique du monde.

Or, il est certain que le problème se pose encore aujourd'hui comme l'a posé Emerson. La réussite permanente est bien restée le trait marquant de ce peuple obstiné, habile à tirer profit même d'un insuccès passager. La nation britannique, depuis la guerre de Cent ans, n'a entrepris aucune tâche où elle n'ait finalement réussi. Et je n'en excepte pas même l'Indépendance Américaine, qui lui a réussi, puisqu'elle a permis l'énorme et libre développement d'un peuple éminemment britannique par ses origines, ses tendances et ses aspirations.

Quels furent donc les éléments de ce succès?

Le premier, répond Emerson, est le pays. Il abonde en ressources, mais non point en ressources faciles, qui permettent de vivre sans rien faire. Non, ces ressources sont de celles qu'il faut laborieusement extraire.

Travaillez, prenez de la peine,

telle est la leçon de cette terre riche, mais exigeante. Elle impose l'action.

D'autre part, sa position géographique est merveilleuse. Cette « nation de boutiquiers » possède le meilleur des « pas de porte ». Elle est sûre, de par sa situation vis-à-vis de l'Europe, de l'Amérique et de l'Asie, de trouver des marchés pour tous ses produits manufacturés. C'est l'entrepôt le mieux placé du monde entier.

Ici le calme philosophe s'enthousiasme :

Sûrement la Nature s'est dit ceci : « Mes Romains ne sont plus. Pour fonder mon nouvel Empire, je veux choisir une race rude,

toute masculine, de brutale vigueur. Je veux que ces mâles se battent entre eux, buffle contre buffle, et que la pâture soit finalement la récompense du plus fort. Car la tâche que je leur réserve exige les muscles les plus durs et la volonté la plus résolue. Violentes y souffleront les bises, pour tenir leur caractère en alerte. La mer coupera ce peuple des autres peuples, et le forcera de se nouer en un étroit faisceau national. En même temps elle lui livrera de toutes parts l'accès aux marchés du monde. Longtemps je les tiendrai en haleine par la pauvreté, les guerres de frontières, les navigations pénibles et les risques de la mer, et l'aiguillon du gain. Une île... juste proportionnée à la grandeur de l'Europe et des continents.

Les races qui abordèrent à ces rivages furent très diverses. Mais quelles qu'elles fussent, « personne n'a pris terre impunément sur cette terre ensorcelée. Le charme jeté sur ces plages stériles et ce rude climat transformait l'aventurier en travailleur. Dès son arrivée, chacun de ces vagabonds devait courber la nuque sous le joug du gain; les forts seuls survivaient, les faibles étaient piétinés... » — «... Seuls des tempéraments spécialement vigoureux peuvent prospérer sous ce ciel et sur ce sol, huit, dix ou vingt variétés, comme de cent poiriers huit ou dix seulement peuvent réussir dans un verger, tandis que disparaissent tous les autres tempéraments, ceux qui n'ont pu s'adapter... »

Telle est la rude discipline de cette contrée. Elle forme des volontés robustes, des santés morales solides, des visages ouverts et des regards droits, et « cette pure jeunesse qui persiste sur la figure des hommes faits ». Cette dure école forme des combattants :

Leurs bouledogues sont renommés : lorsqu'ils ont fermé les mâchoires sur une proie, on leur coupe la tête plutôt que de leur faire lâcher prise. Les hommes sont comme les chiens : ils refusent de plier sous une volonté étrangère. Force contre force, le pied planté contre le pied de l'adversaire, ils aiment la lutte franche à découvert. Ils détestent la ruse et la subtilité. Ils ne savent pas empoisonner, tromper ou assassiner ; et lorsqu'ils se sont battus rudement, sans pitié, ils se serrent la main et deviennent amis pour la vie.

Pourtant ces hommes forts sont sensibles :

Ils sont virils plutôt que belliqueux. La lutte finie, ils laissent tomber le masque de rudesse et deviennent tendres comme des femmes... Nelson, mourant à Trafalgar, envoie son souvenir affectueux à lord Collingwood, puis, comme un écolier innocent au moment de s'en-

dormir : « Embrasse-moi, Hardy », fait-il ; et il s'endort du sommeil éternel.

Cinquante ans après Emerson, il n'y a pas un mot à changer dans sa peinture. C'est avec une véritable stupeur, parfois un peu naïve, que l'Angleterre a trouvé devant elle un ennemi rusé et faux. La violation des traités signés, les mensonges, les subtilités des textes, ou, pour descendre à la routine quotidienne de la guerre, les procédés déloyaux de combat, l'espionnage minutieux, la traîtrise, l'assassinat, la guerre aux civils, l'ont déconcertée. La duplicité bulgare l'a surprise et stupéfaite. Ces hommes sans détour ne peuvent croire au mensonge. Ils en sont étonnés comme d'une maladresse.

La raison en est simple : la vérité leur a toujours réussi. Et c'est ici vraiment qu'est la découverte essentielle d'Emerson. L'Anglais réussit, parce qu'il va droit au réel, et ne recouvre d'aucun mensonge la vérité stricte des choses. L'habitude séculaire de la lutte pour la vie lui a enseigné à ne point se contenter de résultats apparents, de succès brillants mais illusoires.

Fermé aux subtilités ingénieuses de l'Art, où il voit une possible tromperie, se refusant aux envolées improductives de l'imagination, l'Anglais sépare nettement, par une cassure profonde, le vrai du faux, le possible de l'impossible, le juste de l'injuste, le bon du mauvais. Ce n'est point une attitude d'artiste ondoyant et fluide, ou de contemplateur peu pressé de conclure. C'est l'attitude d'un homme que harcèle la réalité, d'un homme pressé d'agir, qui ne peut vivre qu'en agissant. Il lui faut devenir riche et fort, et il devient l'un et l'autre. Ce sens commun manque certes de raffinement : il a l'avantage d'être solide. Les faits priment les rêves (1). Aucune ombre n'est assez belle pour faire lâcher la proie.

Ce primat du réel, cette soumission à la vérité terre à terre de la vie quotidienne donne le secret de leur puissance politique. — « Ne pas se mentir à soi-même » : leurs grands hommes ont bien senti l'avantage pratique de cette véracité même étroite, qui finit toujours par avoir le dernier mot. L'histoire britannique ne connaît pas de Louis XIV, laissant après lui, lorsque s'est écroulée la façade d'une grandeur

(1) Chez les Irlandais, au contraire, les rêves priment les faits. Tout le malentendu anglo-irlandais est dans cette opposition.

ensongère, un pays ruiné, incapable de garder ses conquê-
s. Elle n'a point eu de Napoléon. Elle ignore le « conqué-
nt » pur, qui construit en gloire et en fumée. Si Napoléon
pouvait sentir les Anglais, c'était, nous dit Mme de Staël,
rce qu'ils ont trouvé le moyen d'unir le succès et l'honnê-
té. Et c'est bien, ajoute Emerson, parce qu'il perçut l'erreur
dicale de l'empire napoléonien, bâti sur de glorieuses illu-
ons, que Wellington fut certain dès le début d'en venir un
ur à bout. Il vit « que cet empire était fondé sur le men-
nge, et qu'il vivait de la guerre. Si la guerre n'amène pas à
suite de nouveaux débouchés commerciaux, une agricul-
re et une industrie plus florissantes, si elle n'apporte que
es galas, des feux de joie et des réjouissances publiques,
ucune nation ne saurait la supporter, et moins que toute
utre une nation à bout de sang et de ressources, telle
u'était alors la France. Wellington poursuivit donc ses pré-
aratifs militaires, convaincu que la victoire appartiendrait
inalement à la logique de ses compatriotes, contre les rodo-
nontades dont retentissait toute l'Europe. »

C'est ainsi qu'un Américain clairvoyant, il y a un demi-
iècle, interprétait les leçons de l'histoire. Je n'insisterai pas
ur ce qu'a de profondément, *d'actuellement* vrai le passage
ue je viens de citer. Les Anglais, cette fois encore, l'ont com-
ris avant nous, mais je crois que nous l'avons compris aussi.
Une victoire qui n'est qu'une victoire militaire est une vic-
oire ruineuse. Les batailles gagnées ne sont rien si votre in-
lustrie périclite et si votre commerce agonise. Si passionné-
nent, si douloureusement émouvante que soit la ligne de feu,
ın peuple est perdu qui ne regarde que là. La victoire se
gagnera autant à l'arrière qu'à l'avant. Il ne faut pas que
« pour la gloire » nous laissions échapper le succès économi-
que qui doit nous revenir.

J'avais été frappé par cette phrase d'Emerson sur Wel-
lington et Napoléon, lorsque le hasard d'une lecture me fit
tomber sur une autre, qui m'a révélé tout à coup la conti-
nuité de la tradition américaine sur ce sujet. Au temps où le
président Wilson n'était encore que le professeur Wilson,
voici en effet le jugement qu'il porta sur la politique « pro-
fondément maladroite » d'abstention que pratiquèrent les
Etats-Unis pendant les guerres napoléoniennes :

Napoléon était l'ennemi du monde civilisé ; il avait été l'ennemi masqué de l'Amérique, et venait de jeter le masque. L'Angleterre était presque seule contre lui, toute l'Europe était avec lui, et la balance semblait pencher décidément de son côté. Et voici que l'Amérique venait encore à son aide, de fait sinon d'intention. A vrai dire il était naturel que notre nation, rustique et grossière encore, crût que son intérêt était dans l'isolement, et se laissât égoïstement emporter par sa rancune.

Emerson, se posant en arbitre, avait donné raison à Wellington contre Napoléon : cinquante ans plus tard, le professeur Wilson, examinant le même problème, va jusqu'à regretter que son pays ne soit pas venu en aide à Wellington. Il y a gradation, progrès d'un jugement à l'autre ; et n'est-il pas vrai que cette gradation éclaire singulièrement la décision qu'a prise M. Wilson de ne pas rester isolé, cette fois, dans le combat contre l'hégémonie injuste d'un seul ? Les traditions de leur pensée politique, à défaut d'autres causes plus immédiates, devaient pousser les Etats-Unis à l'intervention.

Mais revenons à Emerson. Comment concilier ce qu'il nous dit de la véracité britannique avec la légende de la « perfide Albion » ? Remarquons d'abord que cette légende a été sinon lancée, du moins popularisée par le gouvernement de Napoléon (1).

Le XVIIIe siècle au contraire se montrait assez choqué de la franchise trop brutale des Anglais, de leur sincérité sans élégance.

Pour apprendre comment est née et comment s'est formée la légende de l'hypocrisie anglaise, il faudrait refaire d'un bout à l'autre l'histoire des malentendus franco-britanniques, montrer comment ces deux peuples, si passionnément sincères chacun de leur côté, ont pu se méprendre si longtemps l'un sur l'autre. Tandis que les Anglais nous reprochaient âprement d'être menteurs, nous les taxions de fausseté. Toute cette histoire de nos relations pendant les deux derniers siècles, ces tâtonnements des deux grandes nations qui, dans

(1) Il avait tout intérêt à accuser les autres de mensonge. De Napoléon Ier voici ce que dit M. Frédéric Loliée : « Napoléon Ier ne craignait pas d'établir en principe qu'il reconnaissait la capacité d'un homme au plus ou moins d'habileté avec lequel il savait manier le mensonge. Sans gêne il se plaisait à rappeler que, dès son enfance, l'un de ses parents avait prédit qu'il gouvernerait le monde, parce qu'il savait mentir. » Quant au futur Napoléon III, la baronne de Montet disait de lui dès 1838 : « Le prince Louis-Napoléon est un menteur, comme tous les Bonaparte. »

bre née de leurs querelles, ont continué à se chercher inément la main, et les efforts qu'elles ont faits pour re- le fardeau de leur haine fraternelle, enfin leur réconci- on en cette « entente cordiale » où d'abord il y eut tant ordialité et si peu d'entente, tout cela devra être revu de et suivi pas à pas. Appelons de nos vœux l'historien im- ial qui nous en fera l'attachant récit. Espérons surtout n en tirera la leçon qui convient, et qu'on saura des deux s de la Manche éviter les erreurs du passé.

ais soyons persuadés avant tout que le peuple britannique la vérité. Un gouvernement, à Londres, ne se maintient ouvoir que s'il la dit : le Ministère Asquith est tombé pour oir pas osé l'avouer. Lord Kitchener fut une idole popu- parce qu'il était rudement véridique, regardait en face situations graves, et agissait.

u'on se rappelle avec quelle impitoyable franchise il an- ça aux optimistes du début une guerre de trois ans, avec lle brutalité il réclama des millions de volontaires pour le mp de bataille, avec quelle sincérité il avoua un beau jour la situation exigerait l'établissement du service obliga- e! Et si l'on veut un autre exemple de vérité, un entre e, rappelons la manière dont l'Amirauté annonça d'abord bataille du Jutland : un simple communiqué, mentionnant pertes importantes de la flotte britannique; était-ce une oire, une défaite? Comme on l'ignorait encore, on n'en it rien. L'amirauté allemande, à la même heure, annon- une immense victoire, dont il fallut ensuite diminuer les ensions...

oilà ce que nous devons nous rappeler, pour notre gou- ne : les Anglais sont véridiques. Et s'ils hésitent parfois à e des promesses, ce n'est point bien souvent qu'ils y met- de la mauvaise grâce, mais c'est qu'ils ont l'intention de tenir, qu'ils le savent, et qu'ils ne veulent pas offrir légè- ent à l'avance ce qu'ils ne pourront pas donner.

r s'ils aiment la vérité chez eux, ils l'aiment plus encore les autres, et n'estiment réellement que ceux qui la leur nt. Ils méprisent les flatteurs, les obséquieux qui s'abais- t. « They require you to dare to be of your own opinion », Emerson : « Ils exigent que vous ayez le courage de votre nion. » Etant forts, ils aiment et respectent les forts — je

n'ai point dit les fanfarons, ni les susceptibles, ni les ombrageux. — Vous conquerrez plus sûrement leur amitié en maintenant avec calme et politesse un point de vue raisonnable qu'en baissant trop courtoisement pavillon devant eux. Le excès d'amabilité les irritent, et les effusions sentimentales. On réussit mieux auprès d'eux en jouant les Alceste que les Philinte.

Je voudrais que quelque éditeur avisé nous donnât une traduction soigneuse des *English Traits*, et que tous ceux qui ont affaire aux Britanniques, et surtout nos négociateurs, lussent attentivement ce petit livre. Certes ils y trouveraient à reprendre, mais cette critique même n'est-elle point une aide à la réflexion? Jamais les traits principaux du caractère anglais n'ont été tracés d'une main plus sûre.

A vrai dire, la piété nationale du lecteur français pourra s'y trouver parfois choquée. Emerson parle peu de la France dans son livre, et l'on sent bien au ton qu'il prend pour le faire, qu'il la juge fort durement. Mais comment le lui reprocher? La France de 1856, qui venait de se prendre aux belles paroles d'un glorieux et de se laisser séduire par le don de quelques bijoux en simili, ne pouvait satisfaire le moraliste rigoureux, le fervent républicain qu'était Emerson. Les étrangers qui aimaient la France ont désespéré d'elle après 1851. Et l'on sait que, parmi ses enfants eux-mêmes, plusieurs qui ont fait profession d'« impassibilité » rougissaient en secret de leur mère et ne se taisaient sur son indignité que par pudeur filiale.

L'opinion américaine sur notre compte a changé depuis Emerson. L'opinion américaine sur l'Angleterre aussi. Ou plutôt c'est l'attitude américaine qui a changé : elle n'est plus si déférente, si volontairement aveugle aux imperfections. Le fils a grandi, ne suit plus servilement l'exemple et les conseils paternels. Mais s'ils vivent chacun de leur côté et pour leur propre compte, le sang reste le même, et les deux peuples ne sauraient oublier qu'ils ont un idéal semblable, un fonds commun de civilisation.

Mais voici qu'éclate la guerre. Comment s'y comportera cette nation anglaise, qu'Emerson a si clairement admirée dans ses œuvres de paix?

Au combat, nous dit-il, certains de la supériorité de leur race,

ne se servent que des moyens les plus simples. Ils n'aiment pas tactiques compliquées et difficiles, cherchent les engagements l'on en vient aux mains, où la victoire appartient au parti dont combattants sont individuellement les plus forts, les plus coura-x, les plus endurants. Toujours prêts à améliorer leur équipe-nt ou leurs armes, ils restent cependant persuadés, au fond, que meilleur stratagème, dans la guerre navale, consiste à amener re navire bord à bord avec le navire ennemi, à lui lâcher toute re bordée, jusqu'à ce que l'un des deux, lui ou vous, aille au d. C'est la vieille manière, celle qui ne passe jamais de mode, ni Angleterre ni ailleurs.

S'ils se battent, ce ne sera pas pour un simple point d'hon-ur ou de religion. Il leur faut un but précis, défini et pra-ue, un intérêt positif. Mais dès que ce cas se présente, dès l'un de leurs grands intérêts est en jeu, le peuple entier se esse comme un seul homme :

Il se fait une communication instantanée d'un esprit à l'autre. Le rant électrique d'une de leurs grandes idées nationales les fond une famille unique, qui dépense, au profit de tous, les trésors de issance que chaque individualité n'a cessé d'accumuler. Est-ce la citesse du pays, est-ce la fierté de la race? Quelle qu'en puisse être cause, on trouve chez eux cette solidarité, cette confiance mu-elle qui fait que chacun répond pour tous.....

..... Leurs âmes sont comme ces laines, où la teinture prend si en qu'elle survit au drap. Ils embrassent leur cause avec plus de acité que leur vie même. Encore qu'ils ne soient pas un peuple litaire, le dernier des sujets peut faire un bon soldat. Ces hom-es d'intérieur, réservés et muets, mettront toute leur ardeur au rvice de l'entreprise commune ; c'est de cette vigueur d'affection 'est fait le roman de leurs héros. Aucune différence sociale ne rvient à diviser le cœur national....

On peut trouver l'un des secrets de cette unité profonde ns le langage, qui est le même pour tous :

La langue du noble est la langue du pauvre. Au Parlement, à l'é-ise, au théâtre, dès que l'orateur se passionne, sa langue devient iomatique et concrète : les gens du commun peuvent en compren-e tous les mots. Mais surtout l'identité de leurs caractères les pproche beaucoup plus que ne les séparent les différences de pro-ssion ou de rang social. Le journalier pourrait être lord. Le lord urait tresser des paniers. Chacun d'eux porte le *système* anglais ut entier dans sa tête, sait quel rôle il y joue, et s'en acquitte de n mieux. Le chancelier porte l'Angleterre entière sur sa masse

d'armes, l'aspirant au bout de son sabre d'abordage, le forgero sur son marteau, le cuisinier dans sa cuiller. Le postillon fait claquer son fouet pour l'Angleterre, et le matelot tire sur les rames à la cadence du « God Save the King ». Il n'est pas jusqu'aux coquin qui ne se piquent de leur fermeté anglaise. En politique comme en guerre, ils tiennent tous ensemble, comme par des crampons d'acier..

On a souvent comparé l'Empire britannique à l'Empire romain. En dehors même de toute autre ressemblance, il y a certainement dans l'affirmation du caractère britannique, dans son assurance d'avoir raison, dans l'obstination de ses attitudes, dans sa certitude qu'ayant toujours réussi, il réussira encore, quelque chose de cette confiance illimitée au bon droit qui faisait autrefois le « Civis romanus ». — Pour cette foi en sa race le héros britannique mourra content :

Dans le combat suprême avec la destinée, il sacrifie des biens matériels plus riches que tout autre héros, et pour des motifs plus purement métaphysiques. Il est là de son propre gré, il a élu délibérément, pour des raisons de caractère, le rôle pour lequel il veut vivre et mourir, et il saura mourir avec grandeur....

Tel est, réduit à quelques-unes de ses principales lignes, le bel éloge du caractère britannique que voulut écrire Emerson, citoyen américain. Quiconque a fréquenté les milieux intellectuels et cultivés des Etats-Unis sait de quelle vénération y est entouré le nom d'Emerson. Ses ouvrages y sont considérés comme des classiques, et les « English Traits » ont sans nul doute contribué pour une grande part à former l'opinion américaine sur l'Angleterre et les choses anglaises. Certes les Etats-Unis, parmi les alliés, ont choisi tout spécialement la France. C'est à nos côtés qu'ils sont venus se ranger. Il ne pouvait cependant leur déplaire d'y retrouver le peuple britannique, dont leur grand philosophe national leur a laissé un portrait si sympathique et si vigoureux.

AURÉLIEN DIGEON.



ÉDOUARD DUJARDIN

QUELQUES POINTS DE VUE ESPAGNOLS SUR LA GUERRE

Les notes qui vont suivre n'ont pas la prétention d'épuiser la matière. Outre qu'il est, actuellement, impossible, en France, de réunir la littérature complète de la question, il serait — pour des raisons d'ordre international aussi délicates qu'impérieuses — prématuré de vouloir faire le procès documentaire des germanophiles d'Espagne. Une telle tâche, si elle doit jamais être accomplie, incombera, la paix victorieuse signée, à quelque jeune docteur ès disciplines hispanophiles. En attendant, nous avons cru utile de présenter aux lecteurs du *Mercure* les aspects saillants du complexe problème tel qu'il s'est cristallisé dans la mentalité transpyrénaïque dès l'origine, ou peu après le déchaînement de l'actuelle conflagration européenne. Dans ce but, nous nous sommes servi de documents imprimés, choisis parmi le *mare magnum* des propagandes parce que représentatifs de l'un ou l'autre point de vue en conflit, ou en résumant avec assez d'objectivité l'essentiel contenu antagonique. Ces documents constituent une partie du vaste dossier qu'il sera loisible de revoir plus tard et dont le dépouillement permettra à l'historien à venir d'écrire l'impartiale histoire des philies et des phobies espagnoles en face de la Grande Guerre.

D'abord, qui est germanophile en Espagne? Dans la courte lettre adressée au *Mercure* à la suite de la publication de l'écho : *Germanophilie et Alliophilie* (1), nous avons dit que

(1) Numéro du 1er mai 1918, p. 163. La lettre en question a paru dans le no du 1er juin suivant, p. 573.

a réponse à cette question admettait certains distinguos.)'après Don José Eugenio Ribera, ingénieur en chef des ²onts-et-Chaussées, membre correspondant de l'Accadémie ₹oyale des Sciences, leur classification doit s'opérer de la orte (1) :

En premier lieu il y a les germanophiles purs, les admirateurs ans réserves de la culture et des progrès de l'Allemagne, ceux qui roient sincèrement qu'un régime analogue à celui de ce pays convienlrait à l'Espagne pour régénérer la tiède et sympathique anarchie où ious vivons. Ces gens ne voient que les résultats obtenus en Allenagne par la discipline, l'ordre, la méthode, l'obéissance, et ils roient que notre exubérance latine se plierait au caporalisme à ubstrat militariste de l'Allemagne, plus propre de moutons que l'être humains. Ceux qui pensent de la sorte, encore qu'une minoité — mais incluant des intellectuels — sont cassants dans leurs ugements, à la façon de certains enthousiastes de la musique wagnérienne, lesquels s'indignent à l'audition des suaves ou passionnées nélodies italiennes ou des friponnes chansons de France.

Un second groupe important de germanophiles est constitué par es militaristes. Pour ceux-ci, la puissance et la richesse d'un pays ont intimement liées avec sa force militaire. Et comme ils ont fait eur éducation dans des textes et des ouvrages allemands, comme ils ıspirent à la militarisation de l'Espagne et à ce que s'y établissent e respect et quasiment le culte que l'on éprouve en Allemagne pour 'uniforme, ils croient sincèrement que le triomphe des Empires Centraux produirait chez nous une répercussion favorable à l'amélioration des classes militaires.

Il existe aussi un troisième groupe, plus tapageur : celui des cléicaux francophobes. Ceux-ci n'aspirent qu'à l'anéantissement de la France anticléricale, qu'ils rendent responsable de tous les crimes, lepuis la fameuse Révolution jusqu'à nos jours. Ces éléments, exaltés par le fanatisme religieux, sont ceux qui expriment le plus violemnent leur admiration pour les armées allemandes, encore que l'Alemagne ne leur importe en rien. Ce qu'il faut, pour eux, c'est un hâtiment à la France pour son impiété et que le triomphe de l'Allenagne extirpe pour toujours de Paris le virus anticlérical qui menace l'empoisonner les pays voisins. La passion avec laquelle ces fanaiques envisagent la guerre n'a rien qui puisse étonner, ainsi que le peu de cas qu'ils font des protestations des Princes de l'Eglise, tant

(1) *La Conveniencia española en la Guerra europea* (Madrid, P. Orrier, 1915,). 9 *seq.* — Il s'agit d'une conférence donnée, le 17 mars 1915, à l'Institut Français de Madrid par cet éminent ingénieur, dont le numéro de mars 1907 du *Bulletin de la Société des Ingénieurs civils de France* contient une étude sur *Le béton armé en Espagne.*

belges que français. Dans nos guerres civiles nous avons eu, malheureusement, des exemples abondants de ces haines sanguinaires, suscitées par les passions religieuses, qui font oublier les plus sacro-saints principes du catholicisme.

Comme dépendance de ce groupe clérical, il est certains éléments de la société dite aristocratique qui se croient obligés de manifester leur antipathie pour la France, les uns par suggestions mystiques, les autres parce qu'ils croient se différencier de la plèbe démocratique. Que l'on ne pense pas, cependant, que ces éléments constituent la vraie noblesse espagnole. Celle-ci, en commençant par notre Roi — lequel suscite, en France, un si fervent enthousiasme par sa grâce impondérable et sa fougue juvénile, — ne peut pas ne point se sentir inclinée du côté de ceux qui sacrifient tout à l'honneur, à la tradition chevaleresque, au respect des signatures de leurs devanciers. Et le véritable aristocrate, le noble qu'il est de par le sang et la race, pourrait-il ne pas s'indigner devant les procédés d'espionnage, de fausseté, de violence et de cruauté qui caractérisent l'Allemand dans cette horrible guerre?

D'autre part, il y a quantité d'Espagnols, — que j'appellerai historiolâtres ou nationalistes, — de la catégorie chauvine, qui, pour faire montre de leur érudition, récapitulent tous les conflits malheureux que nous avons eus dans les siècles passés avec la France et l'Angleterre, rappellent la possession de Gibraltar, l'indifférence de l'Europe et les dédains de lord Salisbury lors de notre guerre avec les Etats-Unis, l'arrogance de M. Caillaux et de certains journaux français dans l'affaire de l'accord marocain. Mais ils oublient que, si nous n'avons pas eu de querelles avec l'Allemagne, c'est que celle-ci est très loin de nous et ils en viennent à croire, ces nationalistes, que l'heure a sonné pour ces pays de payer les fautes de nos misères, qu'ils leur imputent complètement.

En outre, nous avons, comme partout ailleurs, des quantités d'envieux, en Espagne. Ceux-ci sont fâchés de la richesse de la France, irrités de l'orgueil et de la puissance britanniques. Ils se souviennent, d'ailleurs, que nous aussi nous fûmes riches et puissants, et, ne voulant pas savoir que, si nous ne le sommes plus, ç'a été surtout nous qui en sommes responsables, il leur suffit du bas sentiment de l'envie pour demander la défaite des Franco-Anglais.

Vient enfin la légion des égoïstes, de ceux qui croient que, pour être bon Espagnol, il faut contempler sans frémir cette affreuse hécatombe, pour nous sans intérêt. Parmi ceux-ci, il en est qui poussent ce sentiment jusqu'à la férocité, désirant que la guerre anéantisse Germains et Alliés, que tous les pays en guerre soient ruinés ou bouleversés pour de longues années, dans l'espoir ingénu qu'ainsi s'effacera notre infériorité et que... tous seront devenus égaux.

Qui donc, alors, restera, en Espagne, pour être alliophile? M. Ribera, qui possède une merveilleuse vision des réalités de son pays, se hâte de nous le dire, après cette longue classification :

En opposition à tous ces éléments, il reste une majorité d'Espagnols qui, oubliant les conflits inévitables entre voisins — comme sont inévitables les luttes d'intérêts entre personnes d'une même famille,— se sentent solidaires des principes du droit et de la liberté, que défendent présentement les pays alliés, auxquels vont nos vœux ardents. Et ce sont ces Espagnols qui admirent l'héroïsme belge, le patriotisme français, l'honnêteté et l'énergie britanniques, en même temps qu'ils détestent par-dessus tout la mentalité germanique, coupable de cette horrible mêlée.

Que si, cependant, cette définition des alliophiles pouvait sembler un peu maigre — et l'on sait clairement combien elle exclut, à priori, de par sa nature même, tout enrégimentement professionnel, tout parquage par caste, ou catégorie, sociale, combien elle est élastique et essentiellement *individualiste*, — nous la compléterions par une autre, que nous donne M. Pío Zabala, à un an de distance, dans ses *Stratifications de l'opinion espagnole par rapport à la Guerre* (3) :

Et vous pouvez me demander . « Pourquoi êtes-vous francophile ? » — Je répondrai : « Par un motif très simple. Nous aimons la France parce que nous nous en sentons plus fraternellement rapprochés que de l'Allemagne ; parce que, par-dessus tout ce que la réalité d'un moment historique peut nous avoir conseillé de contingences, nous sentons l'existence d'une quantité de liens, d'un grand nombre de points de contact entre les deux pays. L'Espagnol est véhément, rapide dans la conception, précipité dans l'action, aussi enthousiaste entrepreneur de grandes œuvres que peu tenace à les poursuivre et à les conduire à une heureuse issue. La France a beaucoup de cela. L'Allemagne pas. L'Allemand est apathique, imperturtable, très précautionneux dans l'action, très entêté à vaincre les difficultés. L'Espagnol se fatigue vite devant l'obstacle. L'Allemand, pour répéter une assertion du P. Didon, vainc et fatigue l'obstacle. Un Français ou un Espagnol, voyant qu'ils ne peuvent dénouer rapidement le nœud gordien, le coupent. L'Allemand, avec du temps, de la méthode, du calme, finit par le défaire. Nous sommes des Latins, ennemis par tempérament de la discipline. L'Alle-

(3) *Estratos de la opinión española en orden á la guerra*, dans : *Conferencias en pro de Francia en 1916* (Madrid, P. Orrier, 1916), p. 160. Cette conférence fut donnée à l'Institut Français de Madrid le 25 mars 1916.

mand ne peut vivre sans elle. Pour un Espagnol, peut-être que la satisfaction la plus intime est celle qui consiste à affirmer sa personnalité contre la loi, car il porte dans la poche intérieure de son veston la charte dont nous parle Ganivet, composée d'un seul article, dont la teneur littérale est : « Cet Espagnol est autorisé à faire ce qui lui plaira. » L'Allemand, lui, obéit en esclave à la norme du droit, à l'impératif hiérarchique, quel qu'il soit...

D'autre part, la France, éternelle amoureuse de l'Idéal, ne s'est pas bornée à le poursuivre et à l'atteindre et à jouir de sa possession. Au contraire, généreuse et magnanime, sentant en son âme la vocation de l'apostolat, elle a voulu partager avec d'autres peuples ce qui lui a coûté tant de sacrifices à conquérir. L'Allemagne aussi est rêveuse. Mais, alors qu'elle noie ses prunelles bleues dans l'idéal, alors qu'elle forge les plus audacieux systèmes, elle maintient ses pieds fortement attachés au sol et — permettez-moi cette vulgarité — ses mains non moins fortement attachées à la huche. Quand il semblerait qu'elle a le cœur et l'âme débordants des échos du divin hymne de Schiller à la joie, qui commence ainsi : « Unissez-vous, phalanges innombrables, dans un embrassement universel ! Frères, par delà la voûte étoilée, certainement existe un Père bien aimé ! » elle ne laisse pas de cultiver dans son peuple le sentiment égoïste, l'aveugle particularisme qui fait d'elle le groupement social le moins disposé à sacrifier ses intérêts sur l'autel d'une politique de cordialité humaine, d'une politique d'affirmation de l'esprit de fraternité universelle.

La France, non. La France, à ce point de vue, restera l'amour de nos amours et — que le veuillent ou non nos germanophiles impénitents — il est indiscutable que, sous cette croûte créée parmi nous par la passion, passe, tranquille, serein et puissant, un courant qui entraîne à la République française, avec nos protestations d'adhésion, toutes les ferveurs de notre enthousiasme pour ce peuple qui a su répandre le sang de ses fils pour le triomphe de la vérité et l'indépendance spirituelle des nations qui lui étaient amies. Et c'est cette France-là que nous aimons et que nous vénérons, non celle qui, par l'ambition d'un homme, voulut nous subjuguer, mais l'austère, généreuse et grande France; celle que nos montagnards surent acclamer en 1823 par des accents cordiaux de gratitude, celle qu'ils surent couronner des verts rameaux de l'Arbre séculaire de Guernica. Il y a plus d'un siècle, disait Castelar, que la France, animée par l'idéal de la Révolution, possédée du divin génie de la Révolution, parle au nom de tous, pense pour tous, travaille pour tous dans cette œuvre admirable du rachat et de la régénération du monde... L'Allemagne, non. L'Allemagne a consacré la contradiction entre le monde de la raison pure — qui ne nous dit rien de la réalité absolue — et celui de la raison pratique — dans lequel l'homme ne peut, ni ne doit

agir selon les impulsions de sa conscience, mais d'après des formules, des pointes d'intérêt. Et c'est là le motif pour lequel l'Allemagne — même dans l'âge de la plus expansive chevalerie — n'a jamais fait fleurir dans son âme une de ces idées rédemptrices qui dépassent les horizons de la patrie...

Nous ne pouvons aimer cette Allemagne. Nous ne la pouvons aimer, parce qu'enveloppée dans le décor fastueux de son impérialisme, dans les doctrines de ses philosophes, les inventions de ses savants, l'esprit d'étroit particularisme de son peuple, elle se livre à des tendances rétrogrades, elle retourne à des époques passées pour ne plus revenir...

Pourrait-on marquer de façon plus graphique la nature de la barrière intellectuelle qui sépare, en Espagne — du plus humble au plus élevé, avec les nuances spéciales à chaque mentalité, s'entend, — les partisans et les ennemis des Alliés (4)? En réalité, — et à part des exceptions d'ordre spécial, qui seront signalées plus bas, — c'est bien d'un dissentiment de base surtout politique qu'il s'agit, selon que, le 26 février 1916, le marquait admirablement le directeur d'*España*, M. Luís Araquistaín, profond connaisseur de la pensée philosophique et de l'organisation sociale allemandes (5). Selon lui, dans toute lutte humaine violente s'interposent quatre critères décisifs de sympathie ou d'antipathie : le critère idéal, à considérants humanitaires ; le critère juridique, pour lequel entrent en jeu les raisons de drcit ; le critère utilitariste, à base de convenances matérielles ; et, enfin, le critère animal, que n'émeuvent que les résultats immédiats de la force victorieuse. Il y aurait bien, en dernière analyse, un cinquième critère : celui du sentiment esthétique, dont, chez nous, l'insensibilité d'un Romain Rolland restera le type, nous n'oserions écrire : le cas unique (6). Mais il est d'une application si restreinte en Espagne que mieux vaut en faire abstraction totale. De ces quatre critères, c'est au premier que M. Araquistaín consacre une pénétrante et spéciale analyse, parce qu'il part des prémisses de la fameuse supériorité culturelle allemande :

(4) C'est-à-dire, surtout de la France, car de la Russie il n'a jamais été sérieusement question et on verra en quel sens les germanophiles font intervenir l'Angleterre.

(5) *Dos Ideales políticos*, dans *Conferencias etc.*, p. 71 *seq.*

(6) Le service allemand de propagande à Barcelone a réimprimé en un tract (*Una Crítica del libro de Romain Rolland* : « *Au-dessus de la mêlée* ») de 48 pp. les surenchères que le correspondant de l'*ABC* à Berlin, Javier Bueno, a données sur Romain Rolland en 1916 dans *El Heraldo de Hamburgo*.

Avant tout, il convient de préciser si l'Allemagne est un peuple barbare, civilisé ou cultivé. A mon sens, c'est une erreur que de le qualifier de barbare. La barbarie implique quelque chose comme un état de nature, un rudimentaire système social où il n'y a d'autre loi que la force brutale, la terreur. Naturellement, on ne peut définir avec une entière exactitude les frontières qui séparent la civilisation de la barbarie. De toutes façons, il faut considérer plutôt comme une licence de langage la dénomination de barbares appliquée aux Allemands, car le barbare pratique sa barbarie sans conscience précise, étranger à toute finalité, alors que les Allemands sont allés à cette guerre et y ont fait usage des méthodes que chacun sait dans un but bien défini : pour imposer au monde leur civilisation, qu'ils estiment supérieure à toutes les civilisations, passées, présentes et même à venir. J'accepte de fort bon gré ces exclamations indignées que poussent les admirateurs de l'Allemagne en l'entendant accuser de barbarie. « Comment, — s'écrient-ils, — barbare, un pays comme l'Allemagne, avec sa science, son industrie, son commerce, sa stupéfiante organisation ! Au contraire, — continuent-ils, — jamais il n'y eut de pays si civilisé. Sa civilisation est au-dessus de celle de tous les peuples de l'univers. »

Il n'y a pas, en effet, d'inconvénient à admettre que l'Allemagne soit le peuple le plus civilisé. Mais est-il aussi le plus cultivé ? Formuler cette question, c'est étaler sur la table de dissection de la critique le fameux concept de kultur germanique. Les Allemands s'en servent indistinctement pour désigner culture et civilisation. Cependant il y a, entre les deux, un abîme. Pour en comprendre la différence radicale, nous aurons recours à un homme portant un illustre patronymique anglais, fils de parents anglais et né en Angleterre, mais qui réside depuis 30 ans en Allemagne et en Autriche, saturé de leur science et de leur esprit comme aucun autre étranger. Je veux dire Houston Stewart Chamberlain, le grand pontife du germanisme, par opposition à ce qu'il appelle le chaos ethnique où sont plongés, plus ou moins, tous les peuples méditerranéens.....

L'examen détaillé auquel se livre M. Araquistaín des *Grundlagen des XX. Jahrhunderts* lui permet de conclure, sur la foi même de son garant, que, si l'Allemagne est une Chine occidentale, la guerre actuelle n'est pas autre chose que la lutte entre la culture de l'Occident, représentée par la France, l'Angleterre, la Belgique et l'Italie, et cette civilisation organisatrice et sans âme qui menaçait notre Europe. Puis, passant à l'étude des *Politische Ideale*, où le renégat de Bayreuth a essayé de justifier idéologiquement le triomphe anticipé de

l'Allemagne provocatrice du plus vaste déchaînement de violences connu, l'éminent écrivain et orateur (7) montre les admirables résultats qu'eût donnés la réalisation du plan allemand d'asservir le monde à la Kultur, puis s'écrie :

Voici l'idéal qu'un des plus fervents panégyristes de l'Allemagne offre à l'univers pour le jour du triomphe. Comme nous l'avons vu, c'est l'idéal d'un peuple de civilisation intense, celui d'un Etat organisé scientifiquement, à la façon d'une gigantesque usine, ou d'une bergerie : l'idéal d'une autocratie effective, absolue, sans représentations populaires ni luttes pour la liberté ; celui d'un monstre abstrait qui ne se repaît point, à la façon des vieux Dieux, de sang humain, — et c'est là l'indice d'un raffinement plus cruel et inhumain encore, — mais de ce suprême bien qui se dénomme personnalité. C'est l'idéal illimité d'une domination spirituelle absolue dans l'espace et dans le temps. Les Allemands ne conçoivent pas que le reste du monde sourie devant une telle perspective et décline leur offre avec mille remerciements cordiaux. Ils attribuent ce refus à l'ignorance, à la méconnaissance de leur supériorité, et, quand on leur apprend qu'un étranger qui naguère étudia, par exemple, chez eux la philosophie est maintenant, dans cette guerre, du côté des Alliés, ils s'écrient avec douleur : « C'est qu'il n'a pas compris la philosophie allemande ! »

S'ils veulent dire par là que, dans toute leur philosophie, a toujours dominé un idéal d'illimitation — père de ce monstre d'Etat effréné qu'on nous offre aujourd'hui, — nous leur répliquerons que rien n'est moins certain. Ce qu'il y a de plus remarquable et permanent dans la pensée allemande affirme, précisément, la limitation. Dans l'ordre religieux, Luther arbore l'étendard de la limitation contre le pouvoir temporel de l'Eglise. En philosophie, Kant — Prussien par accident, non par esprit, et d'origine écossaise — dresse, dans son immortelle *Kritik der reinen Vernunft*, une éternelle et infranchissable digue aux illimitations de la raison. En politique, en face de l'idée d'un empire universel, Fichte le Grand écrit son « Etat Commercial Fermé » — lui, le passionné de liberté qui, de sa chaire de Berlin, tonnait contre l'invasion napoléonienne, quand, dans les rues voisines, retentissait, menaçant, le pas des chevaux de l'ennemi. Mais c'est Gœthe qui, dans une phrase lapidaire, a défini le monde tel que la philosophie classique allemande le concevait : « illimité du

(7) Dans ses *Neue Kriegsaufsätze* (Muenchen, Bruckmann, 1915), Houston Stewart Chamberlain a tenté une justification documentaire de l'« innocence» allemande en matière de guerre et c'est cette apologie que les propagandistes allemands de Barcelone ont répandue à profusion sous le titre : *La verdad de la guerra* (48 pp., 1916), après avoir traduit, l'année d'avant, au n° 2 de leur Revue « *de confraternité hispano-allemande* », *Germania*, fondée et dirigée à Barcelone par l'Espagnol L. Almerich, l'élucubration du même sur *L'Amour de l'Allemagne pour la paix*.

dedans, limité par le dehors. » Cet apophthegme signifie que, dans notre for interne, il ne doit pas exister d'autres limites que celles de notre propre raison, toujours susceptibles d'agrandissement ; que nous ne devons être dominés par aucune idée du dehors ou plongeant ses racines dans les ténèbres de l'instinct, encore qu'elle se revête parfois de toutes les pompes imaginatives, de tout l'appareil d'une logique fictive. En revanche, nous sommes limités par le dehors — non seulement moi et mon voisin et le voisin de celui-ci, mais tous les composants de l'humaine société — et limités nous sommes dans le domaine des choses, imposant, par notre dignité d'hommes, une limite aux autres hommes et recevant de ceux-ci, dans nos ambitions matérielles, une limitation issue de leurs propres ambitions. Il n'est pas aisé de comprendre comment Chamberlain prétend asseoir l'idée de son Etat illimité sur ces profondes paroles de Gœthe, et ces autres, éternelles, de Kant : « Il faut traiter, en toute circonstance, l'homme comme une fin, non comme un simple moyen. » Naturellement, il ne suffit point qu'il ne serve pas de moyen direct et tangible à autrui. Il pourrait aussi servir de moyen indirect, par périphrase, à d'autres hommes, comme il arrive avec l'Etat absolu, où, en dernière analyse, la nation entière est l'instrument du monarque qui l'incarne et du groupe de conseillers — militaires et civils, savants ou illettrés — qui l'entourent.

Précisément, l'idéal qui forme comme la moelle épinière des pays alliés est celui-là même que nous découvrons dans la philosophie classique allemande. C'est un idéal de culture, de cultivation de l'esprit, pour le rendre de plus en plus libre et plus assoiffé de liberté. Au fond, quoique en d'autres termes, c'est l'idéal même de la Révolution française, qui répugne tant à Chamberlain et à tous les Chamberlain qui existent, non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, y compris dans les autres pays belligérants. Ces paroles d'or de Kant et de Gœthe et ce grand petit livre de Fichte que nous venons de citer, mènent fatalement au principe des nationalités, opposé à celui de l'impérialisme ; à celui de la démocratie, par antagonisme à celui de l'autocratie ; à celui d'un Etat en fermentation et évolution perpétuelles, en contradiction avec un Etat absolu et immuable ; à une organisation spontanée et libre, en face d'une organisation scientifique et mécanique ; à une exaltation de la personnalité humaine, en présence d'un esclavage systématique : à une culture, en somme, intensifiée et à une civilisation moindre, ou, pour mieux dire, à une culture égale à la civilisation.

Oui, ceux qui répudient ce qu'avait de plus universel la philosophie allemande et point seulement les idéals de la Révolution française, ce sont les Allemands d'aujourd'hui. Il ne sont pas fils spirituels de Kant, mais de ce génial charlatan de Hegel, qui rétablit, en philo-

sophie comme en politique, le principe de l'illimitation avec concepts absolus et des définitions comme celle du Roi : l'esprit universel à cheval ! Ils ne sont pas descendants de Fichte. Ils sont les rejetons des épigones sans nombre de Hegel, tel Treitschke et Bernhardi — apôtres de l'unique loi de la Force, de la Nécessité, du « Vae Victis » — : ils ne sont pas les fils de Gœthe, mais de Schopenhauer, père de l'idée de la Volonté absolue, et de ce Nietzsche, le pauvre fou, symbole de la faiblesse humaine qui apporte le mythe anthropologique du Surhomme ou homme absolu (8).

Certes, l'Angleterre, la France et l'Italie ne sont pas des Etats parfaits et ne pourront jamais l'être. Comme la Liberté, la Perfection n'est pas une limite, mais un idéal. Mais, dans ces pays — et dans tous ceux qui sont constitués sur les mêmes principes, y compris les Républiques américaines, que les organisateurs scientifiques de l'Allemagne dédaignent tant, — l'homme n'abandonne jamais le sentiment de liberté. Il n'est peut-être point aussi libre qu'il le voudrait, mais personne ne l'empêche de façon absolue de combattre pour la Liberté — instrument qui peut s'appeler : système parlementaire, grève ou révolution, et qui donne à l'homme une sensation directe de liberté. Pour rien au monde un homme libre ne l'aliénerait. Les promesses de bien-être, d'ordre, de parfaite organisation, en échange de sa personnalité, de sa soumission totale, ne souriront qu'aux âmes de valets. L'homme libre n'aime que ce qu'il a conquis librement. Pour sage que soit une tyrannie, pour illustre que soit un despotisme, pour très scientifique que soit une organisation sociale — dénominations distinctes d'une seule et même chose, — l'homme libre les répudiera par tous les moyens, sans exclure la force. Cette guerre nous en offre un exemple : étant l'application maxima de la force contre la tentative brutale d'imposer à des peuples un système politique dont ils ont une sainte horreur.

Et quand nous entendons dire qu'il n'existe pas de semblable différence dans les idéals politiques, que tous sont pareils, nous répondrons avec énergie : « Non, mille fois non ! La France, l'Italie et l'Angleterre ont commis, dans leur histoire, de graves attentats contre la nationalité. Mais le principe du droit des peuples, comme celui des droits de l'homme, vit en elles et s'y développe. Leurs démocraties ne sont pas parfaites, mais cette agitation, qui fait si grand peur aux despotes, révèle que le principe démocratique y est chose vivante, y incarne une idée en voie de développement. La personnalité humaine n'arrive pas, chez elles, à sa pleine expression, mais elle

(8) Sur Nietzsche, il ne faudrait pas exagérer. Voir à ce sujet la clairvoyante mise au point de M. J.-E. Spenlé, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix, dans la *Revue de l'Enseignement des Langues Vivantes* du 1er mai 1918 : *Les griefs de Nietzsche contre la culture allemande*, pp. 193-213.

est en train d'éliminer toutes les entraves historiques qui s'opposent à son évolution. Leur organisation sociale n'est, par bonheur, point scientifique, comme n'est point scientifique la vie des plantes et des animaux, qui croissent selon leurs caractères spécifiques. Dans la serre ou l'élevage, on pourra en modifier la forme et les embellir extérieurement. Mais à la plante, à l'animal et à l'homme, la domesticité enlève l'impulsion vitale, l'énergie dynamique et créatrice qui en constituent la marque propre. La personnalité de l'homme s'éteint dans l'esclavage ; son épanouissement exige un principe de liberté, quand même il y aurait en celle-ci quelque anarchie...

Si, donc, c'est surtout l'incompréhension de l'Allemagne telle qu'elle est qui a entraîné les sympathies de ceux des germanophiles espagnols qui pensent et, dans cette grande querelle, se sont décidés sur des considérants intellectuels, il n'est point étonnant que, dans leurs manifestes, ces gens-là décèlent une ignorance révélatrice des conditions économiques et sociales vraies de la moderne Germanie. Ecoutons ce qu'a à dire à ce sujet M. Miguel Unamuno, qui connaît si bien ses Kaisérophiles. Dans un article de *La Nación* de Buenos-Aires, en date du 22 mars 1916, traitant de la « légèreté française », il s'exprime ainsi (9) :

Je ne saurais trop me féliciter d'avoir eu, dès ma jeunesse, la passion, je dirais presque la manie d'apprendre des langues et d'avoir ainsi pu connaître beaucoup de grands poètes et de penseurs dans leur idiome propre. Je me souviens avec orgueil de n'avoir pas voulu lire Shakespeare avant d'avoir appris l'anglais, ni Ibsen avant d'être en état de le lire en norvégien — ou en danois, ce qui est en substance la même chose — et de l'aversion que j'ai toujours eue pour les traductions. Quand je suis obligé de lire quelques auteurs — comme Dostoïewsky — dans une traduction, je m'oblige à le faire en diverses langues, une fois en allemand, une autre fois en anglais ou en français, etc. : j'aime à le connaître à travers diverses interprétations linguistiques.

Au siècle passé, presque toute la littérature européenne nous est venue en Espagne traduite en français. Et c'était pis quand on nous la traduisait en espagnol, parce que cette traduction était faite du français, et mal. La première traduction qui se fit en espagnol de la « Critique de la raison pure » de Kant fut faite du français et celle

(9) Cet article a été traduit en notre langue dans le *Bulletin du Comité Michelet* de juillet 1917 et commenté par la revue *Les Langues Modernes* de septembre-octobre 1917. Cette même revue, nº d'avril-juin 1910, a publié un article sur la biographie espagnole de M. Unamuno due à la plume de l'écrivain qui se cache sous le pseudonyme « *Julián Sorel* ».

ui se fit de la « Logique » de Hegel le fut aussi du français, d'après ne traduction française de l'Italien Vera. Et ainsi presque de tout. ien ne pénétrait chez nous sans avoir passé par la douane franaise.....

Des exemples que fournit M. Unamuno et que nous ometons, puisqu'on pourra les lire ailleurs en notre langue, il ésulte que, si l'on voulait pousser plus à fond cette matière, n instituant une investigation détaillée et critique des soures d'information étrangère de la pensée espagnole au siècle ernier, l'on aurait à constater que « *les ouvrages de ceux qui emblent le plus imprégnés de germanisme et le plus pénérés d'exaltation en faveur du savoir germanique, sont préciément ceux dont leurs auteurs en ont eu connaissance d'une nanière très médiocre et, presque toujours, à travers le franais...* » Et M. Unamuno cite le cas, typique entre tous, du rausisme, qui, dit-il, a pénétré en Espagne par l'intermédiaire des krausistes belges, Tiberghien surtout.

La transplantation dans la terre d'Espagne — écrit M. E. Mérinée (10) — de l'obscur système de Krause (1781-1832) et l'accueil qu'il rencontra fut vraiment une aventure extraordinaire. On peut dire que Sanz del Río, l'auteur inconscient de cette énorme mystification, comme paralysé pour une cinquantaine d'années la pensée espagnole. Une foule d'esprits distingués, Salmerón, Giner de los Ríos, Federico de Castro, Ruíz de Quevedo, Tapia, J.-A. Eguilaz, Fernanlo de Castro, sans parler de Canalejas et de Castelar, furent des krausistes plus ou moins fidèles à la doctrine de ce maître inattendu, La jeunesse studieuse des Universités fut condamnée à « l'Analítica » à l'« Análisis del pensamento racional » et autres ouvrages analogues....

Or, de tous ces krausistes, il en fut un qui, du moins, connaissait l'allemand et la philosophie allemande de façon directe et immédiate, c'était D. Francisco Giner de los Ríos, l'illustre ami d'Azcárate. Traducteur et commentateur lumineux de Krause, de Roder et d'Ahrens, c'est lui qui mit en castillan la *Philosophie allemande depuis Kant* du professeur d'Erlangen, R. Falckenberg, dont l'ouvrage atteste, par ses rééditions (11), la diffusion au delà du Rhin, comme aussi, d'autre part, ses *Principios de Derecho natural* — rédigés en

(10) *Précis d'histoire de la littérature espagnole* (Paris, 1908). Cet ouvrage a été traduit en espagnol, par E. Nercasseau y Morán, à Santiago du Chili (in-8° de XIV et 460 pp.)

(11) *Geschichte der neueren Philosophie*, 6e éd., 1908, Leipzig.

collaboration avec M. A. Calderón—étaient traduits, dès 1878, en allemand par Roder. Or, Giner de los Ríos, s'il n'eut pas l'heur de vivre assez pour assister à la victoire de ce Droit qu'il avait codifié et commenté dans son livre, — il mourut comme un saint le 18 février 1915, — vit suffisamment de la guerre pour bannir à jamais la « *Kultur* » et maudire ses méthodes, ainsi qu'en fait foi sa correspondance, dont une manifestation, datée du 23 septembre 1914, n'hésite pas à prédire que l'Allemagne sera la première victime du « Kaisérisme » (12). C'est ainsi, pour parler, derechef, par la plume de M. Unamuno, qu' « à l'heure actuelle abondent, parmi les fervents germanophiles plus ou moins clairvoyants, ceux qui ne savent pas un mot d'allemand, ou qui ne connaissent la culture allemande qu'à travers des traductions, ou, si l'on préfère, des déformations françaises, tandis que la plupart de ceux qui connaissent directement l'Allemagne, pour y avoir vécu ou parce qu'ils savent l'allemand, se dressent devant les prétentions agressives et envahissantes de l'insolente « Kultur » germanique... » Et, s'il était besoin de se convaincre de cette indiscutable vérité par une citation documentaire, il ne serait besoin que de recourir à la *Préface-manifeste* de la *Liste Blanche* allemande en Espagne, cette fameuse *Amistad Hispano-Alemana* mentionnée dans notre *Lettre* au *Mercure* et dont M. Jacinto Benavente a cru devoir endosser la responsabilité devant l'Histoire. Qu'y lit-on, en effet, dans cette défense des germanophiles écrite par un dramaturge formé à l'école de Molière et de Shakespeare et assez estimé, chez nous, dans les milieux hispanisants, pour, en 1912, être traité à la façon d'un classique de la langue castillane contemporaine et faire l'objet d'une étude dans un organe spécial d'érudition universitaire (13)? On y lit des platitudes comme celles-ci (p. 5) : que l'Allemagne a été provoquée, en 1870, à la guerre par la France; qu'il n'y a pas eu « dans le monde moderne, et, si l'on me presse, dans le monde antique » d'empire « plus despotique » que celui de Napoléon Ier ; (p. 6) qu'il ne manque, en Allemagne, aucune liberté, à preuve.... le théâtre de Sudermann, et, sans doute aucun, celui aussi de Hauptmann, du

(12) Voir *La Razón* de Madrid, n° 154, 30 décembre 1917 : *D. Francisco Giner de los Ríos y los Boches*, ainsi que le *Bulletin Hispanique*, 1917, p. 92-100.

(13) Voir le *Bulletin Hispanique*, t. XIV, p. 174-192 : *Quelques particularités de la langue parlée d'après le théâtre de M. Jacinto Benavente.*

‹auptmann du *Festspiel in deutschen Reimen* interdit par
militarisme prussien, à peine un peu plus d'un an avant
‹tte guerre, parce que l'œuvre mettait à nu la lâcheté des aris-
‹ocrates et le rôle capital du peuple dans la guerre d'Indépen-
‹ance (14)! Mais si M. Benavente invoque une Allemagne
‹e pacotille, voici un jeune Catalan qui, lui, a étudié outre-
‹hin et a la prétention de représenter la fine fleur de l'intel-
‹ect *Jüngstes Spanien*. La propagande allemande de Barce-
‹one le happe au passage et M. Manuel de Montoliu, sur un
‹° spécial — le n° 138 — de la *Correspondencia alemana de*
‹a guerra, est lancé aux quatre coins de la péninsule comme
‹orte-voix de l' « *opinión española* » ! Dès la première
‹hrase, cependant, il nous déclare, lui aussi, qu' « avant
‹'actuelle guerre, restreint était le nombre des Espagnols
‹ossédant des idées exactes et claires sur l'Allemagne et sa
‹ulture : chez nous, l'unique fenêtre ouverte sur l'Europe
‹ toujours été — et par malheur — celle de la France. » Et
‹u'a-t-il à apporter de nouveau, pour réformer la vision
‹rronée de ses compatriotes ? En dehors d'une charge à fond
— qui semble prise des vieilles diatribes classiques d'un Bre-
‹ón de los Herreros, d'un Larra, d'un Hartzenbusch, d'un Meso-
‹ero Romanos (15) — sur l'absolue méconnaissance dans
‹aquelle les Français auraient « toujours vécu quant aux con-
ditions de la vie espagnole, de notre caractère et de nos moda-
lités, et ce, malgré qu'ils nous eussent pour voisins et en dépit
des relations intenses et continuelles entre leur pays et le
nôtre », rien qui vaille, ou presque, la peine d'être cité comme
témoignant d'une pensée originale et d'une vision exacte sur
l'Allemagne. Au contraire, les lieux communs qui traînent
dans les tracts de la *Colección Popular* sur *La guerra actual*
édités, sous le masque de la firme *Sobs. de López Robert y Cía*
par l'imprimerie allemande de la calle del Bruch, 63. Ainsi,
ce couplet, dont l'impertinence suffira à caractériser la bonne
foi de l'auteur et qui se rapporte aux intellectuels francophi-
les :

Sont francophiles ceux qui — en Espagne comme en d'autres

(14) Voir le *Mercure* des 16 juin et 1er juillet 1913 et aussi *Le Mois du Théâtre* dans la *Phalange* du 20 juillet 1913 : *Gerhardt Hauptmann : A propos de « 1813 »*.

(15) Voir à ce sujet le ch. VII (*Espagnols et Français*) de l'ouvrage de M. G. Le Gentil : *Le poète Bretón de los Herreros et la Société Espagnole de 1830 à 1860* (Paris, 1909).

pays — s'appellent arrogamment « intellectuels », c'est-à-dire toute la multitude des dilettantes qui croient avoir atteint les sommets de la formation spirituelle du fait d'un séjour de quelques semaines — ou de quelques mois — à Paris, tous ceux qui ont une foi aveugle en l'intuition et qui dédaignent l'effort. Tous ceux-là ne peuvent sympathiser avec l'Allemagne — cette Allemagne « militariste », cette Allemagne « policière », cette Allemagne « caserne », qu'a forgée en leurs cerveaux la malveillante légende inventée et propagée depuis de longues années par la France revancharde...

Et cet autre, qui donne, mieux encore, le *la* de cette symphonie du *Rheingold* :

Cet été — c'était celui de 1915 — j'ai parcouru quelques régions de la Catalogne et fait, en beaucoup de villages, maintes curieuses observations. Là, les germanophiles se recrutent toujours parmi le plus choisi de la population, chez les gens les plus éclairés : instituteurs, médecins, pharmaciens, etc. Mais, en outre, à peu près dans tous les villages, j'ai pu voir d'humbles campagnards animés d'un enthousiasme et d'une sympathie pour l'Allemagne dont je n'eusse jamais pu concevoir l'ardeur. Je me souviens encore d'un laboureur sachant à peine lire, lequel, dans une conversation sur la guerre, m'exposa avec une lucidité extraordinaire une suite d'arguments décisifs pour justifier le torpillage du « Lusitania ». Et je me souviens aussi d'un autre, déjà âgé, mais d'une intelligence surprenante, qui me déclara, au comble de l'enthousiasme, que son désir était qu'après sa mort, ses cendres fussent répandues sur le sol allemand...

Comme *galéjade*, c'est là quelque chose, mais c'est là tout. Et c'est, surtout, bien dans le ton de la propagande boche. En vérité, était-il, pour ce faire, besoin d'aller étudier la *Kultur* sur place? Cela nous rappelle le chapitre d'un des tracts ci-dessus mentionnés, intitulé : *Hispanophilie allemande* (16),

(16) *Colección Popular. La Guerra Actual. Entre los « Bárbaros » por Germán del Betis*, p. 20 : *Hispanofilismo alemán*. Pour illustrer de façon documentaire la connaissance qu'ont de l'Allemagne les germanophiles de cet acabit, nous transcrirons à la lettre le passage sur Lessing des *Breves Apuntes de Literatura Germana* publiés dans le journal de Lérida *El Pallararesa* (en avril-juin 1917), puis réunis en un tract dédié au romancier Ricardo León et portant la date *Tárrega 1917*. « Lessing fut l'auteur dramatique le plus semblable, dans sa vie, à Shakespeare, puisque, à la ressemblance ce dernier, il fit partie d'une troupe d'acteurs ambulants après avoir étudié la théologie un bon nombre d'années. La première tragédie allemande, « *Sara Samson* », fut écrite par lui et il composa ensuite « *Emilio* (sic) *Galotti* », « *Nathan* » et la comédie « *Minha de Barnheim* » (sic). Ce fut le meilleur critique de son époque. Il a composé des ouvrages notables, parmi lesquels l'emportent « *Laocon* », « *Epigramme* » (sic), « *Théorie de l'Apologue* » et « *Dramaturgie* ». Son œuvre maîtresse est l'« *Education du Genre Humain* », résumé de l'histoire de la civilisation, dont la formule est le christianisme, et le symbole le

ù il est dit que les Français ne connaissent, en parlant des Espagnols, que ces épithètes : « *Sale Espagnol, sale race !* », alors que « la plus humble employée de magasin » en Bochie ne saurait que répéter : « *Das schöne Spanien!* » A preuve, le fameux professeur A.Schulten, dont la savoureuse histoire fait l'objet d'un des *Documentos é Informes* qu'édita M. Pierre Paris à l'Institut Français de Madrid, ce qui nous a valu l'intéressant article : *L'Espagne et la guerre*, dans le *Bulletin hispanique* de 1916, nº 2, où l'on trouvera quelques effusions épistolaires des germanophiles au sujet de ces opuscules. Mais Schulten est devenu légendaire en Espagne et il serait oiseux de revenir ici sur son cas. Mieux vaut passer outre et ne point abuser davantage de la patience du lecteur.

Dans son article du *Bulletin Hispanique*, M. Pierre Paris a affirmé que les « neuf dixièmes des germanophiles espagnols... se gargarisent avec les mots Gibraltar, Napoléon, Maroc, France en décadence, perfide Albion, sans penser, sans réfléchir, sans savoir, en ignorants qui n'ont jamais rien compris à l'histoire de leur pays ni des autres... » Il est certain que les Allemands ont su habilement attiser de vieilles rancunes, réveiller de vieux soupçons, attifer à la moderne d'antiques préjugés et créer ainsi, par une presse à leur dévotion et des tracts variés, l'apparence d'un état d'opinion hostile à l'Entente sur la base d'antagonismes historiques irréductibles, alors qu'en réalité leurs sophismes ne résistent pas à un examen un peu sérieux et ont, d'ailleurs, été réfutés en Espagne même et par des Espagnols.

La question Gibraltar, sur laquelle les feuilles les plus diverses, subventionnées par les Empires Centraux, et les tracts publiés par leurs services de propagande, ne cessent de revenir, est ainsi présentée par le jeune Ramón Resa, dans *España, víctima de Francia é Inglaterra* (17) :

dogme de la Trinité » (p. 9-10). L'auteur, qui déclare se moquer des « *dires alliophiles* », est un romancier et comédiographe du nom de Mario García Fernández « *Fernán-García* ».

(17) Publié sans indication de lieu (Séville), ni d'imprimeur en 1917. Ce Resa, alors âgé de 20 ans, était petit employé à l'*Archivo de las Indias* à Séville. Les frais de publication de sa brochure de 63 pp. in-8º furent payés par Engelhardt, consul allemand de Séville, qui le fit fêter, dans un voyage à Madrid, par l'Ambassade de Ratibor. Son pamphlet n'est, d'ailleurs, qu'un plagiat. Pour ce qui est de Gibraltar, il s'est borné à reprendre le tract *Inglaterra Usurpadora, Gibraltar y España*, publié par un soi-disant Arabe espagnol, Sidi-Guatzi-Melem, sans lieu ni date, en réalité à Barcelone, à l'imprimerie allemande de la calle del Bruch.

Parler d'injures anglaises et taire Gibraltar est chose impossible. Il y a deux siècles que l'Angleterre détient injustement une portion de territoire espagnol, qui ne se borne pas seulement, depuis des temps éloignés (*sic*), au Roc, mais s'étend à 13 kilomètres à la ronde, en prenant comme centre le Castillo del Moro, en cette place forte, etc., etc.

Sur Gibraltar, « épine enfoncée dans le cœur de l'Espagne », il n'est, cependant, pas besoin d'épiloguer. Avec beaucoup d'à-propos, c'est Richard Ford lui-même qui a, il sera permis de le rappeler à nos amis d'Espagne sans ironie (18), noté que cette conquête avait été faite par la flotte anglaise alors que celle-ci tenait la mer pour le compte de l'archiduc Charles d'Autriche, compétiteur malheureux du petit-fils de Louis XIV à la couronne d'Espagne : « Gibraltar fut pris par nous au nom de l'archiduc Charles », et, — ajoute Germond de Lavigne, *op. cit.* p. 536, — « quand la paix d'Utrecht fut conclue, l'Espagne négligea de revendiquer Gibraltar ; l'Angleterre se garda bien de le rendre et voilà comment elle possède, au sud de la péninsule, cette position... » Mais il y a mieux et nous laissons ici — selon notre constante méthode en ce petit travail — la parole à un Espagnol, l'éloquent réfutateur de M. Vázquez Mella :

M. Vázquez Mella continue à parler et à écrire et, dans le paroxysme de ses fervents enthousiasmes pour l'Allemagne, il prend à partie l'Angleterre pour lui lancer de furieuses flèches au sujet de Gibraltar. Bien. En notre qualité d'Espagnol, passionné de l'Espagne, nous souscrivons avec plaisir aux lamentations du grand orateur. Gibraltar au pouvoir des Anglais n'est certainement pas une chose qui cadre avec notre légitime orgueil national. Mais c'est ici qu'intervient ce « mais » qui se présente dans presque toutes les discussions : ce morceau de territoire enlevé au capital commun, eût-on pu le racheter? Nous en sommes sincèrement persuadé. Les Français ont eu aussi leur Gibraltar à Calais et les hommes politi-

(18) On sait que le *Handbook for travellers in Spain*, dont les rééditions, chez John Murray, sont à comparer avec l'édition originale, est un livre aussi utile à consulter que l'*Espagne et Portugal* de notre Germond de Lavigne, dans la 5e édition, complètement refondue, de 1890. D'autre part, il ne sera peut-être pas superflu de noter que le Baedeker boche d'Espagne — *Spain and Portugal*, 4e éd. 1913 — insiste sur le fait que la flotte qui conquit Gibraltar en 1714 n'était pas seulement commandée par l'amiral anglais Rooke, mais bien aussi par le Prince Georg von Hessen-Darmstadt (p. 445). C'est ce même Baedeker qui constate encore que ni au traité d'Utrecht en 1715, ni à la paix de Séville en 1729, ni à celle de Versailles en 1783, l'Angleterre ne fut dérangée dans sa possession de Gibraltar (ni depuis, d'ailleurs).

ues de ce pays, plus experts que les nôtres et doués d'un plus grand alent, ont été suffisamment habiles pour obtenir la restitution de ce ragment de patrie. Chez nous, le même phénomène eût pu se produire. A trois occasions différentes, l'Angleterre nous a offert de racheter le Roc perdu : deux sous le règne de Philippe V et une à 'époque de Ferdinand VI. Pourquoi nos diplomates et hommes l'Etat, nos monarques eux-mêmes n'ont-ils pas tout mis en jeu pour ce rachat (19)?

Est-il vrai, même, que la possession anglaise de Gibraltar soit en réelle contradiction avec le sentiment bien compris de l'orgueil national espagnol? Le fougueux lieutenant-colonel d'artillerie D. Camilo Vallés, dans son ouvrage de 1889 : *Gibraltar y la bahía de Algeciras*, n'a-t-il pas déclaré que « Gibraltar n'est fort et utile aux Anglais que parce que l'Espagne le veut bien : que l'on construise de bonnes batteries à Sierra Carbonera et à Punta Carnero et la signification stratégique de Gibraltar aura vécu »? Allant plus loin encore, un germanophile impénitent, M. Javier Sanz Larrumbe, ingénieur sous-directeur de la Cie Espagnole des Chemins de Fer du Nord, n'est-il pas allé jusqu'à reconnaître (20) qu' « avec l'artillerie moderne, Gibraltar peut être détruit facilement » — un peu avant, il avait dit : « en quelques jours », — de sorte qu'« aux mains de l'Angleterre, il a désormais peu d'importance et qu'aux mains de l'Espagne, il peut devenir inexpugnable »? Dès lors, comme l'observe avec un humour caractéristique M. José Jasseau (21), — humour que le moderne projet de tunnel sous-marin renforcerait sans trop de peines, — cet « argument de Gibraltar ne peut être reçu comme motif d'anglophobie » :

Car il y a plus de deux siècles que les Allemands, qui s'en étaient

(19) *Los odios de Vázquez Mella* (Castellón, 1915), p. 9. L'auteur est Augusto T. Nerbite (A. Betoret).

(20) *La neutralidad de España en el actual conflicto europeo* (Madrid, octobre 1916). L'auteur conclut sur le vœu que *Dieu, ouvrant les yeux à l'Empereur Guillaume, le fasse se convertir en défenseur de l'Eglise* et le voit, allant à Rome recevoir, *comme son prédécesseur Charlemagne*, dès mains du Pape la couronne d'Empereur d'Occident.....

(21) *Germanofilia*, conférence de l'Institut Français, 4 avril 1916, dans *Conferencias en pro de Francia*, p. 246. De ces « alliances » dont parle M. Jasseau, il en est une que l'actuel ambassadeur d'Espagne au Quirinal, M. le marquis de Villa-Urrutia, a élucidée en trois gros volumes (*Relaciones entre España é Inglaterra durante la guerra de la Independencia*, Madrid, 1911, 1912, 1914) que les germanophiles se gardent bien de citer, car la guerre d'Indépendance leur est prétexte à tout autre chose qu'à de l'histoire (v. surtout le tract : *La guerra de la Independencia*, par J. Caballero de la Vega, 2e éd., Barcelone, 1917, López Robert y Cie).

rendu maîtres, le cédèrent aux Anglais et depuis cette époque, déjà lointaine, les Espagnols ont conclu des accords de toute espèce et qualité avec les Anglais, y compris des Alliances. Je n'ai jamais, avant la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne, trouvé en Espagne que des partisans de l'Angleterre, et, en vertu de leurs propres déclarations, il est indubitable que les hommes d'Etat espagnols continuent à penser de la même manière. En effet, il semblera, à toute personne impartiale, exagéré — pour ne pas dire incongru — de mettre en balance la sincère amitié d'une nation comme l'Angleterre avec la possession d'un Roc sans autre importance territoriale que d'être un point stratégique utile à cette même Angleterre, mais dont l'Espagne, maîtresse de Ceuta et d'une grande étendue de côtes à l'entrée de la Méditerranée, n'a nul besoin...

Il en va donc, en cette matière, comme en tout ce que la corruption allemande touche, sur le domaine historique, ancien ou moderne : le mensonge systématique, impudent, est la seule arme dont disposent nos ennemis en Espagne. Sur ce domaine historique moderne, que n'ont-ils pas, pour ne citer qu'un exemple, écrit et fait dire à leurs valets de plume et de réunions publiques relativement à la « perfidie » d'Albion lors de la perte des Antilles espagnoles! M. Vázquez Mella, le porte-voix des carlistes luthérophiles du *Correo Español* et du *Correo Catalán*, a tapageusement lancé le canard (22) :

Si, a-t-il affirmé avec cette audace dans l'erreur qui le caractérise (23), les Anglais ne s'étaient pas mis du côté des Américains en 1898, l'escadre allemande aurait aidé l'Espagne et le résultat de cette guerre eût été fort différent...

Et la propagande allemande de répéter sur tous les tons que l'Angleterre a été la cause de la perte des colonies d'Espagne (24). La *Correspondencia de España*, par la plume d'un « attaché diplomatique », puis M. L. Araquistain se sont chargés, sur la foi de publications documentaires telles que le *Report of the Senate Committee on Foreign Relations Relative to Affairs in Cuba* et l'ouvrage de l'amiral Chadwick :

(22) L'écrivain carliste Francisco Melgar s'est chargé, on le sait, de réfuter quelques-unes des plus grossières bourdes de M. Vázquez Mella. Voir en particulier sa brochure *En desagravio* (Madrid, 1916), p. 26, et *La mentira anónima* (Paris-Barcelone, 1916), p. 15. M. Fr. Melgar a, depuis, donné dans *El Parlamentario*, de Madrid, quelques nouvelles précisions sur l'infamie de M. Vázquez Mella.

(23) V. *Los odios de Vázquez Mella*, p. 12 *seq.* et p. 47 *seq.*

(24) V. par ex. le tract : *Cuba, los Estados Unidos y la Guerra Europea*, par « L. Ruiz de Granada », *s.l.* (Barcelone), 1917, p. 6.

The relations of the United States and Spain (New-York, 1909), t. I, p. 373, ainsi par les propres aveux du comte Reventlow, p. 208-210 de sa *Deutschlands auswärtige Politik*, d'établir d'indiscutable sorte que, si l'Angleterre fit tout pour qu'en 1875 le conflit entre l'Espagne et les Etats-Unis n'éclatât pas, l'Allemagne lui refusa son concours, en 1898, brutalement et résolument, et fut ainsi, de par l'ordre direct du kaiser, la cause lointaine de la débâcle coloniale. On ne nous en voudra pas, nous l'espérons, d'apporter à ces témoignages sur les sympathies allemandes à l'endroit de cette pauvre Espagne à cette époque une confirmation éloquente, empruntée à l'histoire de la *Gazette de Francfort*, le plus grand organe libéral d'Allemagne, le plus influent au dehors, le mieux informé. Voici donc ce qu'on lit à la p. 807 du gros volume publié à l'occasion du 50e anniversaire de la fondation de cette feuille (25) :

Le commencement de la fin de l'Empire colonial espagnol et, par conséquent, du dernier reflet d'importance dont jouissait encore ici-bas le royaume de Charles Quint, fut amené par la rébellion qui éclata de nouveau à Cuba au printemps de 1895. L'anarchie administrative telle que la pratiquaient les Espagnols dans la « perle des Antilles » avait été, d'ailleurs, souvent mise au pilori par la *Gazette de Francfort*. Celle-ci se refusait à croire que des Espagnols fussent jamais capables de remédier à une situation sans issue et c'est pourquoi elle conseilla à un Etat en constant besoin d'argent de vendre aux Etats-Unis cette source permanente de sacrifices en numéraire et en hommes. Mais, pensait alors le journal, c'est là chose trop raisonnable pour qu'on y consente jamais. Même à l'heure de la décadence, les Espagnols sont restés fiers, tels que les voulait D. Felipe II, et les offres répétées de l'Amérique furent rejetées. Malgré la mobilisation de troupes considérables, les Espagnols ne furent pas capables, dans les années qui suivirent, de maîtriser la rébellion. Notre journal prédit la perte de Cuba et des Philippines — où la rébellion régnait également en permanence — avec certitude. La ruine de l'Empire colonial d'Espagne s'accomplissait, à notre avis, avec une précision historique, à la façon d'un acte de la Némésis. Les Espagnols, écrivions-nous en novembre 1896, n'ont jamais que conquis. De colonisation véritable, point. Leurs employés n'allaient

(25) *Geschichte der Frankfurter Zeitung 1856 bis 1906, herausgegeben vom Verlag der Frankfurter Zeitung* (Frankfurt am Main, 1906), ch. 48 : *Spanien*. L'ouvrage n'a pas été mis dans le commerce, mais avait été offert au journal *Le Siècle*, qui nous en fit hommage.

aux colonies que pour s'enrichir et ce système de banditisme (*dieses Raubsystem*) était aussi la cause de l'administration déloyale dans la mère-patrie.

Ces pensées furent complétées après la déclaration de guerre avec les Etats-Unis en avril 1898, de la sorte : En Espagne, l'utopie cléricale est devenue réalité. Le prêtre est tout-puissant et le gouvernement son humble esclave. Le reste est à l'avenant. Les classes dirigeantes sont dénuées de conscience, ne songeant qu'à leurs propres intérêts. Le peuple est affamé, sans culture, ignorant. Sur 17.000.000 d'habitants, c'est à peine si 5.000.000 savent grosso modo lire et écrire. L'Etat laisse les quelques instituteurs qu'il y a en ce pays mourir de faim, comme les laissent les communes, et ce n'est pas d'une figure de style qu'il s'agit ici. Par contre, 32.000 moines et 15.000 nonnes se portent on ne peut mieux. Un peuple qui ne sait que murmurer des prières et s'amuser aux combats de taureaux ne saurait fonder une culture et un bien-être général (*Ein Volk, das nur Gebete murmeln, und an Stiergefechten sich ergœtzen kann, vermag keine Kultur und allgemeine Wohlfahrt zu begruenden*). Dans la guerre commençante, entre les Anglo-Saxons protestants et libres et les Latins dominés par les calotins (*zwischen protestantisch-freien Angelsachsen und von Pfaffen beherrschten Lateinern*), notre journal anticipait avec certitude la victoire de l'Union, avec ses ressources inépuisables, sur une Espagne en faillite dès l'origine des hostilités. En présence de certains essais tendancieux, la *Gazette de Francfort* établit que ç'avait été l'indignation de l'opinion publique américaine vis-à-vis de la politique de destruction du général Weyler à Cuba qui avait causé cette guerre. Le cours des événements révéla toute l'immensité de la corruption qui régnait dans l'armée et la flotte espagnoles, etc., etc.

Cette simple traduction est de celles qui justifient l'assertion de *La Razón*, de Madrid, lorsque, dans un article sur le fameux Schulten, elle écrivait, à l'adresse du partial auteur de *La leyenda negra*, M. l'Académicien, fils de mère française, Julián Juderías y Loyot interprète au ministère *de Estado*, ces lignes :

M. Juderías, à la p. 351 de son ouvrage, déclare avec quelque artifice : « Mais, diront certains, ne s'est-il pas produit en ces derniers temps une réaction favorable à l'Espagne ? Ne parle-t-on pas, désormais, de nous avec éloges et avec des louanges pour notre culture, notre caractère et même notre passé? Tirons également le rideau sur ces éloges nouveau jeu. L'avenir se chargera de nous dire ce qu'ils valent et ce qu'ils signifient. » Il serait superflu d'indiquer — étant donnée la mentalité de M. Juderías — que ces réticences étudiées

sont dirigées contre la propagande hispanophile des Alliés, de la France surtout. Attendons qu'aient réintégré leurs foyers ces Boches auxquels l'Espagne accorde une hospitalité exagérée pour fournir la preuve patente de la perfidie de l'auteur de la *Leyenda negra*. Car, avec seulement des extraits de la littérature des futures *Impressions d'Espagne* qui pleuvront sur le marché de la librairie allemande, nous aurons des documents surabondants pour renforcer l'axiome qu'en chaque apologiste boche de l'Espagne à l'heure actuelle, il y a un professeur Schulten en herbe. Qui vivra verra... (26).

Mais il est temps de clore ces notes fugitives. Si, en intensité et en variété, la propagande alliophile est restée, *tras los montes*, en arrière de cette folle débauche d'encre d'imprimerie et de papier brouillé qu'y fut celle de l'Allemagne, — qu'elle y est encore à l'heure présente, — notre cause est, dans le pays d'Espagne, liée à tant de facteurs historiques, indépendamment de toutes considérations — d'ailleurs caduques et souvent inexactes — de sympathies sociales et d'analogie de civilisations, que, nous fussions-nous tus devant les calomnies répandues à flot par l'or du Rhin, nous serions, d'ores et déjà, assurés d'avoir de notre côté les meilleurs esprits de la péninsule, ceux qu'une claire vision des convenances du pays guide dans leurs choix et leurs sympathies internationales, et c'est là l'important. Pour les douze énergumènes qui, alléguant une impartialité grotesque, ont signé, en octobre 1915, ce prétendu *Manifeste au Pays* de la Chambre Agricole de Barbastro (27), combien d'amis décidés et loyaux ne comptons-nous pas dans les rangs de l'intelligence espagnole, beaucoup

(26) *Schulten redivivus*, dans *La Razón*, n° 148, 18 novembre 1917. L'ouvrage de M. Juderías, paru en seconde édition à Barcelone en 1917, prétend, à l'aide de citations assez arbitrairement choisies et de références bibliographiques sommaires et très incomplètes, démontrer que l'Espagne a été victime d'une opinion étrangère systématiquement erronée. Mais, comme l'a fait remarquer *La Razón*, les sympathies de l'auteur l'ont amené « à couvrir les méfaits littéraires des écrivains allemands à l'endroit de l'Espagne, et, quand s'ouvrait à lui le champ immense [illegible] critique de ce que, durant les dix années qui ont précédé la guerre, ont écrit sur l'Espagne les correspondants attitrés des grands journaux allemands en ce pays, les Breuer, Goldstein, Hermann Hengstenberg, le maître d'Armando Guerra et agent de Ratibor à l'École supérieure de Guerre ; J. Koeb Noor, etc., il se tait misérablement... »

(27) Publié dans le *Porvenir* de Huesca, puis en plaquette — dont la 2e éd. est de janvier 1916 (Zaragoza, 1916, 30 pp. dont 12 seulement ont trait à la matière) — ce *Manifiesto al país* est l'œuvre d'un littérateur de Huesca nommé Manuel Bescós et qui l'a signé de son pseudonyme : *Silvio Kossti*. La thèse de cet opuscule est celle des plumitifs de la propagande barcelonaise, ou des rédacteurs germanophiles de la *Tribuna* madrilène et feuilles *ejusdem farinae* : *El Día*, *El Debate*, *España Nueva*, *A B C* à Madrid, à savoir (p. 6) que « la France et l'Angleterre sont les ennemies naturelles et traditionnelles » de l'Espagne...

plus ouverte aux jours du dehors qu'on ne le suppose généralement chez nous, dans l'incertitude où nous sommes toujours des orientations modernes de la pensée transpyrénaïque, par suite de l'ignorance lamentable de l'espagnol, à peine enseigné dans quelques lycées, en France (28)! Les Boches ont joué habilement du sophisme de la possibilité d'une intervention armée de l'Espagne aux côtés de l'Entente, intervention qui n'a jamais été sollicitée, dès que les gouvernements espagnols qui se sont succédé au pouvoir depuis la déclaration de guerre ont manifesté leur décision à ce propos. Quiconque sait la situation dont la seule question marocaine est l'origine en Espagne comprendra, d'ailleurs, que le maintien de la neutralité soit, du simple point de vue militaire, une question de vie ou de mort pour l'Espagne, dont le « *cuarteado edificio* » de l' «*hipotético poder militar* » — pour emprunter au général de division Primo de Rivera ses propres expressions (29) — ne semble pas, en dépit de la récente tentative de consolidation, être sérieusement redressé. Mais il ne reste pas moins un fait acquis et indiscutable, dont l'importance n'échappe à personne capable de réflexion, chez nos voisins : c'est celui d'une sorte de fatalité économique qui fera toujours pencher la balance en faveur des Alliés.

Les chiffres officiels de la Direction Générale des Douanes, copiés à Madrid par un ami sûr, permettent de présenter le tableau suivant du commerce comparé de la péninsule durant les 5 années qui ont précédé la guerre, soit de 1909 à 1913, calculé en millions de pesetas :

	Importations.	Exportations.
Allemagne	136	62
Autriche-Hongrie	9	7
Belgique	35	42
France	189	273
Grande-Bretagne	205	247

D'où l'on voit que si les Centraux vendent pour 145 millions de pesetas à l'Espagne annuellement, ils ne lui achètent que

(28) M. Ernest-Charles, qui, dans le *Pays* (sous son patronymique et le pseudonyme : *Paul Renaison*), a censuré la faiblesse de notre propagande en Espagne, a, dans une conférence publiée au n° du 15 mai 1918 du *Journal de l'Université des Annales* (*Nos amis en Espagne*), confirmé *in anima vili* cette vieille vérité d'expérience. Ce qu'il y dit des francophiles espagnols est, en effet, lamentablement quelconque.....

(29) *El problema militar de España al finalizar el año 1917*, dans *El Sol*, supplément, 3 janvier 1918.

pour 69 millions, c'est-à dire que chaque année ce pays perd 76 millions, qui émigrent en Allemagne et en Autriche. En revanche, l'importation de France, d'Angleterre et de Belgique atteignant le total de 439 millions et la vente à ces pays celui de 562 millions, il reste, au compte de l'Espagne, la bagatelle annuelle de 123 millions de pesetas. A quoi il importe d'ajouter que le commerce espagnol avec la France et l'Angleterre représente presque la moitié du commerce mondial de l'Espagne. De tels chiffres ne montrent-ils pas lumineusement jusqu'à quel point l'Allemagne exploite la crédulité espagnole, lorsqu'elle va répétant sur tous les tons et par tous les organes de sa déshonnête propagande que l'intérêt bien compris de l'Espagne exige qu'elle fasse cause commune avec les Centraux (29)? Il faut, en outre, reconnaître, lorsqu'on discute ces matières d'égoïsme bien compris, que, sauf d'honorables exceptions — celles, par exemple, des Urquijo, des Comillas, des Aldama et de quelques autres capitalistes, — les porteurs de titres et, de façon générale, les rentiers espagnols sont gens plus enclins à des placements facilement réalisables, voire à des prêts usuraires, qu'aux risques des entreprises industrielles, minières ou agricoles, cependant si urgentes, si l'on veut que la régénération nationale cesse d'être matière oratoire pour devenir chose réelle, ou s'y acheminer. Or, que peut-on, sur ce terrain, attendre des Austro-Boches? Aux années de plus grand épanouissement de la Germanie, ses capitalistes ne se sont pas intéressés sérieusement à l'Espagne, se contentant de lui soustraire les 69 millions que nous avons dit. En revanche c'est l'argent français, belge et anglais qui a construit la plupart des chemins de fer, des lignes de tram-

(29) Dans le nº du 14 juillet 1917 de la *Deutsche Warte*, qui paraît en allemand et en espagnol à Barcelone, à été publié, sous la rubrique : *Deutsche Wirtschaftliche Vereiniguug in Catalonien*, un plan de conquête économique de l'Espagne, dont l'article 5 prescrit l' « *établissement de listes de maisons ayant, pendant la guerre, observé vis-à-vis de l'Allemagne une attitude inamicale dans le but de leur appliquer des mesures appropriées* ». Le dépouillement de ces périodiques offrira, d'ailleurs, au futur historien de la propagande allemande en Espagne des perles uniques. Ainsi, il y retrouvera, au nº du 10 août 1917 de la *Deutsche Zeitung fuer Spanien*, organe bimensuel et bilingue de Barcelone, un article d'un J. Heuser où la vieille fable de l'ascendance germanique de Napoléon Ier est, par ce disciple de Woltmann et Wilser, de nouveau soutenue : « *Je me refuse à reconnaître ce Corse comme foyer de cristallisation de l'âme française. Il me fait l'effet d'un corps étranger, etc.* » Voilà une théorie qui réjouirait M. Benavente, s'il savait lire l'allemand. Elle lui prouverait, en effet, que cette fameuse « *tyrannie* » de Napoléon Ier, qu'il stigmatise dans le prologue de la *Liste Blanche* susmentionnée, est d'essence boche...

ways, qui exploite la majorité des usines, qui a établi les plus importantes fabriques et couvert, dans des conditions excellentes, les plus gros emprunts de l'Espagne. Les pages que M. Angel Marvaud a, chez nous, dédiées, dans ses volumes sur l'Espagne, à l'économie politique espagnole — et le dernier de ces volumes a été, avec quelques réserves, approuvé par la difficile *Revista de Filología Española* de M. R. Menéndez Pidal — sont, à ce point de vue, beaucoup plus utiles à la compréhension de ces réalités vitales que les érudites divagations de nos hispanologues académiques sur telle vieille chronique léonaise ou le fuero de Piedrafita, besognes auxquelles ils ont coutume d'employer leurs loisirs, en général. Le distingué ingénieur des mines J. Menéndez Ormaza nous apprend, d'autre part, dans une étude sur le capital des sociétés anonymes alimentant des industries en Espagne, bien que domiciliées à l'étranger, que, si la France, l'Angleterre et la Belgique ont consacré 1.800 millions à cette fin, l'Allemagne, elle, n'y a mis que tout juste 25 millions de pesetas. Voici, d'ailleurs, le détail de ces entreprises et de leurs capitaux :

Sociétés	Industries minières.	Approvisionnement en eaux.	Eclairage électrique.	Industries métallurgiques.	Chemins de fer et tramways.	Industries diverses.
Anglaises.....	361	8	127	1	9	2
Françaises...	175	»	9	6	103	47
Belges.......	69	3	4	6	73	804
Allemandes....	20	»	»	»	»	5
	625	11	140	13	185	858

Ajoutons à ces chiffres, déjà imposants, ceux des capitaux consacrés — et là, c'est surtout la France qui compte — à activer des industries domiciliées socialement en Espagne, principalement des chemins de fer, et il sera loisible d'affirmer, avec une certitude complète, que l'argent allié atteint, en Espagne, le total global de 4 milliards. Que l'on songe — pour ne fournir que cette seule donnée — que les 16,000 kilomètres de voies ferrées et tramways construits au delà des Pyrénées ont coûté plus de 4 milliards et que la moitié au moins de cette somme à été fournie par la France, la Belgique et l'Angleterre, et l'on jugera de la rouerie des Boches dans leurs tentatives de séparer l'Espagne des Alliés, afin de faire perdre à

ceux-ci, en terre ibérique, une place loyalement conquise (30). Sans doute, il serait possible d'objecter que tout cet argent n'est pas sans rapporter de bons dividendes et que, par suite, il n'y a pas lieu de parler d'amour à l'Espagne là où il s'agit d'affaires fructueuses. Ce raisonnement serait unilatéral, si l'on ne tenait compte, d'abord, des entreprises manquées, où tant de millions ont été engloutis, et, spécialement, des gains immenses que retire l'Espagne de ce concours financier allié. Il est, en effet, un principe élémentaire en politique commerciale et économique et qui consiste à se soucier, avant de signer un traité, moins de ce qu'y gagnera l'autre contractant, que des propres avantages du signataire intéressé lui-même. D'autre part, n'est-il pas frappant de voir les capitalistes espagnols refuser d'engager des fonds dans des entreprises jugées nécessaires et qui ne sont, finalement, menées à bien que par l'apport allié! C'est donc que les chances de succès ne leur semblent pas si grandes qu'après coup on veut le faire entendre? Or, l'Espagne, pour se régénérer, a besoin de trois facteurs indispensables : de numéraire, d'intelligence, de bras. L'intelligence et les bras ne lui font pas défaut. Mais qui croira jamais sérieusement que l'Allemagne — même victorieuse, auquel cas le rêve du *Mittel-Europa* suffirait à l'absorber — tournera gracieusement l'initiative de ses banques vers l'Espagne? Evidemment, les années qui suivront les conclusions de la paix (31) seront surtout consacrées à panser les plaies intérieures des belligérants. Mais l'essor économique ne tardera pas à se réaffirmer et les banquiers du monde resteront, après la victoire de l'Entente, assurée par l'immense effort de la Démocratie américaine, ceux qu'ils étaient avant la conflagration. Dès lors, faut-il croire que, même après la leçon des sous-marins — dont nous n'avons rien dit ici, de parti pris, et qui est cependant si éloquente, — l'Espagne s'obstinera à se laisser duper, jusqu'au bout, par les mélodies du *Rheingold* et se refusera à vibrer à l'unisson des « obligations morales qui pèsent sur les races méditerranéennes », en acceptant

(30) Nous réservons une étude spéciale au récent projet de M. Maura de nationaliser les industries militaires espagnoles, projet qui, d'ailleurs, est encore loin de sa réalisation pratique.

(31) De cette paix qui convertira « *por fin en arados las desnudas espadas* » et qu'évoquait, dans le *Correo de Extremadura* du 17 juillet 1916, le traducteur du Boche Fr.-X. Reuss, M. Francisco Franco y Lozano, professeur au lycée de Badajoz (art. : *Pacis in Bello Ministri*).

l'union spirituelle « avec ceux qui représentent, en somme, l'ensemble des sentiments, le sédiment ethnique qui constitue le substratum de la civilisation européenne, par-dessous et par-dessus la culture, c'est-à-dire dans le plus profond et le plus intime des cœurs et à la cime la plus haute et la plus sublime de la pensée : fruit mûr et à terme de trente siècles de civilisation (32) ? » Il nous semble que poser la question, c'est la résoudre...Ou nous reprochera-t-on, en Espagne,— comme, naguère, à M. G. Desdevises du Dezert à propos de son projet de «paix logique» (v. *Nuestro Tiempo* de septembre 1917, p. 385) — de ne voir les choses que du haut de notre « *torre de marfil* » ?

X.

(32) *Domaine spirituel et Domaine politique après la guerre*, conférence du 4 mars 1916, à l'Institut Français, par le Dr G. Pittaluga, professeur à l'Université de Madrid, membre de l'Académie Royale de Médecine, dans *Conferencias en pro de Francia en 1916*, p. 106.

L'APPEL D'OR DE L'AIGLE BLEU

—

A O. L.
et à Madame Eugène Blot.

Un vieux matelot, qui avait vagabondé parmi toutes les mers d'un des mondes les plus sombres d'entre les sombres mondes, plus par un besoin de renouveler une soulerie d'étranges ivresses, plus âpres à chaque rivage inconnu où le faisait aborder un voyage toujours plus lointain, que par un prudent souci d'abriter un jour, sous un toit solide, une ataxie locomotrice, — œuvre commune d'une collaboration hasardeuse, autant que recherchée de femmes aux couleurs de peau différentes, — trouva, au bord d'une mer tumultueuse, sur le plus haut d'une montagne glacée, deux œufs.

Ebloui par la couleur nuit finissante de ces œufs, comme par un de ces coquillages aux nacres irisées de lumière qu'il avait coutume de ramasser, dans son navire, il emporta un de ces œufs. C'était un œuf de « Nous-deux », aigles grandioses, qui, leurs coquilles crevées, d'un large coup de leurs ailes bleues, s'élancent par couple éternel dans l'immensité pour aller dans tous les mondes chanter sous tous les soleils l'amour qu'ils vivent.

Le bateau arriva un jour dans un pays riche de lumières et de senteurs, où, enfin, les bordées pleines de femmes et d'alcool couchèrent lourdement, et pour toujours, le vieux matelot dans le fossé plein de boue d'une route.

Qui, au matin, alors qu'on trouva dans la voûte rigide de ces doigts crispés les uns contre les autres l'œuf que ses mains mortes avaient voulu protéger, dans leur chute terrible, contre la boue, qui avait écartelé l'écrin tragique, et jeté dans une

basse-cour l'acquisition dernière d'une vie témérairement aventureuse?

Dans la Basse-cour, la couleur de l'œuf bouscula les principes de procréation académique, consciencieusement vécus par des volailles dévotieuses à une tradition religieusement transmise. Non! mais qui jamais avait vu, de mémoire de volaille, un œuf dont la transparente couleur bleu sombre était comme ces fins de nuits d'été où les amoureux, las du poids de leurs journées lourdes de néant, s'enivrent encore une fois de leurs rêves de toujours, en écoutant monter dans le chant de la nuit la sérénade nostalgique à la belle Jamais-Vue?.... Qui pouvait s'imaginer que d'un tel œuf, en rien semblable aux œufs simples de poules, canards, oies, dindes, qui pourtant sont toutes des volailles bien nées, qui pouvait concevoir que d'un tel œuf sortirait une volaille qui se laisserait convenablement élever? Une de ces volailles qui scrupuleusement suivrait, pleine de gravité, le même chemin suivi de toute antiquité, c'est-à-dire depuis que la ferme existait, par les ancêtres qui, caquetant, piaillant, coincoinnant, gloussant, allaient vers l'écurie hâter l'heure de la broche en se gavant, dévotieusement et par principes, des graines que les chevaux, de digestion paresseuse, laissaient tomber dans leur crottin?

Et dans sa splendeur l'œuf resta isolé. Car enfin quelle est la volaille assez stupide pour couver un œuf qui n'est pas comme tous les œufs? Et dans la Basse-cour de la ferme, toutes les volailles étaient trop intelligentes pour risquer leur chaleur naturelle en faveur d'une éclosion dont naîtrait peut-être — que dites-vous, Madame? — sûrement — un oiseau qui ne serait pas artiste comme le coq, élégant comme le canard, spirituel comme l'oie, majestueux comme la dinde.

Un matin, au grand étonnement béat de toute la Basse-cour, la coquille de l'œuf abandonné éclata, et une petite oiselle, déjà superbe de beauté puissante, ouvrit des yeux neufs sur une stupidité générale.

Qui, sans qu'aucune volaille s'en fût aperçue, avait couvé cette oiselle dont la courbure aiguë du bec indiquait la force, dont les yeux, seuls dans la basse-cour, regardaient droit devant eux, montraient de la loyauté, dont les griffes bien posées sur le sol faisaient voir de la possible volonté, capable de n'être arrêtée par rien?

Elles n'étaient que latentes, cette force puissante, cette vonté hardie, cette beauté loyale, et dépassaient les volailles, omme elles dépassaient, hélas, l'oiselle elle-même ; mais l'imanence d'une manifestation possible de toutes ces splendeurs roublait confusément chez les volailles l'instinct de beauté qu'au plus profond d'elles-mêmes, elles avaient réussi à atrohier comme leurs ailes inutiles à tout usage.

Et agités sans savoir pourquoi, tous les volatiles mâles uraient bien voulu que cette oiselle eût été couvée par quelqu'un de leur race.

Et chacun, maudissant sa propre distraction : — qui sait si, u lieu de passer dédaigneusement près de l'œuf il avait conenti quelquefois à la regarder, qui sait s'il ne se serait pas perçu que c'était « Madame-Une-Même-Volaille-Que-Moi » qui l'avait fait éclore ? — chacun voulut duper la distraction les autres.

Et pour la faire entrer dans sa famille, chacun, s'autorisant l'une des beautés de l'oiselle aux ailes bleunuitées, la revendiqua comme épouse.

« Par mon ergot, cria le coq, la crainte seule de ses griffes era reculer tous les prétendants. Elle doit être ma femme et, n'évitant le combat, je deviendrai le plus fort. »

« Si son bec est plus aigu que le mien, proclama le canard, c'est sûrement pour qu'à ma place, et plus profondément que moi, elle puisse fouiller dans la vase. Elle se doit de m'appartenir. »

Et avec d'aussi justes raisons, d'autres volailles allaient déclarer aussi hautement les motifs nobles de leur amour, quand de loin le paon, d'une railleuse voix qu'il laissait traîner par élégance comme sa queue, cria : « Hé ! non, hé ! non, hé ! non. »

Hautain dans sa marche harmonieusement balancée, dans une roue pleine de morgue, le paon s'approcha de l'oiselle éblouie, pendant que les volailles, toutes les volailles, s'écartaient humblement pour ne pas que leurs souffles ternissent ses plumes, — et dit : « Elle sera ma femme. Regardez comme aux ocelles de ma queue va bien la moire de ses ailes. Que les paonnes l'emmènent. » Et devant le maître de la Basse-cour par le droit élégant qu'il avait de traîner nonchalamment à terre les plus belles plumes de la ferme, toutes les volailles s'inclinèrent.

★

A la même heure, au bord de la mer tumultueuse, sur le sommet glacé de la haute montagne, l'autre œuf, de forme et de couleur semblable, creva. Et pareil à cette oiselle, un oiseau au bec aussi courbé et aussi aigu, ayant même loyauté dans ses grands yeux, aux pattes aussi puissantes, d'un seul coup de ses ailes aussi doucement bleues, lança au travers de la tempête froide un vol neuf.

Et dans l'immensité il monta. Il montait parce qu'il avait senti, quand de son bec volontaire il eut cassé la coquille qui l'enveloppait, qu'il se devait encore de faire son essor grand, comme il venait de le faire libre.

Il montait. Et comme il montait, chaque coup de ses ailes, devenues plus puissantes à chaque battement, le faisait monter encore plus haut.

Comme aucune idée de but à atteindre ne venait entraver la puissance large de son immense coup d'aile, l'aigle bleu était près de quitter le monde où se trouvait la montagne glacée qui l'avait vu naître, quand plus haut que lui, entre d'autres mondes, il vit voler un couple d'oiseaux pareils à lui. Longtemps il regarda voler les yeux dans les yeux ce couple de « Nous-deux », aigles bleus aux ailes prodigieuses. Brusquement il appela. Et le silence stellaire ne fut rayé par rien d'autre que par le sifflement harmonieusement infini du vol éternel du couple de « Nous-deux ». Pris par l'immense douceur de ce désir d'appeler, il ne s'inquiéta d'abord pas de ne pas entendre sa voix, mais il s'étonna de l'inattention du couple qui toujours montait.

Et tout en accélérant son vol, plus puissamment cette deuxième fois il voulut crier son appel. Et comme il s'écoutait, il ne s'entendit pas. Alors, une troisième fois, de toute sa puissance il força son vol, de toute sa volonté il violenta sa gorge. Rien. Rien que le sifflement doux du vol infini du couple de « Nous-deux », dont les ailes, plus puissantes que les siennes, les faisaient monter toujours plus haut.

Et pendant qu'il volait dans son propre silence, le cœur de l'aigle bleu fut ensanglanté par la cohue dévorante des Pourquoi.

Pourquoi volaient-ils à deux ? Pourquoi lui était-il seul

lans sa montée ? Pourquoi voler ? Pourquoi monter ? Pourquoi avait-il appelé ? Pourquoi avait-il eu chaud dans sa vie quand était venu, brusque, ce désir d'appeler ? Pourquoi ne pouvait-il crier ?

Et pourquoi, pourquoi, après l'ivresse splendide de la montée sans raison, la torture affreuse de l'explication impossible?

Las de toute l'impuissance de son vol pour atteindre le couple de « Nous-deux » qui montait toujours, las de toute l'incompréhension de ses inquiétudes, rabattant d'un seul coup ses ailes sur sa tête, l'aigle bleu se laissa tomber de toute la hauteur de son vol.

Quand il rouvrit ses yeux qu'un regret de mort meurtrissait, il se retrouva sur la haute montagne d'où était parti, spontané, l'Essor de sa vie, ayant auprès de lui le couple de « Nous-deux ». Toujours muet, sur le bleu dur et clair de la glace, pour un immense repos il étendit le bleu doux et sombre de ses ailes grandioses.

Le silence de son apaisement était lourd, lourd de tout son regret de vie.

Alors un des « Nous-deux », qui avaient veillé près de son être évadé de la sensibilité pendant quelques heures après la chute, dans le son doux et pur d'une voix d'or lui dit : « Espère ! Un « Nous-deux » ne meurt pas, il crève quand las de voler seul il se dévore lui-même ses ailes pour ne plus jamais monter. Pourquoi espérer ? Pour monter comme nous, sans rien regarder que les yeux l'un de l'autre.

» Quand nous avons entendu le terrible froissement de tes ailes sur cette glace, descendus près de toi nous avons compris la pénible tragédie de ta vie.

» Par quelle douloureuse fatalité l'œuf qui aurait dû éclore près du tien a-t-il été emporté? Ne voyant que les morceaux d'une seule coquille, nous avons compris que, privé de ta voix d'or, comme tous les « Nous deux » qui, nés seuls, ne peuvent chanter l'amour, nous voyant passer indifférents, l'angoisse de ta montée a étranglé ta vie et démoli ton vol. Mais espère ! D'aussi haut qu'il tombe, un vrai « Nous-deux » ne meurt jamais de sa chute. Espère, longtemps tu ne peux rester muet. Va dans tous les mondes chercher celle qui t'attend, celle qui te donnera ta voix d'or pour chanter l'amour. »

Le couple partit. L'aigle bleu essaya une fois ses ailes et

recommença, droite, sa montée haute dans l'Univers. — A l'endroit précis où avant de quitter le monde qui l'avait vu naître, et qui maintenant l'avait vu choir, à l'endroit précis où il avait vu le couple de « Nous-deux » monter au-dessus de lui, aussi désordonnées, aussi inquiétantes revinrent des questions, qu'il posait au silence.

Pourquoi avait-on séparé les deux œufs qui ensemble devaient éclore? Pourquoi lui avait-on fait cette destinée douloureuse d'aller par les mondes rechercher sa voix d'or? Qui l'attendait? Comment était fait cet être qu'il devait retrouver? Devait-il avec lui faire un couple semblable au couple de « Nous-deux » qui l'avait veillé? Ou bien, dans sa moquerie terrible, la fatalité au rire implacable n'avait-elle pas fait cet être tellement dissemblable de lui-même, que sa vie put passer à côté de la sienne sans qu'il s'aperçût qu'il venait de passer l'heure où sa souffrance allait s'adoucir? Et pourquoi, pourquoi le couple d'aigles bleus était-il monté sans le lui dire?

Mais c'était aussi l'endroit précis de sa première douceur, quand son corps avait été inondé par le brusque désir d'appel. Et, plein d'espoir, il monta, d'une aile encore plus vigoureuse, vers des mondes nouveaux, confiant que, s'il approchait de l'être de sa vie, une vibration inconnue ferait chanter son cœur.

Il monta. Il monta plus haut que les comètes, plus loin que les étoiles filantes. Il traversa des mondes et des mondes de passions, de sentiments, de vertiges, d'ivresses, de douceur, de vertu, d'appétits, de vices. Et dans chacun de ces mondes aux atmosphères perverses, âpres, lourdes, captieuses, quand il voyait de haut : inoffensifs lapins jolis, timides moutons frisés, venimeux serpents aux yeux fascinateurs et aux écailles tentantes, porcs grossiers à la peau rose, chiens couchants autant que hargneux, lourds crocodiles voraces dont l'unique larme est toujours pleine de feux, tortues voluptueuses qui ne savent qu'arrêter, — tous ces animaux faisaient sonner en son cœur les petites clochettes joyeuses de mignons désirs nouveaux.

Mais la voix d'or ne venait pas. Alors, élargissant ses ailes, d'un seul vol plané il fonçait rapide sur l'animal aimé. Et croyant que pour chanter l'amour il devait emporter plus haut,

dans son désir sentimental, l'animal qui avait fait vibrer en lui un besoin de vices ou de douceurs, de fantaisies ou de caprices, de voluptés brutales ou de caresses alanguies, il le saisissait plus puissamment dans ses serres et d'un coup immense de ses ailes l'enlevait haut, haut, jusqu'à ce qu'il entendît claironner sa voix d'or. Et jamais il ne monta bien haut avec ces animaux, car tous, dès qu'ils ne sentaient plus la terre sous leurs pattes ou sous leurs ventres, criaient et s'agitaient, apeurés. Toujours l'aigle bleu croyait que les cris étaient la manifestation plus ardente d'une volonté qui voulait plus encore exciter sa montée; que l'agitation était un désir plus profond de se serrer contre lui. Et l'aigle bleu, montant toujours plus haut, plus fortement dans ses serres tenait la bête de son désir, jusqu'à ce que le silence et l'immobilité de l'animal lui fissent croire que c'était l'heure solennelle, et que lorsqu'il desserrerait son étreinte, l'animal de son rêve allait, volant avec lui, lui apporter une voix d'or.

Et toujours, toujours, quand ses serres rendaient libre l'animal de ce qu'il croyait être son amour, il le voyait lourdement tomber dans le néant, mort autant par la peur de se voir si haut, qu'étouffé par l'étreinte puissante de l'aigle bleu.

Et ainsi il passa dans tous les mondes, s'arrêta dans tous les soleils, aborda dans toutes les étoiles. Dans l'univers il n'y avait plus une atmosphère qu'il n'eût respirée, celles aux lumières doucement nuancées, comme celles aux ombres tranchées violemment. Et l'aigle bleu songeait à se dévorer les ailes, — car quel était l'astre où, retournant, il ne trouverait pas fracassés les restes d'un de ses désirs? — quand il se rappela qu'il n'avait pas visité le monde où, au bord d'une mer tumultueuse, se trouvait une montagne glacée qui avait vu son vol tout neuf.

Et vers le monde aux noires aspirations nostalgiques, l'aigle bleu redescendit.

★

Dans la Basse-cour du pays qui, vêtu de soleil paré de senteurs, aime à se laisser bercer par les lamentations quelquefois coléreuses d'un océan toujours vert, l'oiselle avait grandi chez les paonnes, bousculée du croupion par toutes les mademoiselles volailles, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir été

choisie par le paon. Fallait-il qu'il fût vicieux, le paon, pour aimer une oiselle qui n'avait rien d'une volaille, oui, ma chère, rien d'une volaille !

Le paon aimait cette oiselle; ho ! non pas pour les beautés inconnues qui, jaillissant d'elle, avaient, au matin nouveau de sa venue dans le monde, émerveillé tous les yeux abrutis de la Basse-cour; non; mais son dédain de toute la gent volatile se chatouillait quand même assez agréablement de savoir que sa future avait été désirée par toute la roture à plumes de la ferme.

Et s'émotionnant de se reconnaître si grand amoureux, plus souvent, devant la Basse-cour recueillie, le paon venait faire sa roue.

La pauvre oiselle, à ces heures-là, en recevant de tous les vassaux de la ferme les honneurs dus à une future suzeraine, était consolée des heurts constamment reçus. Violences calculées de volailles hypocrites, qui, ricanantes, s'excusaient de maladresses voulues.

Ha ! si dans la Basse-cour on avait connu cette oiselle comme aigle bleu; si on avait su qu'en saisissant dans ses serres la Basse-cour et son grillage comme elle pouvait les saisir; si la Basse-cour avait su que si l'oiselle avait voulu les emporter bien haut pour les faire tomber plus bas, elle aurait étendu une aile si immense sur leur soleil qu'une noire nuit aurait enveloppé leur ridicule culbute dans la mort — ha ! quelle crainte chez les volailles, pour oser venir déposer à ses pattes les hommages les plus serviles !

Mais qui dans la Basse-cour pouvait concevoir une telle puissance? qui aurait pu s'imaginer une autre mort que celle voulue par le maître qui, tout en leur apportant la pâtée, avait très bien enlevé à ses volailles la notion de « mort par vieillesse » ? Qui aurait pu s'imaginer de telles choses? Personne. Pas même l'oiselle qui, dans sa triste ignorance d'elle-même, et pour qu'elle fût comme toutes ces paonnes destinées un jour de fête à faire éclater une ceinture, crever un gilet, allait tous les jours rouler ses plumes bleues dans la terre sale d'un petit tas de boue qu'elle avait découvert. Et ainsi le gris sale de ces plumes ne se distinguait pas du gris naturel des paonnes. Car elle avait peur, la pauvre oiselle, que si elle différait des autres, le paon n'oubliât un jour qu'elle avait été désirée par tous, et

que, lassé par l'animadversion de la Basse-cour, il ne fit passer sa vie à l'écart de la sienne, comme il l'aurait fait si elle n'avait été aimée que par une seule volaille. Et elle aimait beaucoup le paon. Elle l'aimait pour le calme qu'il apportait avec lui quand, venant près d'elle faire la roue pour toute la Basse-cour, les volailles la laissaient tranquille, occupées à encenser de leurs louanges le glorieux élégant. Même le dindon, svelte comme un provincial qui a débarqué chez un confectionneur, était tout à l'honneur de balayer la terre de sa crête, devant les pas magnifiques, processionnels et pontificaux du paon.

Comme elle était fière d'avoir su rester grise, l'oiselle, quand elle fut entrée si profondément dans les habitudes de son maître, qu'il ne la distingua plus des autres paonnes! Maintenant elle était sûre de ne pas constamment vivre à la merci de toutes ces volailles qui, nées avec une démarche ridicule, passaient dans la vie avec un balancement grotesque, boitillant et sautillant.

Un jour, toute la volaille piailla, gloussa, caqueta, coincoinna de joie : car à son aise on pouvait s'amuser à arracher à grand coups de bec les plumes de l'oiselle. On s'était aperçu qu'elle n'était plus là quand le paon venait montrer à toute la Basse-cour cinq minutes d'élégance; que même elle s'enfuyait quand de loin elle voyait la roue du paon. On avait conclu de ses fuites que le paon ne l'aimait plus. Et de ce manque d'amour qui la laissait isolée dans la ferme, atroces, les volailles la narguaient. La voyant toujours grise, on avait bien oublié qu'on l'avait vue les plumes bleues; mais on n'avait pas oublié qu'elle avait été choisie par le rêve de toute la ferme. Maintenant qu'elle était seule, on se paierait sur ses plumes des hommages qu'on avait été obligé de lui faire, pour plaire au paon.

Si la pauvrette se sauvait loin du paon, ce n'était pas qu'elle en fût moins aimée. Non. Mais un jour qu'elle allait comme tous les jours vers le tas de boue, l'oiselle, amoureuse quand même du bleu de ses ailes, comme une gamine coquette, pour mieux les voir avant de les souiller, les ouvrit et fut surprise de les voir s'étendre immenses dans la basse-cour. Quoi! c'était à elle ces deux grandes ailes! Et sa surprise devint une peureuse inquiétude. Si le paon allait s'apercevoir qu'elle

n'était même pas volaille ! Certes elle pouvait encore salir ses plumes, — mais comment diminuer leur envergure ?

Sa fièvre se calma quand elle s'aperçut que, restée seule dans la Basse-cour — toutes les volailles étant parties au crottin de l'écurie, — seule elle savait combien ses ailes étaient grandes. Mais c'est quand même un peu tremblante qu'elle les serra bien fort contre elle, pour que le moins de plumes possible pussent se voir. Et c'est depuis ce jour, depuis le jour où elle s'était vue dans toute sa beauté, que l'oiselle, pour ne pas avoir le mépris du paon, tout en continuant à aller au tas de boue, évitait le risque possible de la découverte que ses ailes n'étaient pas comme les ailes des autres.

Mais depuis le jour où, s'étant aperçues de son isolement, toutes les volailles s'étaient enhardies à la meurtrir, chaque jour, chaque volaille la meurtrissait davantage.

D'autant plus courageusement que chaque jour leur audace s'accroissait de l'humilité de plus en plus grande de l'oiselle, qui,à chaque plume qu'on lui arrachait, s'apeurait de plus en plus à la constatation possible que son aile avait une autre puissance que l'aile des volailles.

Un soir où, sur la boue dont comme tous les jours elle avait encore ce jour-là recouvert son corps, le sang, qui jaillissait plus abondamment sous la meurtrissure plus douloureuse des plumes arrachées plus violemment, faisait sur l'oiselle des taches hideuses, un jeune coq s'excita sur le bec quand même propre et, de toute la force de sa colère se jetant dessus... se tua.

Alors la fureur de toute la Basse-cour atteignit l'horrible de la lâcheté librement déchaînée.Et le même volatile mâle qui, un matin,avait voulu enorgueillir sa race des plumes bleues de l'oiselle, ce soir-là,arrachait,par colère de ne pouvoir meurtrir encore l'oiselle toujours soumise, les plumes de la volaille, qui, plus prompte que lui à l'assaut, l'empêchait d'aider au massacre.

L'oiselle sentit la mort, et, doucement coquette,pour revoir encore une fois ses belles plumes, elle étendit lentement ses immenses ailes d'aigle bleu.

Ce ne fut qu'un coup d'aile sans violence, mais, par ce seul coup d'aile, toute la boue de toute sa vie fut secouée, toutes es volailles de toutes ses douleurs furent bousculées. Et sans

haine, se posant sur le dos, les pattes repliées pour que dans son agonie ses serres ne soient pas meurtrières, la tête tournée vers la profondeur d'un ciel qu'elle contemplait pour la première fois, couvrant toute la Basse-cour de ses ailes bleues comme la fin d'une nuit d'été amoureuse, elle attendit sereine le retour féroce de toutes les volailles, qui, assommées, se bousculant, les unes avaient sauté sur les tas de fumier, les autres barbotaient dans les fanges de la ferme.

Avant que son immobilité eût redonné de la hardiesse aux volailles, l'oiselle vit se décrocher du soleil une ombre de plus en plus immense.

Dans sa descente rapide,cette ombre commença à estomper la forme des choses dans la Basse-cour. Et quand plus aucun crottin ne fut visible, quand sur le fumier le grouillement des vers ne fut plus distinct, quand le noir de la mare de purin ne fut plus qu'une masse d'ombre, avec le noir fangeux des pavés de la ferme : « C'est la nuit », dirent les volailles. Et sans que dans le ciel l'immensité du « Nous-deux » leur cachant la lumière leur fit peur, sans craindre l'aigle bleu qui les aurait affolés si,contrairement à leur habitude, en regardant les cieux ils l'avaient vu descendre du soleil, tranquillement, ils retournèrent à leurs perchoirs pour faire tomber leur crotte, comme ils jouissaient de le faire par les nuits étoilées.

L'aigle bleu descendait toujours.

Du monde aux noirs rêves nostalgiques il avait déjà fait le tour, et sa triste ronde à travers les mondes allait se terminer dans les définitives ténèbres froides de l'anéantissement voulu, — quand du haut du soleil il vit s'étendre, dans une basse-cour, des ailes lasses de ne pas avoir été ce qu'elles auraient pu être, — comme sur la glace perpétuelle de la montagne il avait étendu ses ailes, lasses d'avoir été ce qu'elles avaient dû être.

Si c'était celle qui l'attendait ?

Si ce n'était pas celle qu'il cherchait ?

Dans son vol toujours muet, sans frémissement dans le plus uni de ses vols planés, directe vers la dernière erreur possible il fit rapide sa douloureuse descente.

Ha ! comme il lui faudra peu de courage après pour tuer sa vie en se dévorant lui-même les ailes !

Et, arrivant bien près, il versa les plus belles larmes de

l'univers avec les plus douces larmes de sa vie. Car c'était bien la vie qui aurait dû éclore à côté de la sienne, là-haut, sur la glace perpétuelle. C'était bien l'oiselle avec laquelle il devait monter en la regardant dans les yeux, dans tous les mondes, pour chanter sous tous les soleils l'amour qu'ils allaient vivre.

C'était bien elle, puisque, dans la plus éclatante des voix pures, il pouvait lui claironner son appel d'or : « Viens avec moi, toi qui, pour me donner la beauté de l'appel, attendais que j'apporte la force de l'essor. Oiseau de toutes les souffrances, sois toi-même, et viens me conduire, moi, oiseau de tous les vols douloureux, vers le soleil qui n'a pas su t'illuminer. Monte, et, avec moi, nous casserons ce soleil. Et des morceaux cloués à notre ciel d'amour, nous ferons des étoiles pour nos nuits lascives, aux étreintes éternelles. Monte ! »

SALVATOR SCHIFF.

LES SONNETS NOIRS

(1914-17)

—

I

Seigneur, mes compagnons ont eu leur part de gloire,
Mon frère est mort sans moi, — lui que j'ai seul aimé,
Et c'est comme une étrange et vieille et sombre histoire
Que cet isolement où je suis enfermé.

Le passé, l'avenir, rien n'est plus. O mémoire!
O promesses, ô vœux! Tout est donc consommé.
C'en est fait, j'ai cessé d'espérer et de croire :
Sans honneur, sans désir, on est trop désarmé.

Tout arrive à celui qui sut beaucoup attendre :
Pour qu'un long deuil se fonde il suffit d'un moment,
Voici le lieu de neige et du Renoncement ;

Et ce matin peut-être est l'aube où va s'entendre
Dans le jour renaissant le silence que fait
Le Malheur, serviteur monotone et parfait.

1917.

II

King Cophetua and the Beggar Maid.
BURNE-JONES.

Silence dans ce livre à tous sur cette page.
— De quel palais désert monte cette fumée...
Silence au long des jours, silence au bord des âges.
— Quelle étoile d'amour au ciel s'est allumée...

Ah! silence... La vie est une tendre image.
— Qu'un poète à son tour parle à sa Bien-aimée...
Mon cœur est la terrasse heureuse avant l'orage.
— Qu'en la chambre de marbre on veille l'Innommée...

Quelle étoile d'amour au fond des nuits m'appelle?
O roi Cophetua, qu'avez-vous dit sur terre?
La Bergère aux pieds nus, où vous attendait-elle?

Et le céleste vent qui gonfle vos tentures
Caresse-t-il encor le front des créatures?
— O roi Cophetua, je ne peux plus me taire...

1914.

III

à M. P.

... Ma propre jeunesse, vierge, voilée et disparue.
Dominique.

Ceux qui meurent sont beaux, ceux qui vivent sont forts,
Mais moi, j'aurai pitié de cette ombre égarée
Qui n'a su vivre ni mourir, et rêve au bord
Du monde, et pour toujours va fuir désespérée.

— L'Ange de l'adieu brille au fond des corridors.
Priez, dans la maison. Partez, mon adorée...
Enfant pure, trop pure, ô ma Jeunesse encor,
Partez! Mon cœur consent, et j'entends la marée...

— Heureux les orphelins dans la chambre des sœurs —
Mais moi, je pleurerai vos pompeuses douceurs,
Voyageuse! et vos yeux et nos baisers sans nombre.

L'immobile soleil sur le sable agrandi
Est comme en songe... Paix. Silence de midi.
— Seigneur, comme on est seul quand on n'a que son ombre!

IV

Seigneur, je ne sais plus mentir à ma misère :
Je vous parle à genoux sans croire à mes discours,
Puisque enfin ce n'est pas une simple prière
Qui peut rassasier ce cœur mourant d'amour.

J'ai trop erré, j'ai soif d'une eau qui désaltère,
Et j'ai trop attendu, les temps humains sont courts.
Si je suis votre enfant, si vous êtes mon père,
Laissez-moi chercher seul un terrestre secours.

Dans un trop grand désastre on ne peut plus combattre,
Et tout cédant alors, on faiblit tout d'un coup :
J'ai besoin d'un ami qui soit moins loin que Vous...

Car je vis! Car j'entends mon cœur gémir et battre,
Hélas!... Et délaissant vos pensives hauteurs,
Je rêve à d'imparfaits et doux consolateurs.

V

Tombeaux dans la forêt, tombeaux au bord des sables...
Mes secrets sont au vent et, comme eux dispersé,
J'évoquerai le long d'un flot inconnaissable
Ma province funèbre et pâle au ciel baissé!

Puisque le temps n'est plus des bonheurs périssables,
Puisque rien ne m'attend, puisque tout m'a laissé,
J'emmènerai là-bas ce cœur inguérissable,
Et je reviendrai seul aux pays traversés.

J'irai! J'irai revoir les gares et les rades :
Le vent nocturne et la musique et les parades
Dans l'ombre parleront à ce noir voyageur,

Et je verrai parfois, à l'heure amère et belle,
Le solennel Matin, dans des villes nouvelles,
Sous un porche d'argent me baigner de rougeur.

VI

Où sont les compagnons de mes fièvres heureuses ?
Où sont mes rêves purs, et les fronts évoqués ?
Lorsque seule répond une mer ténébreuse,
Il faut croire être deux au moment d'embarquer.

Muse ! si je n'ai plus que ton épaule creuse,
Qu'une servante reste à qui tout va manquer !
J'abdique. Tous ont fui. Sois donc mon amoureuse,
Viens, fantôme ! laissons les vivants sur le quai.

Qu'une servante reste à qui n'aura plus qu'elle !
Je ne crois pas en toi, mais toi seule est fidèle,
Et les baisers sont doux à l'heure de partir.

Tous les baisers sont doux pour une âme démente :
Ah ! qu'ils soient beaux, les tiens, Muse ! ô première amante,
O servante dernière où pouvoir se blottir...

VII

Seigneur, soit ! reprenez ce qui me fut donné,
Mais faut-il m'enlever jusqu'aux douceurs à naître !...
Nul n'y doit rien changer, moi seul j'ose connaître
A quoi ce cœur ardent s'était cru destiné.

Non : rien, rien ne console un roi découronné !
Ce qui n'est plus, n'est plus : tout le reste peut être ;
Ceux qui sont morts, sont morts : que veut-on me promettre ?
Et vienne le bonheur — il est empoisonné !

Dans les jardins du monde où ma jeunesse errante
Cherchait plus de beauté qu'un cœur n'en peut tenir,
Je promène aujourd'hui ma vue indifférente,

Car je sais le Secret unique et misérable,
Car tout passe, il est vrai, mais rien ne peut finir ;
Et dépouillé de tout, même de l'avenir,

Pour confident muet j'aurai L'IRRÉPARABLE.

ALPHONSE MÉTÉRIÉ.

OSCAR WILDE ET LUI

—

Chez nous, malgré la gravité de l'époque, peut-être même à
ause de cette gravité, l'exercice judiciaire, les réflexions dites
udicieuses, les casuistiques les plus ardues semblent devenir
s seules distractions possibles. Dans le pays du tout par le
roit, la recherche de la lumière, du feu sacré qui doit tout
urifier, conduit souvent usqu'à l'éclat du paradoxe, cette
ombe du lendemain, mais, quand on regarde derrière soi,
ancien coup de théâtre, la vérité de la veille, paraît déjà bien
erne à l'ombre de la date! La lumière n'est que parce qu'elle
enaît. C'est le phœnix illuminant ses propres cendres. Un
our qui durerait un mois serait-il assez jeune, assez vivant
our mûrir des fruits ou ne pas nous importuner? Il faut
onc, tout en aimant la lumière, avoir la peur du jour trop
ru, du jour stagnant qui brûle et détruit pour lui préférer les
ueurs du matin, celles du jour nouveau : si elles sont encore
ndécises, elles nous apportent, cependant, toute la pureté de
'espoir, au moins l'ingénuité du nouvel aperçu.

Lorsqu'un procès a été gagné par l'un, perdu par l'autre,
rrive un troisième plaideur, jusque-là masqué, enjoignant de
out remettre à l'étude et qu'on appelle le *vice de forme*. En
e démasquant, ce troisième larron se montre quelquefois
moins noir qu'on ne le supposait. Il n'est pas que la compli-
cation ; il est aussi une explication *à côté*, il ouvre d'inatten-
endues perspectives et il finit par nous éclairer sur le fameux
point de droit. Le point de droit... ou le point mort de la ter-
rible mécanique de la chicane. Devant lui cessent les querelles,
s'éteignent les flammes de la colère, expirent les hurlements
de la passion. Généralement quand on l'a reconnu (à l'aide de

toutes sortes d'identifications qui ont un air puéril), qu'on l'a enfin proclamé, on fait sortir le peuple et on reste entre juges bien décidés à ne plus écouter personne d'étranger à la loi. Ce n'est plus l'âpreté du combat pour *le gain*, c'est le raisonnement tranquille et délié des gens qui se mettent au-dessus des conditions ordinaires de la vie et attendent que la chaleur du plein midi des arguments soit éventée par les ailes de l'oiseau de Minerve.

Le procès d'Oscar Wilde fut, jadis, lourdement mené, entouré d'intrigues et rempli de cris discordants : l'amour et la haine sont toujours de faux témoins. Ils égarent l'opinion publique, cette concierge qui peut se satisfaire du feuilleton du plus bas étage.

On aurait dû, selon l'opinion publique, condamner deux coupables au lieu d'un, et *il n'y avait pas de coupable*. Il y avait un procès qui mettait aux prises deux élites : des individus titrés, d'une aristocratie non contestable, toute une caste possédant un esprit... vraiment particulier, et des gens de lettres, quelques parvenus, peut-être un homme de génie.

En France, on n'aurait pas pu acquitter Oscar Wilde, tout simplement *parce qu'on n'aurait pas fait le procès*.

Or, si, en Angleterre, une sanction fut prise, elle eut pour immédiat résultat de mettre au front du prétendu coupable une auréole de martyr. Oscar Wilde s'est relevé plus grand d'être tombé dans une arène où ceux qui luttaient contre lui se montrèrent implacables, sinon injustes. En France, rien de toute cette mise en scène judiciaire n'aurait pu s'adapter aux exploits du héros malheureux, mais je me demande si le ridicule ne l'aurait pas tué beaucoup plus sûrement que le *hard labour*.

Nous sommes en 1918. Le procès de ce pauvre homme de grand talent date de si loin (n'avons-nous pas vécu deux ou trois siècles depuis?) que nous devons nous occuper des *à côtés* de cette histoire ancienne sans essayer de passionner le moins du monde le débat. L'affaire est close, la mécanique, toute l'horrible machinerie judiciaire, est au point mort, devant une tombe, plusieurs tombes. Le mouvement d'une autre justice en marche va-t-il se remonter au cran d'un droit tout à fait en dehors de la question primordiale, un point de droit éclairé par le vice de forme, si j'osais je dirais plutôt la forme du vice

ême de ce procès et il est intéressant d'essayer de l'élucider : ord Alfred Douglas, n'ayant pas été condamné ni même in- iiété, a-t-il, aujourd'hui, la possibilité de replaider non cou- ible et en se targuant de son *immunité parlementaire* (je ne ouve pas d'autre expression) a-t-il, jusqu'à nouvel ordre social, devoir de lutter contre l'abus monstrueux que l'on veut ire d'un certain manuscrit intitulé : *De Profundis* qu'il sait ou croit) truqué, lequel manuscrit a été offert au British useum sous forme de dépôt fait à une nation et mis sous ellés pour être entièrement découvert ou publié en 1960 ?

Je prie mes lecteurs de conserver tout leur sang-froid. Nous ommes ici en révision, non pas d'un procès, mais d'un *pro- édé* et j'entends ne pas sortir du simple bon sens, de l'éternel roit des gens, de l'individu, serait-il à mille lieues des socié- és.

Oscar Wilde l'a déclaré lui-même : « Le fait qu'un homme oit un empoisonneur ne signifie rien contre sa prose. » Donc, fait qu'un homme, non condamné, soit encore soupçonné 'entame en rien, à mes yeux, son droit à la justice entière our une partie, la partie, noble de sa cause, de son ouvrage.

Dans un livre : *Oscar Wilde et Moi* (1), traduit de l'anglais ar William Claude, Lord Alfred Douglas ne plaide pas en éalité sa cause, une cause perdue d'avance, il nous y apprend eulement qu'on peut être poursuivi par une malédiction jus- u'à la cinquième génération, selon le mot de l'Ecriture Sainte. En dehors du nommé Dieu, je ne connais personne qui puisse également s'arroger ce droit-là ! C'est même, je crois, parce que Dieu fut l'inventeur du péché originel qu'il eut, plus tard, ne si mauvaise presse.

Le *De Profundis* d'Oscar Wilde, fût-il un chef-d'œuvre *nutilé*, ses mutilations mises en lieu sûr, comme on mettrait quelques membres de fœtus dans une urne d'esprit de vin, ont-elles droit de *cité*, et surtout de citations, devant le tribunal le l'avenir, en Angleterre, ce pays si soucieux de la liberté ndividuelle et qui examine avec tant de soin tous les cas d'ex- radition ?

En 1960 ! vous avez bien lu ? quelqu'un ouvrira l'urne fu- néraire où dorment, tels les anneaux tronçonnés d'un reptile le pharmacie, les coupures du *De Profundis* et les lecteurs

(1) Paru chez Emile Paul, à Paris.

d'Oscar Wilde qui auront oublié à la fois le procès, les plaidoieries et les coupables, ceux-là qui ne l'auront même jamais lu, seront appelés à juger de la beauté nouvelle ou de la hideur probable d'une œuvre d'art dont la gloire devra, bon gré, mal gré, s'en complèter, à moins qu'elle n'en soit absolument anéantie.

J'en prends à témoin tous les indifférents au « fait du prince ». Peut-on invent r pour un homme, non, pour une génération, un supplice plus raffiné, un outrage plus permanent, une variante plus originale à l'inconcevable conception du péché originel? Certes le livre de Lord Douglas me révolte par beaucoup de pages, d'autant plus qu'il est d'une écriture serrée, redoutablement logique, sinistrement froide, mais jamais son ton légèrement dédaigneux ne me stupéfiera autant que la présence de cette lourde monstruosité qu'il nous montre dressée en face de la justice éternelle comme on présenterait en liberté les gestes d'un orang-outang devant le socle d'une belle statue. C'est la volonté, perdurant, de vouer à la réprobation deux races. Je ne me préoccupe pas outre mesure que des pairs d'Angleterre puissent être issus d'une de ces deux races. Je m'indigne simplement à penser que la culpabilité ou le soupçon ne puisse tomber avec un homme, que la mort ne puisse même pas être une fin à un tourment moral. Au contraire,là, le tourment, la menace, s'inscrivent sur une sorte de testament. La mort n'empêche rien, elle fait renaître, pour le coupable comme pour l'innocent, tous les griefs enterrés,jusqu'aux échos, d'un procès outrancier et tendancieux. Elle prépare, conserve les traces du scandale et orne d'un sceau armorié aux armes de la ville de Londres les pièces à conviction qu'aucun éditeur ne put ni ne voulut revêtir de sa signature commerciale.

Imaginez, dans quarante-deux ans, quand nous serons, beaucoup, poussière sur tant de poussière, une jeune fille, la fille de la fille de Lord Douglas, la fille du fils d'Oscar Wilde, au seuil d'une chambre toute blanche, d'un temple nuptial où l'on aura versé, parmi les roses et les lis, les anneaux, blancs aussi, du vieux serpent, les tronçons de l'hydre qui essaieront de se rejoindre, de reformer le fameux tout sous les yeux candidement effarés de la très ignorante, de la très innocente ! Que l'égoïsme effroyable de Lord Douglas ne résiste pas à

cette double perspective de son cauchemar, je le comprends... et il faut l'en absoudre.

La race? Je ne plaide pas pour une race, noble ou non, je pense, simplement, à toute la race humaine, une et indivisible devant le malheur.

Je vais citer un paragraphe d'un livre auquel je ne veux pas faire de réclame, car je n'ai pas à en donner ici un compte rendu, mais je désire seulement mettre en regard quelques réflexions d'un ordre logique sinon moral. Au fond, la ou les morales diffèrent avec les individus et je me garderai bien d'en imposer les volontés pour éclairer leur religion, alors qu'il suffit de lire entre les lignes :

Il me faut peut-être rappeler ici que je n'ai jamais attaché grande importance aux avantages d'une haute naissance. Lorsqu'un homme me plaît, s'il est bien élevé, je n'ai pas à savoir si son père fut gardeur de porc ou s'il fut jadis emprisonné pour avoir volé des cuillers. Mais, d'autre part, je n'ai jamais su réprimer un sentiment de mépris amusé à l'égard de ces gens qui, n'ayant pas d'ancêtres, vont partout proclamant qu'ils sont de grande famille et inventent toutes sortes de légendes à l'appui de leurs prétentions.

Il y a là tout le procès d'un procès.

Remarquez que le mérite littéraire d'Oscar Wilde, qui était fils d'un dentiste, ne peut être en rien diminué par sa naissance, ni même par sa manie de vouloir paraître ce qu'il n'était pas.

Mais il fut, justement, pris à partie par un monde dont il avait été l'idole, qui le tolérait, sans l'admettre, et je n'en veux pour preuve que ce mot d'une grande dame anglaise à qui l'on disait : « Oscar Wilde était cependant la coqueluche de votre milieu ! » et qui répondit si drôlement, en français : « Je croyais mieux : la *fluxion de poitrine.* »

A mon humble avis, une naissance plus ou moins illustre est une calamité, car elle oblige, de par la tradition, à des attitudes élégantes qui scandalisent les foules et paralysent toujours l'individu en demeurant la victime s'il n'a pas la fortune nécessaire à son isolement. Cependant il ne faut pas en conclure à une tare, pas plus qu'à un signe de grandeur. Je ne saisirai pas bien pourquoi le fils du marquis de Queensberry, qui, tout marquis fût-il, manqua certainement à la plus élémentaire des élégances en lançant sur la scène d'un théâtre de Londres un bouquet de légumes, ce fils de marquis devrait

souffrir en la personne de ses descendants de la réclame intempestive d'un homme de lettres qui aima peut-être la réclame un peu plus que sa propre gloire!

Non, non, le pauvre Oscar Wilde n'a jamais voulu cela. Le *De Profundis*, complet ou mutilé, adressé à son ami, n'a pas été pour lui le moyen de recréer un scandale posthume en 1960. Il est impossible qu'un insouciant, un bon vivant, même ayant horriblement souffert de la vie, ait pu faire ainsi un bail avec l'infamie dans l'unique but de se disculper en accusant, en forçant les héritiers d'un nom à pleurer de rage sur une tombe, sur la terre à jamais silencieuse, une terre redevenue de la boue! Citons encore Lord Alfred Douglas, lequel n'est pas tendre pour son ami mais le soustrait par avance à une réputation de très inutile cruauté ;

Il peut être bon d'affirmer que pendant les trois premières années de mon intimité avec Wilde je ne lui entendis jamais proférer une allusion grossière ou indélicate. Je le savais un humoriste quelquefois cynique et souvent insincère ; je n'étais aveuglé ni sur sa vanité ni sur ses accès de vulgarité occasionnelle ; je ne le tenais ni pour un saint ni pour un parfait homme du monde, mais je pensais qu'il menait une existence décente et honorable et rien dans sa conduite ni dans ses propos ne put jamais me faire supposer le contraire... Etant donné ce qui s'est passé depuis lors, je sais combien j'étais dans l'erreur et je reconnais mes torts : mais on n'est pas le fils du huitième marquis de Queensberry ni un membre de la famille Douglas sans avoir les défauts de ses qualités.

Il peut sembler puéril d'entendre Lord Alfred parler avec cette désinvolture d'une cause, la sienne, qu'il dit en souriant être perdue d'avance, mais elle est indissolublement liée à celle de son malheureux et dangereux ami, le fanfaron de vices.

Un peu plus de tenue et ils étaient tous les deux des innocents, sinon des hypocrites, qu'on n'aurait pas osé flageller, au moins dans le monde qu'ils fréquentaient et dont l'un faisait partie intégralement. Je crois que le monde, le grand comme le petit, est implacable quand on le brave.... Alors, je ne vois pas l'intérêt qu'il y a, pour la morale ou ce qui peut en tenir lieu, de perpétuer la bravade... jusqu'en 1960. On peut blâmer les excessifs en littérature de vouloir paraître les héros de ce qu'ils racontent, mais les premiers coupables sont, alors, dans ce public mondain qui ne sépare pas les livres de leurs auteurs,

tient à connaître les secrets de la transposition d'art et finit par identifier vice et vertus de la fiction avec ceux qui l'ont publiée. C'est l'enchaînement à la légende qui laisse le héros seulement libre de choisir : ou se faire dévorer par les vautours de la publicité ou briser ses attaches mondaines. Il faut paraître ou cesser d'être. Combien de littérateurs trop persuadés de la nécessité de la couleur locale ont préféré se sacrifier eux-mêmes sur l'autel de leur célébrité? Et combien de désolation intense, de chagrin profond ont fini par devenir de ridicules confessions publiques, parce que celui ou celle qui souffraient ne pouvaient pas échapper à la curiosité de leur cénacle? Et, dites-moi, quelle est la femme, l'amoureuse de lettres qui, se jetant par la fenêtre de son désespoir, ne tombe pas toujours sur un homme, qu'elle réussit à écraser tout en se tirant merveilleusement de l'aventure? Il ne fallait pas ouvrir la fenêtre, mais dans le désespoir littéraire il n'y a jamais un suicide sans mise en scène et la main droite demeure pour tout noircir.

A plus forte raison, le condamné, qu'exécute un public d'abord armé de juges impitoyables, veut-il se survivre dans une plainte éternelle, mais non dans une menace, qui semble éterniser aussi sa condamnation. Le désespoir d'un homme aurait-il cette perfidie.... *féminine*?

Pour en revenir à Lord Douglas, on doit lui reprocher, dans son livre : *Oscar Wilde et Moi*, ses comptes de ménage tenus avec la minutieuse patience d'une excellente maîtresse de maison. C'est la réglementation du désordre dans toute sa.... naïveté. Cependant, ceux qui croient que l'homme du meilleur monde ne sait pas compter ignorent que l'argent étant, chez lui, le principal rouage de la vie, c'est celui qui l'intéresse le plus. Un bon joueur sait parfaitement ce qu'il peut perdre et ne perd que ce qu'il veut, ce qui fait sa force. La cruauté calme avec laquelle Alfred Douglas analyse, chez Oscar Wilde, ce, que je me permets souvent d'appeler : *l'amour de la potiche*, cet ébahissement perpétuel de certaines gens de lettres devant le luxe auquel il ne furent pas habitués dès leur enfance est la marque fatale de tous les parvenus; ils sont tous atteints d'un *provincialisme* indécrottable qui les suit jusqu'aux plus hauts sommets de leur gloire. Alors que l'homme né riche, de fortune ou de naissance, s'encanaille volontiers, le

dandy de lettres, dandy par persuasion, met toute son application à observer les rites mondains et par cela même y paraît gauche. L'incident de l'ortolan le démontre, hélas, mieux que je ne saurais le faire : « Il faut n'avoir jamais mangé d'ortolan », songe lord Alfred, pour insister ainsi sur ce qu'ils sont délicieux... car être *délicieux* est l'état normal de l'ortolan.

Nous avons en France des gens de lettres qu'un *pyjama* de couleur à la mode met en extase et qui ne nous font pas grâce de la nomenclature des objets qui ornent, généralement, un confortable lavabo. (Il faut sourire en songeant qu'ils en ont aussi en Angleterre.) « Je ne saurais lier conversation avec une femme qui me déclare qu'elle vient du bain, disait quelqu'un de l'avant-dernier siècle, car elle me marque cela comme un événement ! » Ce sont là des nuances, rien que des nuances, mais, assemblées, toutes ces nuances forment, entre deux mondes, une ligne de démarcation. Lord Alfred aurait peut-être sagement agi en ne la franchissant pas. Quand la littérature ne mène pas à la fusion des intelligences, elle tourne toujours à leur entière confusion. Alfred Douglas fut-il le mauvais génie d'Oscar Wilde? Ou le contraire? Qui peut le discerner? Quelle est la définition du génie, bon ou mauvais? Il est clair que dans le cas qui nous est soumis, un très jeune homme fut ébloui par un homme déjà assez âgé pour être appelé *son père*, selon l'incident relaté par le narrateur *d'Oscar Wilde et Moi*.

J'ai personnellement l'horreur du roman brodé sur la vie et encore plus de l'histoire arrangée par la mort, c'est-à-dire tombée dans le domaine public; mais il y a un droit imprescriptible pour tout individu, littérateur ou non, c'est de déclarer, même sèchement, à la postérité : « On me demande des comptes, les voici, et si j'ai dépensé tant, je me dois de vous l'avouer malgré que j'avais le devoir de ne pas m'en être aperçu tout de suite. Mes domestiques ont des livres, je n'ai qu'à les vérifier. » Ce sont là des comptes... de blanchisseuse, vous écriez-vous? Mais oui! C'est même par eux que l'on sait comment on peut se blanchir !...

La vie quotidienne est implacable comme notre meilleur et notre pire domestique. Elle est le minuscule appareil qui enregistre sans excéder son infime format. A plus tard les retou-

ches et l'agrandissement. L'Oscar Wilde intime que nous exhibent les...comptes de lord Douglas n'est pas celui que nous rêvions : y a t-il jamais eu de grand homme pour son meilleur ami! Si la littérature est une bague au doigt d'Oscar Wilde, Lord Alfred l'examine à la loupe et y trouve, fatalement, des pierres fausses. Peut-être eût-il fallu les tenir pour véritables,au moins les rubis qu'avaient ensanglantés le *hard labour*! Cependant nous n'avons pas, nous, le droit d'exiger cette sentimentalité d'un auteur, parce que la question, ici, de la sentimentalité ne nous regarde plus.

Nous nous contenterons d'aimer le pauvre grand Wilde pour ceux qui ne l'aiment plus et qui, cependant, nous pouvons le prouver, ne l'abandonnèrent pas à sa sortie de prison, malgré que le bruit en ait longtemps couru. Non, l'auteur de ces mémoires, qui sont *un mémoire,* ne peut pas chercher à nous attendrir, ce n'est pas dans son caractère, mais il peut nous inquiéter, nous surprendre par sa protestation, que l'on sent sincère, à cause de sa mesure, contre l'abus fait d'un poème, secrètement mutilé, mystérieusement accusateur, enfermé dans un musée comme une momie sous bandelettes à laquelle, un jour, on pourra infuser un nouveau sang, le sang frais d'un crime neuf! Il n'y a pas de morale ni de justice qui aient la puissance d'exiger une telle... vertu de l'expiation. La lumière des étoiles mortes peut encore atteindre les humains, a le pouvoir, seule, de les toucher très longtemps après avoir cessé de briller, mais la lumière des étoiles mortes n'a pas de venin, ce n'est pas un maléfice!

Le *Mercure de France* a publié le *De Profundis* mutilé, et, si c'est là bien un chef-d'œuvre, il ne faut rien ajouter à un chef-d'œuvre, pas même des noms propres.

J'ai tout lu, j'ai bien lu ce livre froid, correctement écrit, de Lord Alfred Douglas. J'ai eu les dénégations qu'il fallait, soulevée par le dégoût de certaines petites choses, *si femme* dans le mauvais sens du mot.

Mais il demeure le déni de justice.

Il faut revenir au point de droit, au point mort et oublier tous les cris de passion. Il faut, *il faudrait*, brûler le manuscrit, mis en vase clos, du *British Museum*... pour l'amour des descendants d'Oscar Wilde, pour le bien des descendants de Lord Alfred Douglas, au nom de la vieille Angleterre, si

toujours respectueuse du droit, de la liberté des individus et aussi au nom d'une de ses très honorables grandes dames : Lady Sibyl, marquise de Quensberry, à qui lord Douglas a dédié son livre, le rendant, par ce geste d'un amour filial, jamais démenti, absolument légitime.

RACHILDE.

LA « SALOMÉ » D'OSCAR WILDE
LE PROCÈS BILLING
ET LES 47.000 PERVERTIS DU « LIVRE NOIR »

—

Le mercredi 29 mai 1918 s'ouvrirent à Londres les sessions du procès que Miss Maud Allan, la danseuse anglaise bien connue, intentait à Mr. Pemberton Billing, membre du Parlement, responsable du journal *Vigilante*.

Les charges s'appuyaient sur :

1° La publication d'un article diffamatoire contre Miss Maud Allan et Mr. J. T. Grein, son impresario.

2° L'obscénité du dit article.

Voici le paragraphe en cause :

Pour assister aux représentations privées (1) où Miss Maud Allan interprète *Salomé* d'Oscar Wilde, il faut s'inscrire chez Miss Valetta, 9, Duke street, Adelphi.

Si Scotland Yard saisissait la liste des sociétaires, on y trouverait sans aucun doute les noms de plusieurs milliers des 47.000 (2).

L'obscénité de l'article réside en son titre que les journaux anglais se refusent à imprimer ; c'est, paraît-il, un terme médical qualifiant les mœurs de toute personne ayant pris part ou assisté aux représentations.

(1) Mr. Billing dit au cours du procès : « Je trouve inadmissible qu'en temps de guerre une pièce, dont les représentations publiques ont été interdites par la censure, soit montée en matinées privées par souscriptions de 5 guinées (130 fr. environ) la place. »

(2) Les 47.000 : liste allemande contenant les noms de 47.000 Anglais, hommes et femmes influents, que leurs faiblesses ou leurs vices pourraient mettre à la merci d'agents allemands.

Sans doute vise-t-il par surcroît tous les fervents de Wilde, et même ses admirateurs les plus minimes. J'ai donc pensé intéresser en France en donnant les caractéristiques de cette cause extraordinaire qui rappellera aux lettrés Flaubert et *Madame Bovary* ; on y trouvera en outre la thèse de ces puritains qui, invoquant l'état de guerre, veulent, sous couleur d'une réforme des mœurs, ôter toute liberté à l'expression artistique de la pensée.

Je rapporterai, en les traduisant littéralement, les parties de l'interrogatoire qui ont trait au côté littéraire du procès et de la vie privée d'Oscar Wilde. Je le ferai sans scrupule parce que l'audience a été publique, et le compte rendu publié in extenso par le *Times* et le *Daily Mail.* Et ce n'est peut-être pas à l'auteur de *Salomé*, comme on l'espérait, — à sa mémoire, — ni à l'interprète, comme on le souhaitait d'autre part, que ce scandale aura fait le plus de tort.

Je réduirai volontairement l'importance des débats politiques.

Le juge Darling dirigeait les débats. Mr. Hume-Williams plaida pour la demanderesse, tandis que Mr. Billing présentait sa propre défense.

Hume-Williams, donnant un aperçu de *Salomé*, déclara n'y trouver que la passion normale d'une femme pour un homme, et que rien n'y trahissait ces vices honteux dont parlait le diffamateur.

Puis Maud Allan fit sa déposition : Née en Amérique de parents anglais, elle fut élevée à San-Francisco jusqu'à l'âge de quinze ans.

BILLING : Votre frère fut exécuté à San Francisco?... Pour quel crime ?

M. A. : Vous avez raconté quel fut le crime.

LE JUGE : Pour l'assassinat de deux petites filles?

M. A. : Oui.

BILLING : Et viol après la mort ?

M. A. : Ceci est une fausse assertion, je crois.

BILLING, *ouvrant un livre* : Cette photographie représente-t-elle votre frère ?

LE JUGE : Etes-vous obligé de poser cette question ?

BILLING : Je le regrette profondément, mais je vais avoir à prouver l'influence précise de ce fait sur la perversion sexuelle en général.

LE JUGE : Quel fait ?

BILLING : Celui qu'on analyse dans ce livre. J'aurai à démontrer que les vices dont il s'agit sont héréditaires ; que dans certains êtres cet instinct détermine au meurtre, mais que chez beaucoup d'autres il y a simplement prédisposition à la représentation des crimes qu'ils

n'osent commettre dans leur vie réelle, — à la pantomime. Ainsi me paraît-il évident, et je le prouverai, que la passion pour la tête de saint Jean-Baptiste est à classer dans cette catégorie. (*Au témoin :*) Vous avez vécu en Allemagne?

M. A. : J'étudiai la musique à l'Académie de Berlin pour devenir pianiste professionnelle ; mais bientôt, attirée par la danse, je décidai d'en faire mon métier.

BILLING : C'est allemand, n'est-ce pas votre méthode pour la danse?

M. A. : Nullement. J'étudie seule. Je n'ai jamais eu d'autres maîtres que les livres et les musées. La danse *la Vision de Salomé*, que j'ai créée, n'illustre pas le poème d'Oscar Wilde ; elle est inspirée directement du conte biblique. C'est Salomé dansant sa victoire après la mort du Prophète. Je l'ai dansée souvent chez des gens du monde, ainsi que devant le roi Edouard et la reine Alexandra.

Mr. Billing, lisant à voix haute des extraits du drame, demanda à Maud Allan si la passion et le désir exprimés par la danse de Salomé étaient d'ordre spirituel ou physique ; si elle y trouvait des excitations à la perversion sexuelle.

Maud Allan répondit : « Non! » Elle n'aurait pas accepté le rôle. Des actrices célèbres avaient joué *Salomé* avant elle ; Sarah Bernhardt y avait trouvé un grand succès.

BILLING : Etes-vous jamais allée 10, Downing street ?

M. A. : J'ai eu cet honneur.

BILLING : Y avez-vous dansé ?

M. A. : Non.

BILLING : En êtes-vous sûre ?

M. A. : Mais certainement.

BILLING : Y avez-vous rencontré Mrs. Asquith ?

M. A. : Evidemment, puisque j'étais chez elle.

BILLING : L'avez-vous rencontrée ailleurs ?

M. A. : Mais oui.

BILLING : Est-elle venue dans votre loge au Palace ?

M. A. : Non.

BILLING : Vous la reconnaîtriez, je suppose ?

M. A. : J'y vois clair.

LE JUGE : Je crois nécessaire, Mr. Billing, que vous expliquiez pourquoi vous introduisez dans ce procès le nom d'une tierce personne.

BILLING : J'appellerai des médecins pour attester le véritable caractère de la pièce d'Oscar Wilde, et des témoins pour dire quel était

l'état d'esprit de l'auteur pendant qu'il l'écrivait. Après avoir prouvé que *Salomé* est un spectacle immoral, impur, calculé pour corrompre les mœurs publiques, il faudra que je justifie mes articles traitant du « culte de Wilde », de son sens et de sa portée politique. Les Allemands, au moyen d'agents secrets, ont dressé une liste d'hommes et de femmes du monde, de la politique et de la finance, avec un tableau de leurs faiblesses morales. Cette liste contient les noms de 47,000 personnes, chiffre énorme qui va sans cesse croissant.

Mrs. Villiers-Stuart, appelée en témoignage, certifia la vérité du fait. Elle avait lu la fameuse liste.

LE JUGE : Vous pourriez en donner votre parole ?

V. S. : Oui. C'était dans un grand livre plat, noir, imprimé en Allemagne. Malheureusement, il nous a été impossible jusqu'ici de nous le procurer pour le produire à l'audience.

Mr. Billing intervint ; et comme il posait à son témoin quelques questions par trop oiseuses, le Juge dut le rappeler aux règles de la procédure.

BILLING : Je ne sais rien de ces règles ni de la loi. Je suis venu en justice pour prouver ce que je me fais fort de prouver.

LE JUGE : Vous devez le prouver en observant les règles.

Mr. Billing, exaspéré, frappant la table avec colère et criant d'une voix aiguë, demanda au témoin : « Le nom du juge Darling est-il sur la liste ? »

V. S. : Oui.

Profitant du tumulte, le témoin ajouta : « Nous trouverons ce livre et nous le publierons. Il faut gagner la guerre ; nous ne le pouvons pas tant que cet homme siège ici. »

Mr. Billing l'interrompit, criant : « Le nom de Mrs. Asquith est-il sur la liste ? »

V. S. : Oui !

BILLING : De Mr. Asquith ? De Lord Haldane ?

V. S. : Oui ! Oui !

LE JUGE, *au témoin* : Quittez la salle. Je ne supporterai plus que vous interveniez dans les débats. (*A. Billing* :) Je ne m'opposerai pas à ce que vous me mettiez personnellement en cause, mais je suis décidé à protéger les absents contre vos attaques. Il faut m'obéir sur ce point ou perdre votre procès.

BILLING : Il faudra plus puissant que vous pour protéger ces gens-là, mylord.

Le capitaine Harold Spencer fut ensuite appelé en témoignage. Il avait, lui aussi, eu le livre entre les mains (1). Il préférait pourtant taire les noms de gens qui n'avaient pas encore succombé aux tentations infâmes.

BILLING : Dites-moi seulement ceci : le nom de Mr. Asquith est-il sur la liste ?

H. S. : Oui.

BILLING : De Lord Haldane ?

H. S. : Oui. Je préfère n'en pas citer d'autres. Sous chaque nom étaient quelques notes indiquant les faiblesses et les tares de la personne mentionnée, qui permettraient de s'attacher ses services. Le livre contenait aussi une introduction donnant la description médicale des principaux vices que l'agent allemand devait employer.

Interrrogé sur les projets et les trames du « livre noir », le témoin répondit que l'intention des Allemands, selon lui, était d'assurer le retour au pouvoir de M. Caillaux, de Signor Giolitti et de Mr. Asquith.

H. S. : Oui, je crois que ce retour au pouvoir de Mr. Asquith était voulu pour obtenir une paix subite.

HUME-WIL. : Subite ou néfaste ?

H. S. : J'ai peur que nous n'ayons pas la même opinion sur ce qui est néfaste et corrompu.

HUME-WIL., *gravement :* Moi, je l'espère. De quelle manière avez-vous obtenu vos informations ?

H. S. : Sans doute êtes-vous mal placé pour le savoir ?

LE JUGE : Répondez aux questions qu'on vous pose.

H. S. : Dans l'exercice de ma fonction politique à Rome.

HUME-WIL. : De qui les tenez-vous?

H. S. : Me demandez-vous ces renseignements pour le compte de l'Allemagne ?

LE JUGE : Tenez-vous convenablement.

H. S. : De certains députés italiens et français et de membres de l'ambassade américaine. J'étais présent à la réunion qui eut lieu entre ces hommes.

HUME-WIL. : En qualité d'espion ?

H. S. : Je n'ai jamais fait ce métier.

HUME-WIL. : Alors comment êtes-vous venu à cette conférence ?

H. S. : En voiture.

HUME-WIL. : Ne faites pas l'imbécile !

(1) En Albanie, étant aide-de-camp du Prince Guillaume de Wied.

LE JUGE : Le capitaine Spencer sait parfaitement ce que vous lui demandez.

Le témoin répondit alors qu'il était connu depuis longtemps en sa qualité de diplomate anglais.

HUME-WIL. : Pourquoi n'avez-vous pas donné tous ces renseignements à l'ambassadeur d'Angleterre à Rome ?

H. S. : Parce que son nom était sur la liste. D'ailleurs, quand les agents du service secret en découvrent trop long, ils sont jetés dans une île déserte, ou enfermés comme fous.

Après une discussion brève sur les antécédents mentaux du capitaine Spencer, restée vaine faute de la présence des deux médecins documentés, l'un à Salonique, l'autre à Malte, Mr. Billing appela son nouveau témoin, Lord Alfred Douglas.

Sans doute espérait-il beaucoup d'un homme vieilli, découragé, à la merci désormais du premier venu armé du nom de Wilde. Billing comptait gagner grâce à lui le côté moral et littéraire du procès, plus inquiétant que le côté politique, aisément « patriotisé ».

DOUGLAS : Auteur, poète, éditeur de l' « Academy » de 1907 à 1910, j'ai fait une étude serrée de l'œuvre d'Oscar Wilde ; je l'ai même intimement connu de 1892 jusqu'à sa mort. Comme critique, auteur ou poète, il me semble très surfait. Il n'a pas la moitié du talent qu'on lui accorde. Il a du métier, des connaissances techniques, une grande habileté ; il ne se servait pas des mots à la légère, mais il en connaissait toute la portée. S'il semble dire une chose, c'est bien qu'il veut la faire entendre ; les symboles de *Salomé* sont explicites et se passent de commentaires. Ce drame, d'abord construit en anglais, traduit, pour être joué en France, avec l'aide d'écrivains français, alors que Wilde n'était pas encore très sûr de cette langue, fut remis en anglais par moi sous sa direction. Ainsi ai-je une connaissance toute spéciale de ses idées intimes.

BILLING : Quelles étaient-elles, telles qu'il vous les a exprimées ?

DOUGLAS : Il voulait faire l'histoire d'une perversion sexuelle, et montrer l'apogée de la passion dans le cœur d'une fillette excitée. Il y a autre chose : un passage qui est sodomitique, conçu dans une intention sodomitique.

BILLING : Il vous l'a dit ?

DOUGLAS : Il me l'a dit ; sans se servir, il est vrai, du mot « sodomitique », car il avait l'habitude de déguiser ces abominations sous un langage fleuri. Il eut la plus diabolique influence sur tous ceux

qui l'approchèrent. Il fut la plus grande force du Mal en Europe depuis 350 ans.

BILLING : Parlez-vous seulement d'homosexualité ?

DOUGLAS : Non. Il était l'agent du démon en toutes formes imaginables. Son but unique dans la vie était d'attaquer la vertu, de la dénigrer, de lafaire sombrer dans le ridicule.

BILLING : Quel âge aviez-vous quand vous l'avez rencontré pour la première fois ?

DOUGLAS : De vingt et un à vingt-deux ans.

BILLING : Regrettez-vous de l'avoir connu ?

DOUGLAS : Je le regrette amèrement.

BILLING : Regardez-vous son œuvre comme « classique » ?

DOUGLAS : Non. Elle est devenue « classique » par l'éloge insensé des critiques, entraînant une notoriété exagérée.

BILLING : Pensez-vous qu'elle doive être conservée par la nation ?

DOUGLAS : Certainement non. Wilde n'écrivit jamais rien sans une intention mauvaise, un sentiment pervers. Tandis qu'il travaillait à la *Salomé*, il lisait l'ouvrage de Krafft-Ebing, un médecin allemand ; c'est une étude des questions sexuelles et des vices.

BILLING : Les expressions de cet auteur sont-elles poétiques ou scientifiques ?

DOUGLAS : Oh ! scientifiques.

BILLING : Croyez-vous que ce drame aurait pu être écrit sans une analyse attentive d'un livre tel que celui de Krafft-Ebing ?

DOUGLAS : Il n'aurait pu être écrit par personne qui n'eût fait une étude approfondie de ces matières.

BILLING : Estimez-vous que *Salomé* doive plaire à une certaine caste allemande ?

DOUGLAS : Sans aucun doute. Ce drame fut représenté 200 soirs de suite à Berlin, ce qui était sans précédent.

BILLING : Regrettez-vous d'y avoir collaboré ?

DOUGLAS : Je le regrette profondément. C'est une œuvre abominable : les gens normaux n'en ressentent qu'un profond dégoût, les pervers s'en délectent, mais tout être encore moralement indécis est une victime assurée.

BILLING : Vous essayez de réparer aujourd'hui le mal commis ?

DOUGLAS : Oui.

BILLING : Quel âge Salomé est-elle censée avoir ?

DOUGLAS : 14 ou 15 ans.

BILLING : Doit-elle être attirée par le sexe opposé ?

DOUGLAS : Au début, elle doit être tout à fait virginale.

BILLING : A votre avis, Wilde s'est-il servi de la lune comme d'un écran où projeter les images trop abominables pour être présentées autrement?

DOUGLAS : Oui.

BILLING : La lune a-t-elle donc un sens caché?

DOUGLAS : Oui; Wilde parlait souvent de la lune.

BILLING : Que voulait-il dire?

DOUGLAS : Il désignait réellement par là le vice contre nature.

BILLING : Le nom d'Oscar Wilde a-t-il un sens spécial dans notre pays aujourd'hui?

DOUGLAS : Oui. Dire qu'un homme est un Oscar Wilde, c'est dire que c'est un « perverti ».

Un peu plus loin, le témoin ajouta : « Wilde ne méprisait même pas ceux qui ne savaient pas l'apprécier. C'était l'homme le plus fat qui eût jamais vécu... Il y en a bien d'autres qui parlent de « l'art pour l'art » et autres sottises, mais ce ne sont pas nécessairement des pervers. »

LE JUGE : Ils ne sont pas méchants; simplement cubistes ou quelque chose comme ça. (*Rires.*)

BILLING, *au témoin :* Etes-vous allé voir Wilde en prison?

DOUGLAS : On me le défendit. Ross et Lord Haldane y allèrent. Wilde m'a dit que Lord Haldane avait été très bon pour lui.

L'avocat pour l'accusation protesta, mais le témoin prétendit ne pas voir qu'il jetât le discrédit sur Lord Haldane.

HUME-WIL. : Vous avez dit tout à l'heure qu'Oscar Wilde avait l'habitude de traduire dans la langue de la beauté des réalités dégoûtantes?

DOUGLAS : Oui.

HUME-WIL. : Dites-moi, ceci en est-il un échantillon? C'est une lettre qui commence ainsi : « Mon cher garçon (*my own boy*), votre sonnet est adorable.... »

DOUGLAS, *interrompant avec fougue :* C'est une lettre qui m'appartient. On la produit ici pour la quinzième fois. Il y a des bornes!

BILLING, *au juge :* Pourquoi veulent-ils agiter cette boue, my lord?

LE JUGE : Ce n'est guère à vous de protester contre ceux qui fouillent le passé pour y trouver des crimes.

BILLING : Ce n'est pas juste de jeter cette boue à la tête d'un homme venu ici dans l'intérêt public.

LE JUGE : Taisez-vous, ou je vous fais quitter la salle pendant

l'interrogatoire du témoin. (*A l'avocat* :) Quelle est cette lettre?

HUME-WIL. : C'est une lettre de Wilde adressée au témoin. Elle contient des phrases telles que : «... Votre svelte âme dorée », et, plus loin, le conseil d'aller à Salisbury rafraîchir ses mains « au crépuscule gris des choses gothiques » ; elle se termine ainsi : «... Toujours avec un amour immortel, à vous, Oscar » (1).

Le témoin interrompait à tout instant la lecture par des remarques furibondes.

HUME-WIL. : Est-ce un échantillon ?

DOUGLAS : Oui. C'est une lettre abominable écrite par un brigand diabolique au misérable et naïf enfant que j'étais.

LE JUGE : Ecoutez la question qu'on vous pose et contentez-vous d'y répondre.

DOUGLAS : Je répondrai comme il me plaira. Je suis ici pour porter témoignage ; je le ferai sans que vous m'interrompiez. Vous m'avez déjà torturé à mon dernier procès. Faites-moi donc expulser à présent : ce n'est pas un plaisir pour moi de venir en aide à ces bandits. (*Rires*.)

HUME-WIL. : Je désire vous donner un autre exemple : « O le plus cher des garçons (*dearest of all boys*), votre lettre était exquise.... Je suis triste et mal en train.... Ils ont tué la joie de vivre. Il faut que je vous voie bientôt; vous êtes l'être divin en toute grâce et beauté... je ne sais comment faire... Que n'êtes-vous ici, mon cher, mon merveilleux garçon! J'ai peur d'être obligé de partir : pas d'argent, plus de crédit, et un cœur de plomb. »

Hume-Williams déposa une autre lettre, et demanda au témoin s'il reconnaissait sa propre écriture.

DOUGLAS : Je vous avertis que cette lettre me fut volée, volée par un maître chanteur, et le fait que vous l'avez en main prouve que vous êtes un voleur aussi, et un maître-chanteur, et complice du vol. Si vous me la donnez, je la déchirerai (2).

LE JUGE : Montrez la lettre au témoin, mais à distance.

L'avocat demanda à Lord Douglas s'il avait subi des attaques très violentes du journal *Truth*.

DOUGLAS : A cette époque, la sodomie était condamnée par tous les

(1) Au crépuscule gris. — Cf. : Lord Alfred Douglas (*Poems*) :
..... *I thought to cool my burning hands*
In this calm twilight of gray Gothic things.

(2) Il s'agit d'une lettre assez impertinente écrite par Lord Douglas à Mr. Labouchere, directeur du journal *Truth*, à l'époque où Douglas et Wilde se vantaient de vouloir sodomiser le monde.

gens convenables. Aujourd'hui, c'est différent ; la plus haute société croit à la religion de Wilde (*wild-cult*) (1). Des premiers ministres, des juges, et tous les puissants d'Angleterre tiennent les sodomites en estime. Et s'ils m'attaquent aujourd'hui, c'est que je ne suis plus de leur secte. Si je voulais, je recevrais tous les témoignages de sympathie, une grosse somme d'argent, et je deviendrais « l'être exquis », « l'admirable artiste ».

HUME-WIL.: Prétendez-vous réellement faire croire au jury que, si vous étiez un sodomite, vous seriez mieux reçu et traité plus favorablement ?

DOUGLAS : C'est bien ce que je veux dire, il y a des juges et des grands du royaume qui pratiquent ce vice. Je le démontrerais sur le banc des accusés avec le plus vif plaisir de ma vie. Je m'y suis déjà assis trois fois ; je passerais volontiers le reste de mes jours en prison pour la bonne cause.

BILLING : Vous avez dit que le vice contre nature était plus répandu aujourd'hui qu'il y a 25 ans. Avez-vous fait un rapport à Scotland Yard ?

DOUGLAS : Je suis allé là-bas, et j'y suis retourné. J'ai voulu leur faire poursuivre Ross ; ils m'ont assuré que cela leur était interdit.

M. G. E. Morrison, critique du *Morning Post*, témoigna contre la *Salomé* et la « danse des sept voiles » de Miss Maud Allan. Pourtant il affirma n'avoir souffert aucun dommage de ce spectacle, auquel son métier le contraignit d'assister. « Les femmes du meilleur monde portent souvent des costumes plus indécents que ceux de Maud Allan. »

Au milieu d'un murmure d'étonnement, Mr. Billing appela son nouveau témoin, le Père Bernard Vaughan. Celui-ci déclara qu'il parlerait en patriote, et s'exprima en prêtre indigné :

B. V. : Que dirais-je, si je parlais en prêtre, de cette abomination que je considère comme une trahison délibérée envers la majesté et la sainteté de Dieu ?

LE JUGE : Vous nous direz tout cela demain (2). Soyez précis.

B. V. : La pièce devrait être interdite. Si Salomé vivante a fait tant de mal à Hérode, qu'en sera-t-il aujourd'hui d'une nouvelle Salomé,

(1) Jeu de mots intraduisible : *Wilde cult* : culte de Wilde. — *Wild cult* : culte étrange ou déréglé.

(2) C'est-à-dire au prêche, le lendemain étant un dimanche.

alors qu'Hérode est légion ?...... Je ne conçois pas qu'aucune femme ose jouer ce rôle.

Et comme, après des disgressions incoercibles, le témoin s'excusait d'avoir peut-être commis des impairs :

LE JUGE : Si vous aviez lu *les Règles du Témoignage* au lieu de *Salomé*, vous en auriez moins commis.

Le Dr J. H. Clark déposa que, selon lui, l'œuvre de Wilde était un « musée de toutes les perversions sexuelles ». Il ferait représenter *Salomé* devant ses élèves comme étude pathologique, s'il ne croyait pas la leçon par trop nocive.

Le Dr Serrell Cooke, interrogé sur la forme de l'article du *Vigilante*, répondit que, pour lui, l'obscénité n'était ni dans le titre, ni dans le paraphe, mais dans le drame incriminé.

Il ajouta que le titre de cet article était l'euphémisme le plus discret qu'on pût trouver pour nommer un sujet aussi scabreux.

LE JUGE : Quand une obscénité est dite en grec, elle paraît moins offensante ?

S. C. : Précisément.

LE JUGE : Sauf aux Grecs, bien entendu. (*Rires.*)

Le témoin protesta de son dévouement à l'intérêt général. Il n'en voulait à personne ; surtout il n'avait jamais accusé Mr. Grein d'être un sodomiste. Il avait dit bonnement que Mr. Grein parlait le langage de la sodomie.

LE JUGE : Vous avez dû trouver bien intéressant d'entendre parler le langage de Sodome, cette langue morte ? (*Rires.*)

BILLING : Je n'admets pas, my lord, qu'on traite ce sujet grave avec de pareilles plaisanteries.

Au cours de sa déposition, le Dr Cooke fit encore cette assertion étrange : « Certaines phases de la lune ont une influence sur quelques types de folie sexuelle. Oscar Wilde, en introduisant la lune dans son drame, en connaissait sûrement l'effet sur les érotomanes. »

LE JUGE : Je crois qu'en voilà assez. Les jurés pourront lire la pièce et apprécier eux-mêmes.

Après un long interrogatoire sur la liste des 47.000 (1), au cours duquel Mr. Grein fut appelé, Mr. Billing prononça un véritable

(1) Le *Times* estime que l'imagination pessimiste de Mr. Billing et de ses amis est pour beaucoup dans ce chiffre de 47.000 ; que cependant les excès trop connus de personnes notoires pouvaient donner prise à ses soupçons.

réquisitoire, dans lequel il mit surtout en évidence le côté politique de l'affaire, l'influence qu'il prêtait aux agents allemands sur la dépravation des hautes classes. Il termina en disant « qu'une pièce telle que *Salomé* était bien faite pour corrompre et débaucher, et causer plus de mal à tous ceux qui la verraient que l'armée allemande elle-même ».

Le plaidoyer de Mr. Hume Williams fut un appel à la justice et au bon sens des jurés. Il estimait avec raison qu'on ne pouvait rendre Maud Allan responsable de l'imagination débordante des lecteurs de *Salomé*. « La réputation de Maud Allan est entre vos mains. Vous jugerez si un homme a le droit de diffamer délibérement une femme dans le but d'étaler en public ses querelles politiques. »

Le Juge résuma les débats :

Mr. Billing pourrait être appelé en diffamation par Mr. Asquith après l'avoir été par Miss Maud Allan. (*Rires.*)

Il rappela ensuite les différents témoignages. Arrivant à celui de Lord Douglas, il dit espérer que ce repentir bruyant était sincère, et véritable le regret de la part prise aux actes déshonorants qui avaient conduit Wilde à sa perte. Il n'était jamais trop tard pour se corriger. Puis le Juge montra des passages de *Salomé* écrits par Lord Alfred Douglas lui-même.

Assis près de la porte, le Lord s'élança, criant de sa voix la plus haute : « Vous n'avez pas le droit de dire que j'ai écrit ces mots ! Vous êtes un menteur !... »

Il fut saisi par des policemen au beau milieu de son discours, et expulsé. Le Juge fit remarquer qu'il avait simplement répété l'assertion du témoin.

Mr. Billing ayant ouvert la bouche : « N'interrompez pas », dit le Juge, « ou je vous envoie le rejoindre. »

Il conclut, invitant le Jury à délibérer.

Au bout d'une heure vingt-cinq minutes, l'acquittement de Mr. Billing fut prononcé aux hourras du public, dans la salle, puis, dehors, aux acclamations de la foule.

Pour nous, renonçant à nous livrer à d'autres commentaires, nous estimerons que le meilleur parti à prendre est encore de rire avec le Juge Darling, le sage du procès.

CLAUDE CAHUN.

« LA BELLE-ENFANT »

OU

L'AMOUR A QUARANTE ANS

(*Suite* [1])

—

VII

Garcin, en sa chambre d'hôtel, se rongeait. Ses réveils étaient pénibles. Ouvrant les yeux, il se retrouvait seul, dans un lit loué, au milieu d'une pièce banale, parmi des meubles qui n'étaient pas seulement laids, mais qui encore avaient l'impersonnalité triste des choses qui n'appartiennent à personne. Lui non plus n'appartenait à personne. Lui aussi était comme une épave. Il avait échoué là. Là ou ailleurs... Demain, où serait-il ?... Et, où il serait, pourquoi s'y trouverait-il plutôt qu'ici ? Son existence était désormais sans raison, sa vie sans but. Il se répétait ces vers de Lord Byron :

My days are in the yellow leaf;
The flower and fruits of love are gone ;
The worm, the canker and the grief
Are mine alone (2).

Il ouvrait la fenêtre. Le Vieux Port était bien beau, éclairé par le soleil du matin. Quel joyeux tumulte montait des quais ! Une journée radieuse commençait. Mais Garcin soupi-

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 479 et 480.

(2) Ma saison est celle de la feuille jaunie ;
Les fleurs et les fruits de l'amour sont morts ;
Le ver, la moisissure et le chagrin
Seuls m'appartiennent encore !

rait, son cœur se serrait, une amertume horrible l'atterrait : il savait que la promesse rayonnante de ce jour plus jamais ne serait tenue pour lui. Mensonge. Mensonge. « Les fruits et les fleurs de l'amour étaient morts... »

Il se regardait dans la glace.

Il y avait ici une lumière terrible. Impossible de garder la la moindre illusion sur soi-même. Il voyait ses hideurs, sa patte d'oie et ses rides, les soufflures de sa peau, son gros cou ; il était flétri, usé... Ah! il avait son âge!... Cette glace, vraiment, en arrivait presque à la calomnie à force de sincérité.

Si son humeur avait été par hasard moins sombre, s'il avait eu un mouvement d'oubli, d'insouciance, elle l'eût rappelé brutalement, implacablement, à l'ignoble réalité.

Comme on change! comme tout passe, et passe vite!... Lui qui avait de si jolis cheveux!... Il essayait, en pressant entre ses mains ce visage que la quarantaine bouffissait, de retrouver sa forme d'autrefois. Hélas, sa chemise était ouverte : cette chair molle, ces boules de graisse, son corps qui avait été si élancé et si souple, et que de beaux bras... — ah! c'était bien là le pire, c'était bien là la cause de sa douleur, — que de beaux bras avaient serré jadis avec enivrement! La joie merveilleuse d'être jeune, d'être aimé!...

Et jamais, jamais plus!...

Il ne se lassait pas de se regarder dans la glace : il se roulait dans son chagrin, dans son dégoût.

Une quinzaine d'années peut-être auparavant, il avait vu sortir du lit un homme à peu près de l'âge qu'il avait à présent. Il se rappelait son impression. Quel sentiment gênant de déchéance physique! Cet être bedonnant, en chemise, ébouriffé, les yeux chassieux et pochés, avec des jambes poilues... Ah! le spectacle grotesque et lamentable!... Maintenant il était à peu près pareil à cet homme-là!...

Il en ricanait d'écœurement.

Lui qui adorait la jeunesse! qui en sentait si profondément la splendeur, qui ne pouvait plus voir sans émotion un jeune garçon, une jeune fille! Et dire que tant d'hommes, à son âge, restaient encore séduisants, semblaient ne pas avoir vieilli, tant d'hommes sur lesquels les années avaient glissé sans appuyer. Ils n'avaient presque rien perdu de leur attrait aux yeux des femmes, ils avaient conservé pour elles un mystère.

Eh! ils étaient minces!... Mince, être mince! — maigre même. Seule, la maigreur est intéressante. Le génie est maigre, le poitrinaire est maigre, les personnages qui meurent d'amour sont maigres... Jamais on ne fera admettre à une femme qu'un homme gras puisse avoir de grandes pensées ou des sentiments tendres... Et la barbe!... Garcin regrettait aussi la barbe... La nature ne lui avait donné qu'une moustache rare. Il ne pouvait pas arranger sa figure, se composer plusieurs visages. Pas le choix : condamné à sa tête... La barbe accomplit des miracles! Elle déguise, elle farde les plus laids. Garcin connaissait un garçon à figure de cheval, longues dents, l'œil ouvert comme pour qu'on lui souffle dedans : une barbe fine avait tout arrangé. Maintenant il possédait une vraie tête de Christ et les femmes l'admiraient. Il était osseux, déjeté, efflanqué : d'amples vêtements sur ce pauvre squelette : sa maigreur devenait de la minceur, et avec sa barbe il intéressait.

Pour Garcin, au contraire, aucun déguisement possible, point de maquillage. Comment faire illusion? Il apparaissait tel qu'il était : pas beau, et quarante ans.

Il ne s'en consolait pas. Les forts, les caractères moins féminins, et les hommes dont l'existence est plus active, acceptent la déchéance physique. Ils l'aperçoivent, ils souffrent, parfois, aux premières rides, aux cheveux qui commencent à tomber, au ventre qui naît, mais ils ne s'y attardent pas longtemps : ils passent. En face de la perte, ils ont inscrit le gain : maturité de l'esprit, plus complète possession de soi; le bénéfice intellectuel et moral, pour eux, compense la diminution physique.

Pour Garcin, il n'en était pas ainsi. Surtout sentimental, il ne trouvait aucun profit à vieillir : perte sèche pour lui. Il vivait diminué, dégoûté de lui-même, avec une moindre confiance en soi, et la conscience de son enlaidissement constamment éveillée. Pareil à Stendhal, qui était gros et laid, et qu'au collège on appelait déjà la tour ambulante, il n'avait vécu que pour l'amour. Aussi, depuis le jour où il avait commencé à se dégrader, comme il avait souffert! Que d'étapes, d'affreuses étapes, avant d'en arriver au point de la route sombre où il en était aujourd'hui!... Qu'il avait lutté, qu'il s'était révolté!... Il ressemblait aux femmes sans enfants, ou qui n'aiment pas leurs enfants, et pour lesquelles la seule affaire est leur beau-

té. Les coquettes, dont le cœur saigne quand l'hommage des hommes se fait moins pressant et plus rare. Et celles qui ont été aimées et qui ne le sont plus.

Il était arrivé à Garcin autrefois, quand il était fort jeune, une aventure singulière, dont il avait toujours gardé le souvenir. Une nuit, à Paris, il avait abordé une femme qui marchait devant lui et dont la silhouette lui semblait gracieuse. La rue était mal éclairée. La passante avait répondu : elle sortait du théâtre, elle rentrait chez elle. Garcin, alors, avait proposé des rafraîchissements dans un café : l'on avait accepté... Au Café, où il faisait clair, le jeune homme voyait enfin sa nouvelle connaissance : elle était vieille ! L'âge ne lui avait pas apporté d'embonpoint, sa forme n'avait pas dû changer, — petite et mignonne, elle était restée telle. Mais le visage était ridé, les mains plissées, les cheveux teints. Elle était certainement très loin de la jeunesse. Quel âge ? On ne savait pas. Cinquante, peut-être ? soixante ?... Vieille en tout cas, vieille.

Le premier mouvement de Garcin avait été de vider son verre, de payer et de fuir, après avoir pris congé précipitamment de sa bizarre conquête. Il était mortifié, et il était un peu effrayé. Il redoutait aussi les regards des garçons, des consommateurs. Et puis... et puis il était resté, il s'était intéressé à sa compagne, une certaine curiosité sentimentale, et aussi la tentation d'une aventure étrange, inconnue... La femme était heureuse, elle ne se tenait plus de joie. Comme il n'avait rien témoigné de ses sentiments, et qu'il continuait à lui parler avec galanterie, elle avait l'illusion qu'il ne s'était pas aperçu de son âge. Et voilà que, véritablement, elle ne croyait plus avoir cet âge-là... Les années avaient disparu... Elle s'était mise à bavarder comme elle devait faire quand elle avait vingt ans. Et lorsqu'ils avaient été seuls, et qu'il l'avait prise dans ses bras, dans la nuit noire, elle lui avait parlé comme à son amant, comme à celui que jadis elle aimait... Elle ne savait plus où elle était, ni où, ni quand. Elle avait oublié, la suite de son existence s'était effacée, et comme par un coup de baguette magique, elle s'était retrouvée à ses jours et ses nuits bienheureuses, au temps divin de sa jeunesse... Elle avait rêvé ; elle avait fait un mauvais rêve. Maintenant elle s'éveillait : elle était toujours jeune... Et Garcin l'entendait parler de « leurs » affaires, de leurs amis, de leurs projets, de leurs souvenirs...

Pour elle, il était devenu un autre, le présent avait disparu, seul le passé vivait.

Une pareille émotion, une telle folie l'avait profondément frappé. Jamais il n'avait oublié cette aventure, qui lui avait découvert à nu, sans voile, à lui qui était jeune, le fond de ceux qui ne le sont plus. Aussi plus jamais il n'avait souri des vieilles coquettes, ni des vieux galantins. La poésie douloureuse de ces pauvres pantins lui avait été trop complètement révélée dans cette nuit singulière. Il les pénétrait, ces nostalgiques et ces exilés, ceux-là qui, après avoir connu le paradis, en ont été chassés, et dont le regret cuisant ne se calme jamais. Il savait qu'il y a beaucoup d'hommes et de femmes pour lesquels la jeunesse, c'est le paradis perdu, et il respectait leur souffrance, même quand elle prenait des formes ridicules.

Et en vieillissant lui-même, il s'était rapproché de ces hommes-là et de ces femmes-là, et de plus en plus, chaque jour, il devenait l'un d'eux. Il ne compatissait plus seulement à leur souffrance, la leur était devenue la sienne, — et bientôt il serait tout pareil à cette vieille, à laquelle un jour il avait donné l'illusion merveilleuse qu'elle était jeune. Qui donc, à lui, apporterait jamais, et aussi complètement, une illusion semblable, un aussi bel oubli ?...

Il comptait tout ce qu'il avait souffert depuis qu'il était à Marseille. Quand il était arrivé, le cœur ulcéré par l'abandon d'Arminia, se voyant à la fin de sa vie sentimentale, il se demandait pourquoi il continuait à vivre... Il n'avait plus d'espoir. Il avait alors fait la connaissance de Diane. Frappé par sa beauté, il l'avait passionnément admirée; et, peu à peu, la pensée de Diane avait affaibli dans son esprit le souvenir d'Arminia. Ce qu'Arminia emportait en s'éloignant, le voici donc de nouveau devant lui : tout ce qu'il adore, tout ce qu'il demande à la vie... Et il se met à aimer en désespéré la maîtresse de Cassenoir. Hélas ! aimer !... Sa torture, ce n'est pas de ne pouvoir plus aimer, mais de ne pouvoir plus être aimé !

Sentir battre en lui un cœur toujours si vif ! Il lui semble que ce cœur n'est formé que pour les sentiments jeunes, qu'il ne pourra jamais vieillir. Et c'est cette opposition entre ses besoins sentimentaux et son apparence physique qui fait le

malheur de Garcin. Le dehors ne correspond pas au dedans. Il sait bien que lui, ce monsieur mûr, ne peut, sans ridicule, se montrer pareil à un jouvenceau naturellement plein de flamme et de grâce. Il ne pouvait faire le jeune homme. Il lui faut agir de la façon même que l'on a présumée à son aspect. Qu'il trompe l'attente et se conduise d'une autre manière, il interloquera et fera rire. Il sait avec quelle cruauté une femme rappelle à un homme qu'il a passé l'âge d'être aimable...

Il n'osait donc pas déceler son amour. Un pareil affront de Diane lui eût porté un coup atroce. Donc se taire. Donc ne point se trahir... Il n'avait aucune espérance. Mais si elle ne lui avait pas permis de l'aimer, du moins, elle ne le lui avait pas défendu. Tant qu'elle ne saurait pas, elle ne pourrait ni se moquer de lui, ni le chasser. Pour elle, il était comme s'il n'avait pas été, elle ne pensait pas à lui, elle ne le remarquait pas; lui parlait-elle, c'était comme à quelque anonyme.... Or, si pénibles qu'elles fussent, cette ignorance et cette indifférence étaient encore plus supportables pour le pauvre Garcin que ne l'eussent été mépris ou railleries. Mais pourquoi n'avait-il pas le courage de fuir!... C'est que la voir seulement, même sans recevoir d'elle le moindre encouragement, même sans nourrir aucun espoir, la voir seulement et l'entendre, — en même temps qu'une douleur, c'était une telle douceur!... Il ne pouvait se résoudre à partir.

Son amour devait donc rester secret. Il était résolu à le cacher comme un sentiment honteux. Il la regardait, et tout ce qu'il savait de lui-même et qui l'accablait se vérifiait encore. Pas une seconde, il ne l'avait intéressée, il l'avait senti... Et comment lui en vouloir : elle avait raison. Qu'était-il, pour intéresser Diane ?... Est-ce que, à sa place, il aurait pu regarder autre chose qu'un très beau jeune homme? Cela n'était-il pas juste?... Et découragé de ne rien être aux yeux de celle à laquelle il pensait, sûr d'avance de ne la toucher jamais, il ne tentait rien. Tous ses moyens étaient coupés. Il se déclarait battu sans bataille... Quand elle était là, il ne parlait point. Son visage se fermait. Il était triste. Triste, mais non pas de façon à éveiller l'intérêt. Ennuyeux. Nul et insignifiant.

Et cependant avec quelle attention passionnée il l'observait! Que de questions il se posait à son sujet, et avec quelle patience

et quelle pénétrante finesse d'amant il s'efforçait de les résoudre!... Il avait vite démêlé la fragilité du lien qui unissait Cassenoir et Diane. Il comprenait que Diane n'aimait pas Cassenoir, il n'était donc pas jaloux de celui-ci. Il l'eût été de Guy, si Guy avait répondu le moins du monde aux avances, fort visibles pour l'œil de Garcin, de la jeune femme. Mais, après avoir hésité, de la série de ses remarques il avait conclu avec certitude que son amant ce n'était pas le poète. Où était-il, cet amant?.. Il eût fallu chercher ailleurs. Peut-être quelqu'un que Cassenoir ne connaissait pas, quelqu'un en tout cas que lui, Garcin, vraisemblablement, ne connaîtrait jamais. Il eût fallu épier Diane, la suivre, arriver à savoir exactement quelle était sa vie. Mais il n'en était pas encore là, et restait sur son point d'interrogation.

L'arrivée d'Ecartelance fut infiniment désagréable à Garcin. Non pas seulement parce qu'un nouveau venu troublait l'atmosphère du cercle, en changeait le sens, y introduisait un élément inutile ou nuisible. Mais cela faisait un homme de plus en face de Diane. Et Garcin, dont l'opinion était établie sur les deux autres, et qui les acceptait avec calme, ignorait ce que celui-ci allait représenter pour la jeune femme. En outre, Ecartelance tout de suite lui avait été profondément antipathique. Il appartenait à une race d'individus qu'il ne pouvait pas sentir. Il était son contraire : le monsieur sans-gêne, bruyant, commun, qui n'a jamais douté de soi, qui est fort, conscient de sa force, marche sur les pieds des autres et ne s'excuse même pas. Quelle brute!... se dit Garcin avec colère. Et il commença à l'observer avec la plus grande malveillance.

Il s'aperçut alors qu'il intéressait Diane. D'abord il ne pouvait y croire. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

Jamais elle ne s'était montrée avec lui comme avec cet homme-là. Cet homme court, trapu, à figure vulgaire, et qui parlait tant, retenait son attention. Elle l'écoutait, elle riait de ses saillies. Il se mit à haïr Ecartelance. Il crut qu'il était dangereux. Sa finesse, ici, émoussée par la haine, se trompa. Il ne comprit pas que seul l'instinct féminin de Diane s'était éveillé en face de la vie énorme dont cet individu bruyant, remuant, puissant, débordait. Il ne fit pas le départ entre cela, cet instinct obscur de la race, et le goût personnel. Il ne comprit pas que jamais,

malgré ses qualités viriles, un homme fait comme Ecartelance, et de l'esprit d'Ecartelance, ne pourrait plaire, ne pourrait convenir pour l'amour, à Diane. Elle pouvait rire de ses plaisanteries et ne pas être fâchée de produire une impression sur lui, de là à penser à lui, à le considérer comme un amant possible : un abîme. Cet abîme, Garcin ne l'apercevait pas. Il haïssait Ecartelance. Il songeait à lui... Qu'était-ce que cet homme-là ? D'où sortait-il ? Il ne lui inspirait pas confiance. Il semblait louche. Garcin aurait bien voulu savoir l'origine de l'argent, et toute l'histoire.

C'est sur ces entrefaites qu'un jour, comme il se promenait sur le quai, quelqu'un tout à coup s'élança vers lui en s'écriant : « Ah ! Monsieur Garcin !... » Garcin n'aimait guère les rencontres, et il ne s'attendait pas à en faire une. Il recula d'un pas. Le quidam lui prenait la main, la serrait avec effusion et Garcin reconnaissait alors le passant désespéré qu'il avait sauvé, deux mois auparavant, en lui donnant de l'argent. Il n'avait, ma foi, plus guère songé à lui, depuis ce jour-là ; d'autres préoccupations plus personnelles l'ayant retenu. Cependant, après son premier mouvement de contrariété dû à ceci qu'on le dérangeait dans sa solitude et sa méditation, il regarda son protégé avec plaisir. L'émotion que l'autre montrait lui était douce, et il lui rendit sa poignée de main avec assez de chaleur :

— Ah ! monsieur Garcin, disait-il, je vous ai pourtant cherché !... Je ne sais pas à quel hôtel je ne suis pas allé ! Je pensais que vous aviez quitté Marseille. Enfin vous voilà ! Ah ! je suis bien heureux !...

Et il racontait que sa situation était maintenant excellente. Avec ses dix-huit mille francs, il avait payé l'échéance qui l'épouvantait, et c'est à croire qu'un bonheur n'arrive jamais seul, les affaires s'étaient mises à marcher mieux que jamais, une personne s'était intéressée à son industrie et y avait placé des capitaux, et comme c'était d'avances que l'affaire avait surtout besoin pour aller, maintenant, on travaillait, on gagnait de l'argent...

— Et c'est vous, monsieur Garcin, qui m'avez sauvé, et sans me connaître... Comme cela... par humanité... Ah ! bonne mère ! c'est un vrai miracle que je vous aie rencontré... Je l'ai raconté à tout le monde, mon histoire, on ne veut pas la croire... Et moi aussi, quelquefois, je me demande si c'est vrai, si c'est

bien arrivé ! Oh! monsieur Garcin ! monsieur Garcin ! pour moi vous avez été le bon Dieu !...

Garcin écoutait avec joie Girieud, — c'était le nom de l'homme. Cette effusion de reconnaissance lui faisait du bien; il sentait, en ce cœur, une amitié, un dévouement comme il n'en avait jamais rencontré. Il passa son bras sous celui de son ami et ils marchèrent côte à côte. Il répondait :

— Allons ! c'est bien naturel. Qui donc, voyant un désespoir comme le vôtre et en mesure de le secourir, aurait hésité?...J'avais le moyen de vous soulager. Cela m'était vraiment trop facile pour que j'y eusse eu le moindre mérite... Vous ne me devez aucune gratitude... C'est le hasard qui m'a mis sur votre chemin, que vous devez remercier... la Providence, si vous voulez...

Mais à ces mots, Garcin sentit son compagnon presser son bras avec une spontanéité qui l'émut, il s'écriait :

— Ah ! Monsieur Garcin ! taisez-vous ! c'est vous qui m'avez sauvé, c'est vers vous que toute ma reconnaissance s'élance !

Il eût désiré que Garcin visitât sa maison et qu'il déjeunât avec lui. Mais celui-ci remit sa visite au lendemain.

Le commerçant avait trois employés qui connaissaient son histoire. La façon dont Garcin fut accueilli par ces braves gens le toucha profondément. Cela fut pour lui de grande conséquence. Le plaisir que lui avait donné, en ces deux journées, l'homme auquel il avait rendu service lui ouvrit une fenêtre sur un monde qu'il ne connaissait pas... Il découvrait que c'est délicieux de penser à d'autres qu'à soi-même. Il découvrait la bonté, la joie d'aider son prochain et de lui faire du bien. Il était sur le chemin de comprendre qu'il est possible de rencontrer de grands bonheurs ailleurs que dans l'amour égoïste, qu'on s'élève au-dessus de soi-même en donnant de son cœur aux autres, en s'efforçant pour les autres... Si l'homme qu'il avait sauvé lui apprenait cela, cet homme aurait plus fait pour lui que lui pour cet homme. Il lui aurait passé une clé pour s'enfuir de son étroit malheur. Quand Garcin était avec ces gens qui le traitaient comme un homme de cœur, il ne pensait plus à ses misères, qu'il était gros, laid et n'avait plus vingt ans, et eux ne voyaient pas cela. Il s'agissait d'autre chose, les âmes se parlaient.

Girieud tint à rendre à M. Garcin une partie de la somme avancée et à lui signer des billets pour le reste. Mais il ne se jugeait point quitte, et il eût voulu faire une action d'éclat, courir quelque risque, montrer son dévouement pour son bienfaiteur. Garcin n'avait besoin de rien. Il avait simplement demandé à Girieud d'obtenir des renseignements sur les affaires d'Ecartelance et sur l'existence de celui-ci. Girieud s'était mis en campagne. Pour une chose que demandait M. Garcin... On disait beaucoup de mal d'Ecartelance dans les cafés de la Bourse, mais on en dit de tous ceux qui sont allés vite et ont eu de la chance. Girieud s'adressa à des agences de renseignements qu'il connaissait, et surtout à Pistol, Pistol, un petit bossu enveloppé dans une longue pèlerine, à figure diabolique, et qu'on voyait tous les matin parmi les groupes autour de la grille, dans la rue Pavé-d'Amour.

Il était fort connu des courtiers, et n'ignorait rien des détails les plus secrets touchant tous les commerçants de Marseille. On ne doutait pas qu'il ne fût de la police. On le croyait aussi plus ou moins tenancier de maison publique : il devait exploiter les filles. On le sentait méchant, avec le goût des tares et de l'ordure; son âme était ainsi faite qu'elle se délectait à l'odeur du vice, de ce qui est pourri, vil ou obscène. L'œil profond sous le chapeau mou, le nez fin et long, dont sortait du poil, un rictus à la bouche, fureteur, insinuant, tantôt plat, tantôt insolent, — aucun secret infâme ne pouvait résister aux investigations de ce bossu.

Il ne lui fallut pas une semaine pour recueillir les renseignements les plus circonstanciés sur la vie d'Ecartelance. Garcin était servi mieux encore qu'il ne l'eût espéré. Il y avait plusieurs histoire fâcheuses dans la jeunesse de l'homme d'affaires, des aventures de tripots et de claquedents qu'on n'avait pas tirées au clair, mais qui l'avait obligé à fuir le séjour de Marseille. Il était parti s'établir en Sicile, et c'est de là que datait sa fortune. Le tremblement de terre avait été pour lui une bénédiction. Fixé alors à Messine, il avait dû travailler de son métier, sans doute terrible, pendant les jours d'affolement qui avaient suivi le désastre. A ce moment-là, il fallut que les soldats fissent la chasse aux loups humains. Lui, sans doute, avait su leur échapper. Car, avant le désastre, il n'avait rien, tandis qu'ensuite il possédait assez d'argent pour trafi-

quer et commencer à s'enrichir. Ayant acheté à vil prix des matériaux de construction, il les revendit à bénéfice considérable dès qu'on se mit à reconstruire. Puis spéculant sur tout, déployant l'activité prodigieuse et la sorte de génie dont il était capable, en trois années il était devenu riche et l'un des personnages notables de la nouvelle Messine. Enfin, il n'y avait pas plus d'un an, il était revenu à Marseille avec un sac, qui lui avait permis de s'installer luxueusement au Prado et de s'occuper de plusieurs grosses affaires dans lesquelles jusqu'à présent il avait été particulièrement heureux.

Garcin ne se sentit pas de joie quand on lui apporta ces informations. Il avait bien jugé Ecartelance. C'était un aventurier, et de la plus belle eau. Un homme prêt à tout, extrêmement dangereux. Il ne doutait pas que lorsqu'il aurait communiqué ces jolis détails à Cassenoir, celui-ci ne fît comprendre à l'autre qu'il ne tenait plus beaucoup à sa compagnie.

Il fut donc profondément déçu et se mit presque en colère, quand Didier, après l'avoir écouté avec attention, se mit à sourire et lui répondit : « Je ne croyais pas mon vieux camarade Ecartelance aussi intéressant. Ce que vous dites là me donne de la sympathie pour lui... »

Et comme Garcin se récriait...

— Oh ! vous savez, à Marseille, s'il fallait descendre au fond de chaque fortune !... Dès qu'on a de l'argent, on devient honnête. Si Ecartelance a eu des débuts difficiles, je suis bien certain que maintenant il évitera soigneusement tout ce qui pourrait nuire à son honorabilité. Un aventurier dangereux, dites-vous. Il est possible qu'il l'ait été. Il ne l'est plus. Maintenant c'est un homme riche, un homme d'affaires très fort, et ce sera demain une des grosses fortunes de la ville. Ah ! cher Monsieur Garcin, que ne considérez-vous les hommes et la vie avec plus de scepticisme !... En tout cas, Ecartelance m'amuse...

Et l'on fit à l'homme d'affaires, le soir, au petit Café de la Tourette, un accueil encore plus cordial.

VIII

Diane s'était levée de bonne heure. Hier soir, on s'était couché tôt. Elle avait bien dormi ; et le matin, dans sa cabine,

un joyeux soleil s'était rué par le hublot où s'encadrait, ronde, une remuante image du port. Elle s'était habillée aussitôt. Sur le pont, l'Asticot lui avait servi son chocolat. Justement, le lieutenant venait de descendre à terre : il avait dit qu'il serait là dans une demi-heure... Elle fit : « Bon, bon, très bien... » (Tant mieux, jusqu'au déjeuner, du moins, il ne la raserait pas). Elle était d'excellente humeur, ah ! quel temps idéal !

Elle mangeait ses tartines de pain beurré avec appétit ; elle se sentait jeune, fraîche, elle était reposée ; elle ne prêtait aucune attention à l'Asticot qui toujours la guettait du coin de l'œil, et dont elle ne savait jamais ce qu'il pensait. Fugitive, la silhouette de Guy lui traversa l'esprit : elle sourit. Sous la toile tendue au-dessus du pont, il faisait délicieusement frais, une brise légère passait ; une minute elle se balança avec volupté dans son rocking. La tête renversée en arrière, elle fermait à moitié les yeux. Elle apercevait, à mi-hauteur du grand mât d'un bâtiment voisin, un matelot occupé à rouler une voile. Les écoutes, les cargues et les boulines formaient sur le ciel bleu comme des fines toiles d'araignées. Mais elle se redressa, arrangea son chapeau sur ses cheveux devant la glace du rouf, prit son ombrelle, cria à l'Asticot : « Je rentrerai pour midi ! » et descendit par la passerelle sur le quai.

Où se promener, si tôt ? Voir les magasins dans les rues ? Faire le tour de la Corniche ?... Non ! elle allait un peu flâner sur le port, dont le mouvement l'amusait. Le visage tourné vers les bateaux, souple et belle, elle marchait doucement. Un petit remorqueur, l'air honnête et actif, fendit l'eau bleue, très pressé. Diane considéra avec plaisir son sillage blanc, mousseux comme une dentelle. Des coups de sifflet répétés déchiraient l'air. Une barque, l'aile gonflée, passa, volant comme un oiseau. Diane s'arrêta pour regarder des hommes, vêtus seulement d'une chemise flottante et d'un caleçon, les jambes nues, musclés, beaux comme des Egyptiens, qui déchargeaient un bateau de sable. Sur la place Victor-Gelu, où des Italiens assis sur le bord du trottoir se chauffaient au soleil, elle suivit de l'œil un grand nègre, svelte, quelque chauffeur ou marin de navire anglais, qui marchait en se balançant, à longues enjambées lentes. Les roues des gros cha-

riots tambourinaient sur le pavé. Attelé de six chevaux en flèche, un *trinqueballe*, dans un grand bruit de chaînes, arriva, charriant d'énormes troncs d'arbres. On entendait le glissement mince du tramway le long du fil électrique...

A ce moment, Diane eut l'impression nette que quelqu'un, derrière elle, la regardait avec violence ;elle eut envie de se retourner ; elle n'en fit rien cependant,par une sorte de prudence instinctive, et se rapprocha des maisons... Là, dans la glace d'un bar,elle vit d'un regard rapide l'homme qui la suivait et le reconnut : c'était Ecartelance. Elle sourit à demi. Ne montrant pas qu'elle se savait suivie et conservant la même allure, elle se remit à longer le bord du quai. Elle avait dépassé la Mairie et se trouvait devant la blanche flottille des barques de plaisance, elle ralentit le pas. Ecartelance, derrière elle, raccourcit le sien. Elle s'arrêta, il s'arrêta. Elle ne le voyait point, mais elle devinait ses mouvements. Elle sentait qu'il voulait lui parler, qu'il n'osait pas ; cela l'amusait... Elle n'était pas surprise de cette poursuite ; elle savait bien l'impression qu'elle avait produite sur lui. Ce n'était pas son type, jamais elle ne serait sa maîtresse, mais elle était curieuse d'entendre ce qu'il dirait, s'il l'abordait, et comment il le dirait, C'est toujours agréable de voir un homme qui tremble d'émotion devant vous, un homme fort qui tout à coup devient un enfant... Il hésitait encore. Enfin, comme il n'était qu'à trois pas derrière elle, elle se retourna brusquement. Elle l'aperçut, elle feignit l'étonnement : « Tiens ! s'écria-t-elle, Monsieur Ecartelance ! »

Il la salua avec gaucherie, il balbutia, perdant un peu la tête : « Oui... oui... Madame... Vous allez bien, Madame... J'ai à faire... là, là, par là... Alors... alors, vous vous promenez un peu, comme ça... comme ça un petit tour... Il fait beau temps, beau temps, n'est-ce pas, Madame... »

Diane le regardait, légèrement ironique. Il leva les yeux sur elle, et fut comme ébloui : « Ah ! mon Dieu ! Que vous êtes belle ! » Elle se mit à rire, et imitant son accent, elle dit : « *Par esemple*, monsieur Ecartelance, est-ce que vous allez me faire la cour !... »

Une minute, il demeura interloqué. Une timidité horrible le paralysait. Il se secoua, il réagit avec force, et il essaya de regarder bravement Diane, en répondant : « Oh ! Madame,

vous savez, moi, je ne suis qu'une bête, je ne sais pas faire la cour aux femmes... »

— Vraiment? fit Diane.

Admirable, dressée devant le port comme une chaude statue, elle examinait l'homme d'affaires. Vraiment non, il n'était pas bien du tout. D'abord elle aimait les jeunes gens. Et puis, s'il donnait l'impression de la force, cet homme-là, s'il était de la race des hommes tels qu'elle les comprenait, qui veulent et agissent, sa force était d'une vulgarité dégoûtante, court, trapu, les mains noueuses... vilain gars... Et cette barbe, oh! quelle horreur!... Il n'y avait que les yeux, un regard puissant, qui s'était troublé un instant, mais qui déjà avait repris son éclat, un regard qui intéressait Diane, — qui l'intéressait, mais qu'elle n'aimait pas. Oh! non! Il voulait trop dominer, cet homme-là, il ne laissait pas les autres libres. Elle détestait cela...

Tous les deux, maintenant, marchaient l'un à côté de l'autre, en suivant le quai. Ils se rapprochaient du petit monument de la Santé, ils étaient arrivés à l'endroit où s'amarrent les barques de pêche. Diane, d'un œil distrait à présent, considérait les marmites de terre où cuisait la soupe des pêcheurs paisibles qui raccommodaient leurs filets, ou fumaient leur pipe en rêvassant, doucement balancés par le flot. Ecartelance, les yeux fixés au sol, se taisait. Oui, tout dire à cette femme, se débarrasser d'un poids étouffant, risquer le coup!... Et qui sait, d'ailleurs, si l'occasion de ce matin se retrouverait?... Parler... Parler, — mais il n'osait pas! Il soupirait profondément, puis serrait les dents; les nerfs tendus, il était troublé violemment. Enfin, comme on se jette à l'eau, il se décida. S'arrêtant brusquement, il posa sa main sur le bras de Diane :

— Ecoutez, Madame!... dit-il avec énergie.

Et comme elle se tournait curieusement vers lui, parce qu'elle sentait qu'il allait exprimer son ardent sentiment, et parce que chaque homme a sa façon propre de désirer la femme et de lui faire comprendre ce désir, et aussi parce que voir un homme qui vous fait la cour, c'est savoir déjà comment il fait l'amour, il se mit à parler âprement, durement, et les mots venant en désordre :

— Vous me rencontrez, vous me rencontrez là, sur ce quai,

e n'est pas par hasard. Tous les jours j'y viens. A faire? à aire par ici! Je n'ai plus rien à faire, je ne pense plus jamais ce que j'ai à faire. Vous voir, seulement cela, vous voir!... Tous les jours, je suis par ici, je rôde par ici pour essayer de ous voir. Ce n'est pas la première fois que je vous suis; vous e le saviez pas? Vous ne vous en étiez pas aperçue?... Chaque ois j'ai voulu vous parler : je n'osais pas. Comprenez-vous ela, hein? je n'osais pas. Je n'osais pas : vous me faites peur. A moi, Ecartelance!... Ça ne vous étonne pas, vous, c'est naurel, vous ne savez pas qui je suis, — mais me faire peur, ah! eh bien! je vous assure, moi, que c'est étonnant...!

Il s'arrêta, il regarda Diane, de ses yeux un peu terribles. Elle n'avait plus envie de rire, ni de roucouler, ni de faire la coquette. Elle ne bougeait pas et écoutait.

— Je suis amoureux de vous. Oui! je vous aime! cria Ecartelance... Ça ne vous dit rien, ça, on vous l'a déjà dit cent fois... mais moi, moi, ce n'est pas la même chose. Moi, je n'ai jamais dit ça, vous entendez, je n'ai jamais dit à une femme que je l'aimais! Je ne savais pas ce que c'était, comprenez-vous, et quand je vous ai vue, ça m'a pris, je ne savais pas ce que j'avais, et maintenant je le sais : j'ai que je vous aime... Moi, cette chose-là : l'amour, ah! ah! ah!... Non, vous ne pouvez pas savoir, vous ne me connaissez pas, vous ne savez pas qui je suis... Mais je n'ai pas l'épiderme délicat, vous savez... eh bien! Ça a traversé mon cuir!... Oui, je vous aime... Je ne pense qu'à vous, qu'à vous. Les affaires! ah! les affaires! plus rien!... Ils me croient fou, tous... C'est vrai : je suis fou, oui, je suis devenu fou... Vous comprenez, ce qui m'est entré dans le sang, je ne sais pas ce que c'est, mais ça y est, ça y est : il n'y a plus que vous!...

« ... Eh bien! je ne peux plus vivre ainsi, continua Ecartelance d'un air égaré, il faut que vous veniez avec moi, je vous aime! Il faut que vous soyez à moi. C'est impossible autrement. Ma femme, tout ce que vous voudrez, mais que vous soyez à moi, ah! cela, il le faut! »

Il s'arrêta un instant, puis reprit à voix moins haute :

— Je ne suis pas un joli cœur, non, je ne suis pas tendre, je ne suis pas doux, je ne vous aimerai pas comme un petit jeune homme, avec des airs penchés, mais je vous aimerai comme un sauvage, à la fureur!...

« Ah! Diane! Oh! Madame Diane!... je ne sais pas, je ne sais pas... parler de ces choses-là... Je dois dire des choses... qui ne plaisent pas... Mais pardonnez-moi, je vous aime!...

« Et tenez ça, *par esemple*, ah ça! tenez, voilà que je pleure!... »

Les larmes aux yeux, en effet, Ecartelance regardait Diane ardemment, et elle sentait grandir en elle, non pas une peur, jamais elle n'avait peur, mais un malaise, une inquiétude. Le sentiment de cet homme était plus violent qu'elle ne le pensait, plus entier, plus redoutable... Elle l'avait bien remarqué, qu'elle le touchait, dès la première fois qu'elle l'avait vu, et elle s'était amusée de cette sorte d'admiration naïve qu'elle voyait dans son regard... Mais une passion pareille!... Il n'était pas, celui-là, un homme comme un autre. Certes, il n'avait pas l'habitude de faire la cour aux femmes, il ne courait pas après les jupons, il l'avait *choisie*. Et elle le sentait volontaire et tenace. Cela était fâcheux, mon Dieu! Que c'était fâcheux!... Comment allait-elle s'en débarrasser? Elle ne pensait plus à se moquer à présent. Extrêmement contrariée, elle avait pris elle-même un front sérieux, et c'est d'une voix touchée qu'elle répondait à Ecartelance :

— Monsieur, je m'attendais si peu... Ce que vous me dites est si imprévu, et soudain!... Je n'en reviens pas!... Et j'ai besoin de me remettre, vraiment, oui!... Voulez-vous, pour me faire plaisir, laissez-moi, je vous prie... Mon Dieu! ah! les hommes sont extraordinaires!... Voyez-vous, il faut que nous cessions cette conversation.

Il la regardait. Il craignait de l'avoir blessée. Il dit :

— Pardonnez-moi... pardonnez-moi si je vous ai offensée. Je n'ai pas pu me taire. Plus fort, plus fort que moi!... Je suis fou, oh! pardonnez-moi!...

Elle s'éloignait, après l'avoir salué. Il restait là, debout, la suivant des yeux. Puis, quand elle eut disparu, il se remit à marcher, le pas hésitant, l'air ivre.

IX

Sur le quai de Rive-Neuve, en bas de sa maison, Guy Joli était assis sur un escabeau, à la porte de l'échoppe du savetier, son ami. Il y avait toujours là une chaise, ou quelque petit siége, car le brave homme aimait la compagnie. Et Guy

causait volontiers avec lui. Il était malaguègne : il répétait au poète les chansons de son pays, ou bien lui racontait les petites histoires des voisins. Guy vit arriver Diane... Etait-ce la rencontre fâcheuse d'Ecartelance, qui l'avait décidée tout à coup? En quittant celui-ci, elle se dit soudain : « Tant pis! je vais chez *lui*... » sauta aussitôt dans le *ferry boat* qui traverse le port et débarqua sur le quai où le poète habitait.

Guy vit arriver Diane. Il se leva, lui fit un beau salut, puis il la précéda dans l'escalier en disant :

— Vous paraissez, belle dame, et mon sombre escalier s'illumine, les degrés deviennent de cristal et la rampe d'or.

En réalité, dans cet escalier qu'elle illuminait, Diane n'y voyait rien; mais elle évitait de tacher ses gants à la rampe couverte de poussière. On parvint en haut de cette échelle, devant la porte, sur laquelle, s'il avait fait plus clair, on aurait pu lire : Guy Joli, *poète*. Le poète entra.

— Ne vous pendrez-vous pas un instant à ce trapèze? — dit-il à Diane, tandis qu'elle traversait la pièce, cette sorte de hangar, qui précédait la chambre.— L'impératrice d'Autriche, qui périt sous le fer d'un assassin, faisait du trapèze, et son lecteur grec nous a dit quel spectacle étrange c'était de voir parfois cette souveraine, en grande toilette, suspendue à l'objet volant. Belle Dame, n'essaierez-vous pas? N'enivrerez-vous pas mes regards?

Il s'élança, et d'un bond s'assit sur la barre, comme pour donner l'exemple à Diane. De son regard impénétrable, elle le fixa là-haut, si blond, si gracieux, et si jeune. Agile, il sautait déjà à terre, et précédait la maîtresse de Cassenoir dans sa chambre. Elle embrassa l'étrange logis d'un coup d'œil circulaire, puis elle demanda en souriant :

— A quelle heure fait-on votre lit?

— A quelle heure, et quel jour?... répondit Joli. Ma foi, je n'en sais rien! Il arrive qu'une femme vienne chercher les draps, et les remplace pas d'autres tout blancs, mais bien que cet événement, je crois, se produise à intervalles réguliers, je n'ai pu remarquer lesquels. Vous m'y faites songer. O femmes! déesses du foyer!...

Diane, créature luxueuse, accoutumée aux facilités les plus recherchées de l'existence, mais très intelligente, sentait, dans ce détachement de tout ce qui n'est pas essentiel, dans cet

oubli de l'accessoire, quelque chose de supérieur. Elle y distinguait le signe d'une nature élevée. Et cela attisait sa curiosité d'un être qui ne ressemblait à nul de ceux qu'elle avait connus. Elle était déjà venue une fois ici avec Didier, mais elle n'avait pas éprouvé la même impression, cela lui avait paru amusant : aujourd'hui elle voyait autre chose.

— Quand votre pied a touché ces dalles, je les ai distinctement vues se changer en un marbre écarlate, si rare, si beau, qu'il n'est au monde, pour en produire de tel, qu'une unique petite montagne d'Italie. Cette demeure se métamorphose en un palais magnifique, les images qui décorent ces murs font mieux encore que de se transformer en chefs-d'œuvre de grands maîtres, elles deviennent vraiment vivantes, et si je piquais le petit mouton que tient ce saint Jean dans ses bras, n'en doutez pas, son sang coulerait!...

« Ah! Diane! vous n'êtes pas seulement à la ressemblance de la déesse dont vous portez le nom, et vous n'êtes pas seulement sa rivale en beauté, vous êtes Diane elle-même, vous êtes cette déesse, et je me jette à vos pieds que j'embrasse... »

Et le poète, en effet, mit un genou en terre, et galamment baisa le pied de Diane.

Il se releva. Il continua :

— Vous avez daigné vous mêler à la foule humaine, et venir à pied sur le port. C'était un spectacle admirable de vous voir marcher, et je vous ai contemplée avec extase. Cependant j'aurais eu plaisir aussi à vous voir descendre du ciel sur votre char ailé... Mais voyez : il me semble que ce palais vogue lui-même dans les airs, et que nous passons au-dessus du port. Sans doute, Madame, m'emmenez-vous sur le Mont Olympe?...

Guy Joli embarrassait Diane. Grande rareté : il l'intimidait. C'était un homme très différent des autres, dont elle ne pouvait prévoir ce qu'il allait faire ou dire dans l'instant qui suivait l'instant présent, et sur lequel elle ne savait comment agir. Il lui échappait. Il l'irritait.

Elle s'était mise debout, droit devant lui, et le regardait. Elle portait une robe princesse, d'un vert très tendre, qui la moulait. La noblesse du cou, ses seins purs comme des coupes, son ventre délicat, ses belles cuisses... Il la regardait sans trouble. Elle lui souriait. Elle savait que pas un homme, quand elle était devant lui, ainsi, ne restait froid. Elle se rappelait

les frémissements des narines et des lèvres de Garcin ou d'Ecartelance. Elle savait que le sang se mettait à bouillonner dans les veines des mâles, quand elle se tenait ainsi toute droite devant eux, l'air nu, et qu'elle leur souriait. Joli, sans détourner les yeux, la regardait, mais comme il eût considéré quelque statue, et il continuait à lui parler comme à une déesse. Il semblait d'une candeur, d'une innocence parfaite.

Diane ne pouvait s'offrir davantage... Est-ce qu'il ne voyait pas qu'il lui plaisait ? Et si elle était venue chez lui, — pourquoi donc?... Allons, il devait bien comprendre!... Eh bien! ma foi, c'était dommage, car il était charmant...

Mais ce poète... Ce poète, peut-être qu'il ne distinguait pas qu'elle était là devant lui, plus qu'il n'apercevait que son lit était défait ou que des choses traînaient par terre?... Elle était entrée : il était parti dans un autre monde, il n'était plus présent : il fallait s'expliquer son attitude ainsi.

Ou peut-être qu'elle ne lui plaisait pas? Oh! pourquoi?... Pas sensuel, peut-être?... Cette chambre austère, blanche, monastique... Mais non, Diane s'y connaissait bien en hommes, et à certaine mollesse dans le dessin des lèvres, à la forme du nez, à tous les gestes aussi, elle discernait le voluptueux. Alors, peut-être le respect de la femme de Cassenoir, son ami?... Après tout, qui pouvait savoir, avec ce fou? Elle était peut-être tombée sur le seul homme du monde capable de respecter la femme d'un ami...

Et malgré son dépit, elle se mit à rire.

Cependant elle lui disait maintenant pourquoi elle était venue. On avait organisé une partie pour ce soir; on allait dans les bouges sous la conduite de l'Asticot; on se grimait... Ce serait très amusant... On comptait sur lui : Didier disait qu'il connaissait tout le monde, là-bas, dans les sales quartiers.

Cette idée était venue à Diane tout à coup. Il fallait donner un prétexte à sa visite, puisque Guy n'en semblait pas du tout comprendre la raison.

X

Le quartier Saint-Jean, derrière la Mairie, est ce qui reste de plus curieux à Marseille et qui a conservé le caractère le plus ancien. Il y a là, encore, des rues à escalier, des venelles au milieu desquelles coule le ruisseau, d'étranges cloa-

ques, des culs de sacs et des impasses d'une saleté aussi malodorante qu'à Naples. Et tout cela grimpe et se colle sur le flanc de la petite colline qui supporte Saint-Jean et l'Hôtel-Dieu, jusqu'à la rue des Moulins où, subitement, l'on découvre une placette verte, paisible et provinciale. C'est un entassement de vieilles maisons, peuplées d'innombrables Italiens, avec les femmes et la marmaille. Ils vivent là comme dans leur patrie, à leur mode, pendant le linge aux fenêtres, jetant les ordures au pavé, entre eux, n'entendant brailler que leur langue, et imposant aux Marseillais d'alentour l'idée d'une Italie uniquement sordide et criarde. Parmi ces rues grasses, au milieu de ces maisons suintantes, s'élève parfois quelque palais de la Renaissance, en belle pierre, aux proportions parfaites, orné, décoré par un artiste, et qui, s'il est maintenant délabré et ignominieux, fut bâti autrefois par tel grand armateur qui voulait habiter au centre de la cité.

Ce quartier, déchu aujourd'hui, a été en effet le plus riche de Marseille. La Grand'Rue, qui le traverse toujours, qui a conservé son nom, et qui d'ailleurs est restée très active, atteste cette antique prospérité. Si elle n'a pas quinze pieds de largeur, du moins paraissait-elle large au temps passé et relativement aux ruelles qui la coupent; et c'est dans ses magasins que venaient s'entasser les précieuses marchandises que tant de bricks, traversant les mers, allaient chercher en Chine et aux Grandes Indes... Toutes ces ruelles de Saint-Jean, aujourd'hui misérables, où l'on trouve des garnis à cinq sous la nuit, des *trattorie* dont l'aspect soulève le cœur, et des commères mamelues, énormes et crasseuses, portent en revanche les plus jolis noms du monde : c'est la rue Fontaine des Vents, la Montée des Accoules, la rue du Radeau, la rue des Pistoles, la rue de l'Amandier. C'est la rue du Coq d'Inde, la rue de la Croix d'Or, la rue Torte, la rue de l'Araignée. Cette rue de l'Araignée aboutit à la place Vivaux, où commence la rue Bouterie.

La prostitution la plus basse du port occupe la rue Bouterie. Imaginez une voie étroite le long de laquelle, de chaque côté, se succèdent des petites boutiques ; les portes ouvertes montrent un dallage rouge, un lit nu et une cuvette sur une table : ces boutiques-là sont des chambres...Sur chaque seuil une femelle.En chemise de couleur, bas roses, le visage fardé, la bouche

rouge, les cheveux jaunes. Etranges poupées auxquelles on s'étonne de voir des yeux vivants; certaines, en robes très courtes, robe bébé, se dandinent sur leurs cuisses roses; d'autres, vêtues d'une mousseline, d'un tulle transparent, sont tristement nues; beaucoup, d'une voix ennuyée, chantonnent, s'interrompant pour appeler les passants; quelques-unes, assises sur une chaise devant leur porte, les jambes croisées, lisent. Sur l'une de ces boutiques dont l'huis, un homme étant entré, vient de se refermer, on lit, écrit à la craie : Giulia la Napolitaine. Entre les boutiques s'offrent des bars, où l'on voit briller le zinc du comptoir et les glaces; souvent quelque marmot y joue, sur une table, au milieu des bouteilles, ou, dans les bras de sa mère, patronne du bar, tette. De temps en temps, passent deux agents, le revolver à la ceinture. Les rues qui débouchent dans cette rue, habitées par des Italiens, sont remplies de ménagères, qui bavardent en cousant, assises au bord du trottoir ou sur des chaises, en cercle, tandis que les gosses, sur le pavé, courent, se disputent et piaillent.

La rue Bouterie, qui, à la lumière du jour, apparaît seulement infâme et presque grotesque, prend, la nuit, une sorte d'oppressante beauté ; l'horreur de sa dégradation se pare du prodigieux mystère de l'ombre. Eclairée à peine, c'est les lampes à pétrole des filles qui la tirent du noir ; les unes accrochent la lampe à leur porte, et sa flamme jaune, qui clignote, brûle à côté de la femme en l'éclairant à demi, faisant briller les bijoux de verre, prêtant au corps d'étonnants reliefs et rendant crues toutes les couleurs ; les autres laissent la lampe dans la chambre sur la table, et le papier rouge des murs devient alors sanglant et sinistre. Tout est plus intense, tout prend un accent plus grave et plus tragique. Les voix des putains sont tremblantes. Une rumeur emplit la rue. Un grouillement noir circule entre les boutiques; des pianos mécaniques jouent dans tous les bars. Des Anglais, des Japonais, des Espagnols s'arrêtent devant les filles, les regardent. Des Malais d'un vapeur hollandais arrivé la veille, petits et la face écrasée, en pantalon de toile blanche, la tête entourée d'un foulard éclatant, croisent cinq matelots bretons, le col nu, du *Jean-Bart*. Deux noirs, ayant plongé leurs mains dans la gorge d'une femme qui maintenant les invective, s'éloignent avec de grands rires nègres...

Ils marchaient là-dedans, Didier, Diane, Guy Joli, et l'Asticot qu'on avait emmené. C'était un samedi, et il faisait chaud. Il y avait de la presse. Toutes espèces d'odeurs sortaient des maisons, des pavés et des hommes. Diane était écœurée et heureuse. Elle marchait, entourée de ses trois compagnons. La foule la regardait longuement, avec un violent étonnement. Des yeux brillaient dans l'ombre. Des femmes l'engueulaient : « Ah ! la garce qui vient voir les garces ! » Certaines croyaient la reconnaître : « Vé ! Fernande !... » D'autres l'appelaient : « Eh ! niña ! viens ! Entre avé ton monsieur, on s'amusera tous trois... » Un cortège de curieux suivait. Mais l'Asticot, de ses petits yeux regardant à droite et à gauche, fronçait les sourcils. Ça sentait mauvais pour la patronne. Il y avait des hommes qui, devant, droits sur leurs jambes, ne faisaient pas place ; il fallait les écarter pour passer ; des hommes qui regardaient sans rien dire. Cette chaude nuit... l'atmosphère vibrante, les désirs des mâles ; on sentait prête la violence... Une étincelle allume la rixe, et après, tous voient rouge.

L'Asticot aurait préféré revenir sur le port ; ça valait mieux. Mais allez le lui dire, à cette sacrée chamelle. Elle ne voudrait rien savoir. Y avait qu'à suivre et ouvrir l'œil. Mais tout de même, le lieutenant, il n'avait pas raison de lui laisser faire comme ça ses trente-six volontés...

On entra dans un bar. La foule qui suivait s'arrêta, s'attroupant dans la rue. Autour d'une table poisseuse, entre quatre murs couleur bitter, éclairés au gaz, on s'assit devant des verres humides que le garçon, un petit blond en chandail, apporta. On entendait couler le filet d'eau dans le bassin de zinc. On donna deux sous pour le piano mécanique : il commença, avec des coups de triangle, à jeter des cascades de notes. Alors les hommes se levèrent des tabourets autour des tables et se mirent à danser. Il y eut plusieurs couples d'hommes. L'un surtout, cou nu, en casquette, ils étaient minces et allongés, gracieux et forts, tous les deux. Serrés l'un contre l'autre, les mouvements cadencés, en accord parfait. Sur les ailes de l'atroce musique, ils s'enlevaient ensemble, on eût dit qu'une seule volonté, un cœur eût fait mouvoir leurs deux corps.

Diane, de ses grands yeux bruns, les regardait, ardemment.

Et puis elle regardait Joli.

Et puis elle soupirait.

Sous sa chemisette légère, ses seins se levaient et s'abaissaient vivement. Elle jouissait de la crapulerie de l'endroit, de la nuit chaude, des regards des brutes qui la violaient, du danger, de l'odeur de meurtre qui sortait de cela. Ses nerfs étaient tendus. Elle se sentait vivre avec violence.

Sur la porte du bar, une femme, aussi frêle qu'une enfant, à la figure mince de petit singe malade, parlait youdisch avec un matelot au visage oriental. On en apercevait une autre qui allait et venait, régulièrement, sur le trottoir en face. Un grand bourdonnement de voix, de chants de femmes, des appels soudains, des musiques mêlées, une rumeur canaille venaient de la rue. Dans la salle, le garçon épongeait son zinc à grands tours de bras. Trois Anglais ivres offraient de la bière à tout le monde, versaient à côté des verres, cassaient des bouteilles. Le piano remplissait les murs d'un bruit affreux. Des danseurs tournaient : une femme mignonne, bras, épaules et cuisses nus, se pendait à la taille d'un docker énorme. Seulement vêtues d'une mousseline transparente, des femmes s'asseyaient sur les genoux des hommes. Au fond de la salle, des soldats, serrés autour d'une table ronde, chantaient. Un giton de la ville, fardé, parfumé, bien mis, une rouge fleur aux dents, s'amusait à caresser une fille attirée par son bas mystère. De temps en temps, des hommes se levaient, emmenant des femmes par une porte qui s'ouvrait au fond du bar. Diane regardait cela, les dents serrées.

Elle se leva elle-même à la fin, disant, presque avec fureur :

— Qu'est-ce qu'il y a par là?... Guy, venez voir...

L'Asticot eût préféré qu'on ne bougeât pas; se faire oublier... Mais il n'avait rien à dire. Didier était indifférent, rêvassait, on ne savait pas ce qu'il pensait. D'ailleurs Diane, entraînant Joli, était déjà sortie. Dans un étroit couloir, mal éclairé, elle enlaçait Guy, elle l'écrasait contre elle et lui mordait la bouche. Un escalier gluant montait là, sous la lumière d'un bec de gaz. Elle poussa le poète sur les marches, au milieu du bruit de cuvettes, de gémissements et de soupirs qui emplissait la maison. Une porte : elle l'ouvrit violemment. C'était une chambre de fille, ignoble, lit aux draps sales, papier du mur loque-

teux et taché, seau plein d'une eau jaunâtre, avec une lampe qui fumait... Diane ivre, la tête en feu, jeta Guy sur cette couche horrible. Mais alors, Guy Joli, très doux et fort, dénoua ces jolis bras qui voulaient l'étreindre, repoussa cette belle lionne trop lascive, se dégagea et se remit debout. Un sourire délicieux parait ses lèvres ; comme il semblait lointain !... Et Diane encore, ne le comprenant pas, ne put cependant point encore haïr.

Il murmurait d'une voix rêveuse :

L'Amour est assis sur le crâne
De l'Humanité
Et sur ce trône le profane
Au rire effronté

Souffle gaîment des bulles rondes
Qui montent dans l'air
Comme pour rejoindre les mondes
Au fond de l'éther.

Et il descendait l'escalier ainsi, en disant des vers, apollonien, charmant. On entendait des lits craquer. Un rut énorme parcourait la maison. Mais elle le suivait, docile, triste, et comme apaisée.

Tous les deux rentrèrent dans la salle.

Or, tandis que, replongés dans le tumulte, ils passaient entre les couples, comme ils arrivaient à la table des Anglais, l'un de ceux-ci se dressa soudainement, saisit Diane à bras-le-corps, et voulut la baiser à la bouche. Diane se débattait, et envahie par une colère effrayante, giflait l'ivrogne de toutes ses forces. L'homme, en trébuchant, tombait sur la table qui se renversait, les verres se brisaient, le liquide coulait. Toute la salle s'était levée, les danseurs arrêtés net. On avait frissonné, on se contractait, ricanant de joie, prêt à la bataille, voulant cogner. D'un bond, l'Asticot avait sauté près de Diane, et, empoignant un tabouret, il l'avait lancé dans la poitrine d'un compagnon de l'Anglais, qui marchait sur elle. Didier et Guy Joli, le rejoignant, la mettaient à l'abri entre eux. La foule, qui stationnait depuis une heure devant le bar, saisissant l'occasion, s'élançait à l'intérieur en gueulant, et tout de suite les bouteilles volaient. Carnage! Carnage!... On entendait des jurons dans toutes les langues, des bruits sourds de coups, des plaintes. Didier, apercevant parmi la foule deux matelots de *la Belle-*

Enfant, les avait appelés. Et maintenant réfugiés dans un angle, et Diane derrière, avec Guy et l'Asticot on travaillait dur. L'Asticot, la main gauche ouverte par un verre, saignait. Cependant, dans la rue, des coups de pétards : les brownings... et des agents se ruent faisant la trombe, ils vident un peu le bar; le gaz s'éteint, il fait nuit, alors il y a une grande poussée vers le dehors... Et bousculés, soulevés de terre, tirés par les uns et rejetés par les autres, ayant descendu sans savoir comment la rue Radeau dont les boutiques, au bruit du combat, s'étaient closes, on se retrouva sur le port, sains et saufs, mais Diane sans chapeau, échevelée, sa robe déchirée et tachée de sang, le regard en feu, droite, exaltée, et grisée de violence. Frémissante, les narines ouvertes, elle était magnifique comme la Guerre...

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Louis Lapicque : *Quelques principes physiologiques pour une politique de ravitaillement* ; conférence faite devant la commission supérieure des inventions, mars 1918 ; Masson, 0 fr. 60. (Voir aussi, du même auteur, diverses notes à l'Académie des Sciences et à la Société de Biologie, sur les questions d'alimentation).— R. Legendre et A. Thévenin : *Comment économiser le chauffage domestique et culinaire ?* Notions pratiques ; Ministère de l'armement et des fabrications de guerre, direction des inventions, des études et des expériences techniques ; Masson, 1 fr. 25.

Avec la guerre, les problèmes de l'alimentation et du chauffage ont pris une importance de premier ordre. Depuis août 1914, les esprits ont été souvent hantés par la peur de la famine. La *Direction des inventions*, des études et des expériences techniques au « Ministère de l'armement et des fabrications de guerre » a chargé M. Lapicque, professeur de physiologie au Muséum, d'étudier ces questions. Socialiste militant et patriote ardent, ce savant a déployé, aussi bien sur le front qu' l'arrière, une activité prodigieuse ; celle-ci s'est manifestée par des soins donnés aux blessés, des enquêtes, des conférences, des communications aux sociétés savantes, des rapports, des brochures, des recherches expérimentales...

En 1791, par ordre de l'Assemblée nationale et sous les auspices de l'Académie des Sciences, le célèbre géomètre Lagrange publiait un travail intitulé : *Arithmétique politique sur les premiers besoins intérieurs de la République*, où il cherchait à mesurer la valeur nutritive des aliments, autrement que par le prix qu'on les paye. Depuis, la physiologie a beaucoup progressé, comme on peut s'en rendre compte en lisant la conférence de M. Lapicque : **Quelques principes physiologiques pour une Politique de ravitaillement.**

Notre organisme est un *transformateur d'énergie* ; il reçoit l'énergie sous la forme d'aliments, c'est-à-dire sous une forme chimique. La chaleur animale provient de la combustion des aliments. Les aliments servent aussi à réparer les pertes de l'organisme, à fabriquer de la matière vivante, c'est-à-dire un mélange de substances complexes azotées. Mais, les aliments ne sont pas seulement des substances qui engendrent de la chaleur et de la matière vivante, ce sont souvent encore des substances excitatrices de l'activité de l'or-

ganisme. Il suffit de quantités infinitésimales de ces substances pour activer les fonctions vitales. Tel est le cas des *vitamines*. Des pigeons nourris *exclusivement* avec des grains de riz décortiqués présentent au bout de 2 à 3 semaines des phénomènes de paralysie qui entraînent la mort : c'est la *carence ;* mais on obtient la guérison en ajoutant à l'aliment quelques parcelles d'écorce de riz, ou une quantité minime d'une substance particulière extraite de cette écorce, et dite *vitamine*.

Il est rare que les vitamines et autres substances analogues soient en quantité insuffisante dans nos aliments ; elles n'intéressent guère celui qui cherche à résoudre le problème du ravitaillement.

Pendant longtemps, on a vu dans l'albumine l'aliment par excellence. C'était l'opinion de Liebig. M. Lapicque, s'appuyant sur des observations ethnographiques, c'est-à-dire sur des expériences naturelles portant sur plusieurs générations et des millions de sujets, est d'avis qu'il est largement suffisant de fournir à l'homme 1 gramme d'albumine par kilogramme et par jour, et qu'on peut fournir l'azote sous bien des formes chimiques.

Peu importe la nature des aliments (est-il bien certain qu'elle importe si peu ?) pourvu que ceux-ci, en brûlant, arrivent à produire 2400 calories par jour et par individu. La calorie est l'unité de chaleur à savoir la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré un litre d'eau. *Le besoin alimentaire de la nation est de 100 milliards de calories par jour.*

Partant de là, M. Lapicque passe en revue les ressources de l'Agriculture nationale, et évalue les divers aliments en « jours de France », cherchant combien de fois chacun d'eux est capable de produire 100 milliards de calories.

Le froment bluté à 85 pour cent fournit 168 jours, soit environ la moitié de l'année ; les autres céréales fournissent 54 jours ; les pommes de terre, 60 jours ; les légumes secs, 8 jours ; les autres légumes et les fruits, 24 jours. Total pour les aliments végétaux : 314 jours. Pour les aliments animaux, il n'est que de 88 jours : lait, 42 jours ; viande, 40 jours ; œufs, poisson, volaille, 6 jours.

On voit d'après cela que les aliments végétaux fournissent les 78 centièmes du total général, et sont de beaucoup les plus importants.

Ayant fait en janvier 1917 le relevé de l'alimentation de sa famille, M. Lapicque a trouvé à peu près la même proportion : 76 centièmes.

L'homme est un animal essentiellement végétarien, et peut trouver l'albumine en dehors de la viande, nécessaire cependant dans certaines maladies, telle que la tuberculose.

D'après les chiffres donnés plus haut, qui correspondent aux seuls ressources nationales pendant une année d'ailleurs déficitaire (1915), il

semble que nous gaspillons beaucoup les aliments. Mais, il faut remarquer que les denrées en question ne sont pas réservées aux seules êtres humains : une quantité d'animaux domestiques sont nos commensaux.

Les jeunes veaux, dont on veut que la chair soit blanche, sont nourris avec du lait et des farines. Or, quand on donne à un veau 10 grammes de nourriture entièrement assimilables pour l'homme, on en retrouve une partie seulement : 9 sont perdues. Le rendement du porc est meilleur : 25 pour cent, au lieu de 10 pour cent. Malgré cela un porc à l'engrais rapide consomme par jour la nourriture de 4 hommes. L'élevage de la volaille entraîne également des pertes déplorables. La volaille reçue à Paris, et qui lui fournit 2 jours de vivres, coûte 30 jours de ravitaillement de la capitale. Mais vous n'empêcherez jamais une fermière de jeter du grain à ses poules, même si les citadins manquent de pain.

M. Lapicque, imbu des idées socialistes, s'indigne, à très juste titre, et propose de taxer la volaille, le porc, le veau, la taxation étant le meilleur moyen de diminuer la vente. Il est tout à fait inadmissible que, pour satisfaire la gourmandise des riches, on soit conduit à effectuer une transformation alimentaire aussi désavantageuse.

D'ailleurs, à l'heure où le pays sacrifie, pour son salut, ses hommes, son argent, les arbres de ses forêts, pourquoi ne sacrifierait-il pas aussi une partie de son cheptel ?« C'est le capital qui se reconstituerait le plus vite, et c'est le seul qui coûte à conserver. »

Il est bon d'ajouter que les idées de M. Lapicque sont aussi celles qui avaient été développées dans une remarquable communication faite par M. Andouard l'an dernier, à l'Académie d'agriculture, et approuvée à l'unanimité par celle-ci.

§

La *Direction des inventions* patronne aussi un petit livre de MM. R. Legendre et A. Thévenin, intitulé : **Comment économiser le chauffage domestique et culinaire ?**

M. Legendre est l'élève et le collaborateur de M. Lapicque. Dans le laboratoire qui, au Muséum, a été mis à la disposition de ce physiologiste, — l'ancien laboratoire du professeur Chauveau, — travaillait également, depuis la guerre, un géologue, A. Thévenin. C savant, si modeste et sympathique, qui fut mon compagnon d'étude à la Sorbonne, y enseignait depuis quelques années la paléontologie. Il avait tenu à prêter son concours à la Défense nationale, et s'attacha, sous la direction de M. Lapicque, à l'étude des gaz asphyxiants, il est mort récemment victime de son dévouement, et bien des amis l'ont pleuré, M. Legendre entre autres, à qui il venait de prêter son concours pour la confection de la brochure sur le chauffage.

Les auteurs examinent successivement la valeur des divers com-

bustibles domestiques, et les économies réalisables dans le chauffage domestique et le chauffage culinaire.

« Il importe, actuellement, de ne dépenser et de n'user que le strict minimum ; chacun de nous doit dépenser le moins possible d'argent dans son intérêt personnel, mais plus encore, il doit user le moins possible de l'énergie et des combustibles disponibles, dans l'intérêt de tous. L'argent dépensé se retrouve ; le charbon brûlé est définitivement perdu. »

Les auteurs engagent vivement le lecteur, d'une part, à ménager les combustibles usuels, pour réserver aux industries de guerre la plus grande quantité de charbon, et pour ne pas ruiner notre domaine forestier, et d'autre part, à utiliser les *combustibles de remplacement* : tourbe, lignite, sciure, tannée, mou de raisin ou de pomme... Mais ceux-ci doivent être employés de préférence à proximité des lieux d'extraction ou de production. Ainsi la sciure de bois, à Paris, est vendue actuellement 7 à 8 francs, le mètre cube ; dans ces conditions le chauffage à la sciure devient très coûteux.

Leur étude savante sur les divers modes de chauffage se termine par les conclusions suivantes, que nos ménagères ne trouveront sans doute pas bien révolutionnaires :

Ne chauffons pas les pièces inoccupées.

Groupons-nous pour profiter en commun des foyers que nous allumons.

Allumons les feux le plus tard possible, et éteignons-les le plus tôt possible.

Une température de 12° est suffisante...

Tisonnons peu. Chargeons souvent et peu à la fois. Réglons le tirage...

Ne perdons pas la chaleur en laissant les portes et les fenêtres ouvertes.

Remplaçons les cheminées par des poêles, etc. etc...

En ce qui concerne le chauffage culinaire, on a remarqué au laboratoire de M. Lapicque qu'il y a intérêt, quand on fait bouillir de l'eau, à couvrir la casserole avec un couvercle ; on supprime ainsi la vaporisation à la surface de l'eau et la perte de chaleur qui en résulte. Les maîtres-queux prétendent que pour faire de la bonne cuisine il faut laisser « réduire » certains plats, mais l'expérience de la marmite norvégienne a montré que cette réduction par évaporation est inutile. On ne doit donc plus voir *aucune casserole sur le feu sans son couvercle*. Il y a une économie non négligeable, et la vapeur d'eau n'ira plus ainsi rouiller les ustensiles de cuisine.

La forme de ces ustensiles a son importance. On chauffe plus vite de l'eau dans une casserole large et basse que dans une bouillotte étroite et haute. Et puis il faut éviter de chauffer un verre d'eau dans

un trop grand récipient, de 5 litres par exemple, la paroi absorbant ainsi beaucoup de chaleur par rapport à l'eau.

Il faut encore *éviter de laisser le gaz brûler à vide, après avoir retiré un plat du fourneau.*

« Puissent ces conseils, écrivent les auteurs, guider nos compatriotes et leur permettre de juger, leur bon sens aidant, ce qu'il convient de faire pour utiliser au mieux nos ressources limitées et éviter le gaspillage criminel envers la Patrie. »

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Réflexions sur l'offensive de l'Aisne ; la guerre de masses. — Les événements des derniers jours du mois de mai requièrent une attention toute particulière. A la date du 25, avant-veille de l'offensive allemande sur le front de l'Aisne, le critique militaire d'un journal de grande information écrivait :

Hindenburg a beau avoir sous ses ordres quinze cent mille combattants, on comprend qu'il hésite à donner le signal d'une lutte contre un adversaire qui, numériquement, lui est sensiblement égal... Et puis, l'accumulation des moyens de toute sorte nécessaires pour une offensive puissante exige une durée de préparation dont nos alliés et nous-mêmes avons fait l'expérience dans les campagnes précédentes.

Les événements allaient donner un singulier démenti à ces pronostics. Ils devaient montrer en plus que si nos ennemis ont tiré profit de l'expérience poursuivie par les Alliés, au cours des « campagnes précédentes », les conclusions qu'ils en ont dégagées sont assez différentes de celles qui prédominent encore dans les grands conseils académiques de l'Entente. Ils ont eu recours à des méthodes nouvelles, montées cette fois avec un rare degré de puissance.

On observe que pour la troisième fois, depuis le 21 mars, nos ennemis réunissent à disloquer et à refouler profondément, en un temps relativement court, des fronts réputés inviolables. Il n'y a là rien de mystérieux ou d'incompréhensible. Nous voyons en effet l'adversaire employer pour la première fois des moyens tactiques qui ne sont certainement pas nouveaux, mais qui n'avaient pas été appliqués jusqu'ici avec autant de méthode et de puissance. Je ne crois pas me tromper en disant que ces moyens tactiques sont assez différents de ceux que nous avons vu employer sur le front de Verdun. Essayons donc de nous rendre compte de leur nature et d'en montrer le mécanisme. Nous pourrons ainsi nous former la conviction que ces moyens tactiques sont également à notre disposition et que nous pourrons les retourner contre nos adversaires le jour où nous en aurons la ferme volonté.

Revenons un instant sur le passé. Toutes les offensives que nous avons conduites, depuis le début de la guerre, malgré le superbe élan de nos soldats, ont rapidement manqué de souffle. Nombre d'officiers qui y ont pris part, interrogés, étaient unanimes à dire : Nous étions seuls, lancés en avant, nous n'avions aucune troupe derrière nous. Ces officiers, en s'exprimant ainsi, n'ignoraient pas cependant l'existence des réserves sur l'arrière. S'ils n'y faisaient pas allusion, c'est que celles-ci restaient trop éloignées du front de combat. Le rôle qui leur était assigné était moins d'alimenter l'attaque, que d'être prêtes à recueillir les troupes d'assaut en cas d'échec et de parer à une contre-attaque de l'adversaire. En un mot, toutes nos offensives ont manqué de profondeur. On en peut dire autant de la série d'offensives du Kronprinz sur le front de Verdun. Si celles-ci furent si meurtrières, si sanglantes et en résumé si stériles, c'est qu'elles ne furent pas suffisamment alimentées en profondeur. Sans doute la ligne de feu était puissamment nourrie ; mais une ligne de feu se désagrège rapidement, si elle n'est pas pour ainsi dire indéfiniment et complètement renouvelée par l'apport de troupes fraîches, arrivant sur le terrain par vagues rythmées, à une heure réglée, déterminée par le commandement, pour relever les premières troupes engagées, menacées d'épuisemcnt.

Si l'on observe maintenant que l'avance allemande, pendant les cinq premiers jours de la bataille, c'est-à-dire jusqu'au moment où elle atteint la Marne et alors que nos réserves n'ont pas encore accouru en quantité suffisante, est calculée à raison de 7 à 8 k. par jour, d'une manière constante, on peut conclure que ce gain quotidien représente la capacité de marche d'une masse d'infanterie, avançant sous le feu de troupes en retraite, en terrain accidenté, en tenant compte des oscillations fréquentes dans la marche suivant le degré de résistance qui lui est opposée. On peut se représenter maintenant de la façon suivante la forme de l'attaque et son mécanisme.

De la forêt de Pinon à Berry-au-Bac, on compte une quarantaine de kilomètres. Ce front marque, pour ainsi dire, la parallèle de départ de l'attaque du 27 mai.

Nous conjecturons que sur ce front de 40 km. l'ennemi a placé 10 divisions en formation d'assaut. La division ainsi formée occupe un front de 3 km. environ, sur une profondeur également de 3 km. Entre deux divisions consécutives nous supposons un intervalle de 1 km. pour diminuer les chances d'accrochage dans la marche en avant et faciliter l'opération de relève, dont nous parlerons tout à l'heure. Cette première ligne constitue la première vague d'assaut ; elle doit se décomposer elle-même en une série de déferlements de ses éléments disposés en profondeur. Derrière cette première ligne, on suppose un second échelon de 10 divisions ; et en arrière de celui-

ci, un troisième échelon également de 10 divisions, soit 30 divisions. On a ainsi une masse d'assaut échelonnée en profondeur sur une douzaine de km., en tenant compte des intervalles, qui va s'avancer, bien articulée, sur un front de 40 km.;les éléments successifs viendront renouveler, suivant un rythme déterminé, le front de combat, proprement dit. Voyons suivant quel mécanisme s'opère son avance. La première vague de dix divisions a pour mission de briser la résistance de la première ligne de la défense, de provoquer une première rupture d'équilibre. Son avance sera faible ou sensible, suivant le degré de surprise produit par l'attaque; dès que son chef estime que sa capacité de combat s'épuise, il l'arrête, et dans chaque division, on serre sur le centre, de façon à laisser un espace libre d'une division à l'autre. C'est par ces espaces libres, par ces créneaux, que la vague des 10 divisions placées primitivement en seconde ligne dépasse le front de combat et s'engage à son tour, en fournissant, non pas un soutien, mais une relève de troupes fraîches à peu près intactes. Cette seconde vague progresse,et si l'afflux des réserves de la défense a quelque retard, elle a toutes chances de réaliser un gain de terrain plus sensible que la première. Son chef l'arrête, non pas à une heure fixe, mais au moment où il jugera que sa valeur combative est trop diminuée. Le troisième échelon de dix divisions fraîches, qui a serré les distances pendant l'engagement des deux premiers, dépasse à son tour les divisions déjà engagées et laissées au repos sur le terrain et continue à progresser. Pendant sa progression, l'ordre est rétabli dans les unités des échelons de l'arrière, les trains régimentaires réapprovisionnent la troupe, etc.,et, le moment venu, l'échelon engagé en premier, reprend la marche en avant, débouche de nouveau sur le front de combat et pousse son avance autant qu'il le peut. La pression a lieu ainsi d'une manière rythmique, bien qu'à intervalles inégaux, dont la durée dépend du degré d'usure de l'échelon engagé. Mais, pratiquement, une sorte de rythme régulier s'établit dans cette progression de l'assaut. Dans une pareille attaque, tout est réglé pour obtenir le mouvement continu ; c'est un premier gage du succès. L'artillerie de la défense est paralysée, puisqu'elle doit régler son tir sur des formations essentiellement mobiles, qui avancent, non pas coude à coude, comme on pourrait le croire, mais suivant un système bien articulé, avec de larges espaces entre les divers éléments qui le composent. L'effort demandé à chaque échelon est limité ; et tout échelon engagé sur la ligne de feu sait que derrière lui des troupes avancent pour le relever. La troupe combat avec un moral excellent. L'avance quotidienne étant de 7 à 8 k. par jour, l'effort demandé à chaque échelon correspond à un gain de 2 à 3 km. On s'explique ainsi que les mêmes troupes puissent fournir cet effort pendant cinq journées consécutives. Enfin la puissance

de choc se trouve triplée. Tels sont, en raccourci, les bénéfices de l'attaque échelonnée en profondeur.

A cette forme d'attaque, telle que nous venons de la conjecturer, on peut faire deux objections : 1° La première ligne attaquant, ses divisions séparées par un large intervalle (nous le supposons de 1 km.), il peut se produire que des éléments de la défense restent intacts après son passage. Rien n'est plus exact. Mais ces éléments se trouveront bientôt comme des îlots, noyés au milieu des troupes de l'assaillant. Ou ils exécuteront leur repli d'eux-mêmes, ou leur résistance sera brisée par la deuxième ligne, lorsque celle-ci exécutera son avance, en déboitant légèrement d'un côté ou de l'autre, de façon à passer par les créneaux de la première ligne.

2° L'objection la plus sérieuse vient de la difficulté réelle qu'on éprouve à opérer sur le front de combat la relève d'une ligne de divisions, échelonnées en profondeur, par une autre dans la même formation sans faire naître un désordre à peu près irrémédiable dans le cas fréquent où certaines unités viennent à se mélanger lors du passage dans les créneaux. Cependant, on sait combien l'armée allemande est rompue à tout ce qui a trait à la technique et au mécanisme des marches, non par une instruction purement théorique, mais par une véritable pratique sur le terrain. Il se pourrait bien que ce qui a pu paraître à peu près irréalisable avec certaines troupes, moins asservies à la discipline étroite des formations de marche, devienne relativement facile avec des soldats habitués à une obéissance passive, plus mécanique et particulièrement dressés en vue de ces marches de combat.

Il est à remarquer enfin que cette masse d'infanterie progresse sans accompagnement d'artillerie lourde. Elle n'en a aucun besoin tant qu'elle n'est pas arrêtée devant des positions fortifiées. Par contre, elle est abondamment accompagnée de tanks, de mitrailleuses, de minenwerfers et d'obusiers légers. L'artillerie sur roues suit, à l'arrière, prête à intervenir partout où sa présence peut être utile.

On peut conjecturer encore que cette masse de 30 divisions, dont nous venons de montrer le mécanisme de la progression sur le terrain, n'a eu pour objectif que de préparer le champ nécessaire à une masse de manœuvre, placée derrière elle et destinée à exploiter la situation en cas de succès. Nous estimerons cette masse de manœuvre à une dizaine de divisions. Il semble que ce soit elle que nous voyons engagée, à partir du sixième jour, entre Château-Thierry et la forêt de Villers-Cotteret, face à l'ouest, après avoir exécuté une ample conversion sous la protection des forces poussées jusqu'à la Marne. Son objectif visait les régions de Meaux et de Compiègne. Il est à remarquer que si elle atteignait son objectif, le front s'alignerait, d'Arras à Meaux, presque en ligne droite. On peut admettre

que cet alignement du front ouest constituait l'objectif principal de l'offensive du 27 mai. L'Etat-major allemand, au cours des opérations précédentes, a constamment montré l'importance capitale qu'il attache à réaliser cet alignement. Pour satisfaire à cette condition, qu'il juge indispensable pour le bon fonctionnement du service des étapes, il a souvent renoncé à d'autres avantages que lui offrait l'occasion. Il n'y a là rien de génial, si l'on veut, mais la précaution est d'un bon tacticien. Ajoutons que la prudence la plus élémentaire faisait une obligation au commandement allemand de parer au danger que présentait pour ses communications le saillant de Montdidier. Une offensive des alliés partant de la branche sud de l'étau ainsi formé prenait de flanc les forces allemandes échelonnées de Montdidier à Arras et menaçait leurs lignes de communication. La situation était à peu de chose près la même, qui se prolongea si longtemps impunément, lorsque le saillant Roye-Lassigny venait s'insérer si audacieusement dans nos lignes.

§

Les événements, que nous venons d'essayer d'expliquer, en laissant de côté tout examen de ce qui s'est passé de notre côté, auront, il faut l'espérer, une influence sur les conceptions jusqu'ici en honneur et en crédit parmi les Etats-majors civils, peut-on dire, des nations alliées. La confiance dans ces conceptions et dans les méthodes qui en découlent doit désormais être ébranlée. Sans doute, les protagonistes du principe de l'inviolabilité des fronts objecteront que nous avons réussi à arrêter, à contenir cette fois encore l'avance ennemie ; ils seront tentés d'en tirer de nouveaux arguments en faveur de la supériorité d'une tactique de simples parades. On pare le coup et on attend le suivant. Mais cet arrêt découle de la nature même des choses : une masse de troupes assaillantes, si solidement constituée qu'elle soit, ne peut fournir indéfiniment le même effort, à moins de ne trouver aucune résistance devant elle, ce qui n'est pas le cas. Il faut faire attention qu'à chaque poussée victorieuse de l'adversaire, l'échiquier stratégique se modifie à son profit : ses ressources augmentent, celles de la défense diminuent d'autant. Espérons donc que nous renoncerons au moins en principe aux pratiques du pilonage, sauf pendant la période très courte qui doit précéder une attaque par surprise, et aux gagne-petits de la « guerre scientifique ». Comme l'a fait remarquer un partisan des méthodes défensives, il est inutile de tuer des cadavres. Je trouve, d'ailleurs, au sujet du pilonage, une opinion que je crois utile de faire connaître. Elle émane d'un combattant qui a vu de ses yeux et qui, n'étant ni un spécialiste, ni un professionnel de la guerre, juge avec son bon sens.

Son expérience personnelle lui dicte les lignes qu'on va lire :

Si certains résultats acquis dans la guerre actuelle ont accrédité parfois l'opinion que le succès n'était plus possible que par la destruction matérielle de l'adversaire, le « pilonage » de ses hommes, de ses fortifications, de son artillerie, aboutissant à l'anéantissement, c'est par une vue fausse de ces résultats. Nous les apprécions en eux-mêmes et non relativement à l'ensemble parce que nous n'avons pu encore élever nos conceptions militaires aux proportions de la bataille contemporaine. Jugés comme ils devraient l'être, ils nous apparaîtraient moins importants que la destruction d'un carré dans les batailles de l'ancien régime ou l'effondrement d'une tour d'enceinte avec ses défenseurs, au Moyen âge (1).

Qu'on excuse ce rapide aperçu sur un sujet qui mériterait de longs développements. Je me suis simplement livré à des conjectures sur ce qui s'est passé du côté allemand. Mais ceux qui connaissent la littérature militaire d'outre-Rhin de l'Avant-Guerre savent à quel point les études de l'Etat-Major impérial contenaient déjà le germe de la manœuvre dont nous venons de sentir les effets. J'y insiste : celle-ci n'est nouvelle que par la profondeur donnée, cette fois, à la masse de rupture et par la manière dont les différents échelons constituant cette masse se sont trouvés articulés. Je ne prétends rien découvrir pour les gens du métier. L'énormité des effectifs mis en jeu d'un côté comme de l'autre permet l'emploi répété de telles masses : il semble, à l'expérience, que leur emploi soit encore le moyen le plus efficace aujourd'hui pour bousculer une organisation défensive, quelle que soit la valeur de celle-ci. J'écris tout ceci avec une parfaite sérénité d'esprit, bien que ma surprise ait été grande de n'assister, après une avance si sensible de l'adversaire, qu'à des réactions locales, à des reprises de villages ou de fermes. Si celui qui avait les cartes en mains n'a pas fait davantage, c'est qu'il n'en a pas eu la possibilité ou qu'il ne s'est pas trouvé libre d'adopter un autre parti.

MEMENTO. — De M. le comte Lort de Sérignan, *Grognards et Héros de vingt ans* (Perrin), œuvre de réparation, dédiée à la mémoire de héros dont certains, morts en pleine jeunesse, ignorèrent leur propre valeur, et seraient restés inconnus sans la pieuse sollicitude de l'auteur. Les jeunes qui se battent aujourd'hui puiseront un réconfort certain à connaître ce que furent des hommes tels que l'aide-major Socrate Blanc et le sous-lieutenant de Boutin, « dernier tué, dans sa vingtième année », à Leipzig, en chargeant l'ennemi.

JEAN NOREL.

LES REVUES

Revue des Deux Mondes : une erreur de M. Henri Lavedan ou le patriotisme mal appliqué d'un homme d'esprit, qui prête à Guillaume II les propos d'un sot et

(1) Ces lignes sont extraites d'un petit livre, paru récemment sous le titre : *Principes de Guerre* et dû à la plume d'un avocat belge, devenu officier. J'en parle plus longuement à la rubrique des Ouvrages sur la Guerre actuelle.

réconcilie sous leur influence Voltaire avec les jésuites. — *La Revue de Paris* : M. le capitaine Delvert, notes sur la défense de Verdun en 1916. — *Les Marges* : Paul Gauguin écrit sur Ingres, Vélasquez et Rembrandt. — *L'Hexagramme* : la durée future de l'humanité ; prose de M. V. E. Michelet. — *Les Humbles* : poème de M. Lebarbier ; le pacifisme toléré chez nos ennemis, d'après M. Stefan Zweig ; remarque à ce propos. — Memento.

La **Revue des Deux Mondes** et l'Académie Française jouissent d'un vieux prestige dans nos provinces et à l'étranger. A l'étranger surtout, on tient ces deux honorables maisons pour le double foyer de l'élite intellectuelle française. Le renom de celle-ci dépend donc un peu des produits de celles-là. Il risque de perdre dans la considération de quelques personnes cultivées, par la faute de M. Henri Lavedan.

Sous ce titre : « Comédies et Proverbes » que Musset a illustré, l'agréable biographe du *Vieux Marcheur* offre aux lecteurs de la Revue (15 mai) une œuvre dialoguée, ni proverbe, ni comédie, qu'il appelle : *Les portraits enchantés*. Ces portraits sont les La Tour de Saint-Quentin. Le kaiser, flanqué du maréchal Hindenburg, vient les voir, dans une salle où ils sont rassemblés. C'est le cas, cette fois, de dire que l'empereur allemand parle pour la galerie ; et M. Henri Lavedan lui prête la plus lourde, la pire bêtise. Cette manière d'entendre le patriotisme est fort contestable. Quelle que soit la valeur propre de M. Lavedan, il emprunte une qualité représentative à son habit d'académicien et à la revue qui décerne cet uniforme à épée civile. Que l'on puisse reprocher, en 1918, aux Français éclairés de tenir Guillaume II pour un sot, c'est à quoi les expose M. Lavedan.

Féroce, fourbe, cupide, vaniteux, hâbleur, cabotin sinistre, le plus inhumain des monstres, le kaiser est tout cela, davantage encore si possible ; mais, ce n'est, hélas ! pas un imbécile. Les quelques Français notoires qui l'ont approché avant la guerre en ont témoigné. Son règne, de 1888 à 1914, a été heureux pour l'Allemagne. Si même il la précipite aux abîmes par cette guerre, peut-on prétendre que la conduite générale qu'il lui a imprimée pendant près de quatre ans soit l'œuvre d'un sot ?

Par le bon plaisir de M. Henri Lavedan, le Kaiser ne débite que d'énormes balourdises devant les pastels de La Tour. Si encore elles étaient comiques, ce serait de la satire. Non, c'est triste, triste et plat comme un chemin entre des murailles grises sous un ciel gris.

Voici donc le kaiser expliquant les portraits. Pas un seul n'échappe à M. Henri Lavedan :

Ces messieurs de l'Académie française nous font signe d'aller à eux. Venons-y donc. (*Il fait un pas. On le suit. Nommant les portraits qu'il désigne.*) Voltaire, d'Alembert, Rousseau, Duclos, Crébillon le père, Moncrif. Il y a de tout, du génie et du néant. Sous le même titre il s'en faut de

plus d'un cheveu qu'ils se vaillent ! Méfiant, jaloux, aigri, encore plus rebuté de lui que des autres, corrompu et corrupteur, sensible comme une plaie... c'est leur Rousseau. Un malade contagieux. *(Il indique le savant.)* Duclos, si content d'être fin, tout en vanité de soi, et qui porte la tête comme un chapeau brodé... Crébillon, honnête et médiocre tragédien, dont la honte et la célébrité furent son fils ; Moncrif, un plaisant qui aimait les chats ; et les derniers, les plus grands, Voltaire et d'Alembert. Avec ces deux-là, nous nous sentons, messieurs, en pleine communauté d'idées et de culture ; ils furent nos admirateurs, nos amis ; ils verraient avec déplaisance aujourd'hui comment on nous juge dans leur pays ; ils avaient, comme nous tous, la sainte horreur de la guerre ; ils voudraient à présent la concorde, soyez-en sûrs, et sauraient l'imposer à l'opinion ; ils seraient nos meilleurs agents de propagande, les instigateurs, les encyclopédistes de la paix, de la paix franco-allemande et de la paix universelle. C'est une catastrophe, vous m'entendez, que la disparition dans le monde de ces merveilleux esprits politiques dont la graine ne lève plus que chez nous. Je regrette baucoup que les circonstances ne me permettent pas de m'attarder ici près de l'auteur de *la Henriade* et de *la Pucelle*, car j'aurais eu le plaisir à vous exprimer, messieurs, l'enthousiasme que m'a toujours causé ce grand génie à la pointe caustique si allemande ! Mais, hélas ! le temps presse.

Vous devinez l'intention de l'auteur ? Voltaire et d'Alembert seraient aujourd'hui « les meilleurs agents de propagande » de l'Allemagne, « les encyclopédistes de la paix franco-allemande et de la paix universelle ». Les RR. PP. Nonnotte et Patouillet ont soufflé ce joli passage à M. Henri Lavedan, partisan de « l'union sacrée ».

Ce n'est pas tout. Voltaire, outré des éloges du kaiser, renie son amitié pour le grand Frédéric. Il n'avait pas attendu M. Henri Lavedan pour railler le roi de Prusse et les Prussiens. Mais il ne fallait pas moins que l'audacieux génie de l'auteur des *Médicis* pour attribuer à Voltaire ces propos :

VOLTAIRE

La riche idée que j'ai eue là, le jour que, sous couleur d'une petite impertinence en vers, j'ai commis ce crime imbécile ! Et quelle sottise ! Mon œuvre entière est tachée par l'œuvre de ce méchant poème. Il continue à me salir en ayant l'air de me représenter. Je reste pour les honnêtes gens l'auteur de *la Pucelle*. Que les Français d'aujourd'hui ne me soient pas trop cruels ! le patriotisme autrefois n'était pas né. Il a fallu du temps, et surtout ce temps-ci, pour que sa grâce opère en nous. Aussi, c'est fini. Grondez-moi. Battez-moi. Je dirai : *Meà culpâ*. Je ne ricane plus.

ROUSSEAU, *rêveur*.

Est-ce bien sûr ?

VOLTAIRE

... J'admire et je respecte Jeanne. Je lui demande pardon, et à l'Eglise, aux curés, aux capucins, à tout le monde, au diable, à Dieu, même aux Jésuites !... comme je pardonne aussi à ceux qui nous ont offensés,

même à ce petit Musset, pour son « hideux sourire » ! Ouf ! L'apostume a crevé ! Maintenant ça va mieux !

« Nous reviendrons à Saint-Quentin », promet Louis XV aux autres pastels. Il ajoute : « Je vous en donne ici ma parole de roi. » Heureusement, le Bien-Aimé ne ressuscite que par la plume de M. Lavedan : nous risquerions trop, après avoir vu Voltaire contrit devant les Jésuites, d'accepter un nouveau Soubise, de la royale main qui signa l'onéreux traité de Paris.

§

M. le capitaine Delvert publie sous ce titre « la Résistance à la ruée allemande en 1916 », — dans **la Revue de Paris** (15 mai) — ses souvenirs de combattant devant Verdun. Ce sont des événements vieux de deux ans. La censure laisse parler aujourd'hui ceux qui ont agi et vu. A l'époque, la presse était unanime à se réjouir du gaspillage de vies humaines allemandes par le commandement allemand. Il voulait prendre Verdun, coûte que coûte, au prix des plus grands sacrifices d'hommes. On ne lisait ici que descriptions d'attaques par masses profondes, les assaillants passant sur la montagne des cadavres faits par notre artillerie et nos mitrailleuses.

Voici ce que note le capitaine Delvert :

Officiers et sous-officiers sont convoqués pour entendre la lecture d'instructions secrètes venues de l'état-major de la IIe armée. Phraséologie habituelle, avec profusion de termes techniques. Quelques renseignements intéressants à recueillir : lors de leur attaque sur Verdun, du 22 au 24 février, les Allemands n'ont point fait de parallèle de départ. Les deux fronts étaient distants de six cents à huit cents mètres. Ils en ont profité pour écraser sous leurs gros obus les premières ligues françaises sans risquer de toucher les leurs. Cependant, leur infanterie était massée dans des places d'armes souterraines à l'épreuve, d'où elle est sortie, sitôt que notre tir de barrage a cessé. Leur tir s'est alors allongé, et tandis qu'une partie de leurs batteries exécutaient des tirs de barrage sur nos secondes lignes, les autres tenaient sous leur feu nos propres batteries.

On ne peut qu'admirer tant de méthode, tant d'économie véritable du sang des hommes. Il en est ainsi depuis le début de la campagne. Il faut que cela se sache. D'ailleurs contrairement aux opinions reçues, le document ne parle aucunement d'attaques en colonnes par quatre comme la légende s'est accréditée, mais par petites fractions diluées ou par infiltration.

Au bout de quarante-six mois de cette atroce guerre, la grande presse et ceux qui la fournissent de mensonges, soi-disant propres à entretenir le bon moral public, ne se doutent pas encore des fureurs causées chez le combattant, chez celui qui paie de sa personne, voit, sait, par ces odieuses contre-vérités.

Ici, pas de rhétorique. Les notes d'un témoin :

Sur le plateau de Hardaumont, le petit jour commence à poindre. Mais la lutte ne s'apaise point. Elle fait rage, de plus en plus violente, dans ce brouillard que raient les fusées et d'où jaillissent sans cesse les flammes rouges des éclatements. De tous côtés les balles sifflent autour de nous. Les petits de la classe 16, dont c'est le baptême du feu, se pelotonnent contre le parapet. Ils n'osent lever le nez. Pauvres petits ! Jamais ils ne m'ont paru autant des enfants.

— Il n'y a pas de danger, voyez ! Le capitaine y est bien !... J'y suis bien !

Les petits se rassurent et servent aux Boches une fusillade nourrie et ajustée.

Incroyable, l'ardeur au feu de mes braves anciens. A la barricade j'aperçois Courtonne, les manches retroussées, qui court d'un créneau à l'autre pour mieux frapper : littéralement, il est « aux pièces ». La solide carrure de Mousquet se courbe, puis, le coup tiré, se redresse sans hâte. Lui, c'est le calme paysan à la chasse. — Pour le timide et bégayant Guénin, — à ma droite, — le reste du monde n'existe plus. Il est tout entier à sa besogne : descendre les Boches que l'on voit — maintenant le jour est levé — refluer sur les pentes de Vaux. I... il ne... ne... ne bégaie plus !

§

Les Marges ont reparu le 15 mai :

Le dernier numéro des Marges a paru le 15 juillet 1914. C'était l'époque des vacances, la fin de la saison littéraire. Nous y prenions congé de nos lecteurs pour dix ou douze semaines.

L'interruption a été plus longue.

Depuis août 1914, plusieurs de nos collaborateurs ont disparu. Malgré les vides, nous allons essayer, avec les éléments qui nous restent, de refaire notre revue. Elle était utile avant la guerre. Elle ne l'est, elle ne le sera pas moins, croyons-nous, à présent.

Ce numéro contient une lettre bien remarquable de Paul Gauguin au peintre danois Willemsen, et qui a été écrite en Bretagne. Gauguin y annonce son projet d'établissement à Tahiti. Mais recueillons ces opinions de Gauguin sur quelques maîtres :

Je vous conseille alors de bien voir au Louvre les portraits du père Ingres. Chez ce maître français, vous trouvez la vie intérieure; cette froideur apparente qu'on lui reproche cache une chaleur intense, une passion violente. Il y a, en outre, chez Ingres, un amour des lignes d'ensemble qui est grandiose, et une recherche de la beauté dans sa véritable essence, la Forme. Et que dirait-on alors de Velasquez ? Velasquez, le tigre royal. Voilà du portrait, avec toute la royauté inscrite sur la face — et par quels moyens — une exécution des plus simples, quelques taches de couleur.

Rembrandt, celui-là, je le connais à fond. Rembrandt, un lion redoutable qui a tout osé. *La Ronde de nuit*, réputée chef-d'œuvre, est en effet d'un ordre inférieur, et je comprends que vous le jugiez mal d'après cela. Tous les maîtres ont des faiblesses et justement ces faiblesses passent pour des chefs-d'œuvre, il les font du reste comme hommage à la foule pour prouver qu'ils savent. Sacrifice à la science ! L'émotion disparaît du coup.

En pareille occasion d'un sang bouillonnant vous en refroidissez la lave et vous en faites une pierre. Fût-elle un rubis, rejetez-la loin de vous, mais la foule aime les rubis. Pour moi il n'y a pas de chef-d'œuvre, si ce n'est l'œuvre totale. Une ébauche annonce un maître. Et ce maître est de premier ou deuxième ordre.

Vous verrez au Louvre des Rembrandt to ut petits. Tels *le bon Samaritain*, *le Tobie*! Connaissez-vous des eaux-fortes de Rembrandt, telle *le Saint Jérôme* inachevé bien exprès, je le crois, un paysage comme on les rêve, un lion, un vrai lion pas empaillé qui rugit et domine. Dans un coin blanc une indication de *Saint Jérôme lisant*. A toutes choses Rembrandt a touché avec une griffe puissante et personnelle, il y a mis un mysticisme qui atteint les plus hauts faîtes de l'imagination humaine. Et j'admire chez lui ce grand cerveau. J'estime que l'artiste inférieur tombe toujours dans les excès de la prétendue science de la facture. Le noble et simple, et toutes les plus grandes souplesses du pinceau ne peuvent que nuire à une œuvre imaginative en rappelant *la matière*. N'est vraiment grand artiste que celui qui peut appliquer heureusement ses préceptes les plus abstraits, et cela le plus simplement.

Dans le même numéro, *Les Marges* publient trois délicats poèmes d'André Puget, tué à Neuville-Saint-Vaast le 9 mai 1915, et commencent un roman inédit de Louis Codet : « César Capéran ou la Tradition », en vérité une « manière de petit chef-d'œuvre » d'un très pur écrivain parmi ceux que « les Allemands nous ont tués ».

§

L'Hexagramme (mai-juin 1918, c'est-à-dire : mois des Gémeaux 7785) nous rassure, par la voix de M. F.-S. Savigny qui traite de la mort du Soleil :

L'Humanité, qui naquit dans les rigueurs du grand hiver, va bientôt mourir aux atteintes de l'effroyable été.

Une nouvelle période, en tous points comparable à celle qui laissa sur la terre les énormes gisements houillers ou les amoncellements des lignites, va commencer, on pourrait dire incessamment.

Nous sommes sous le signe même du cataclysme et si celui-ci doit se produire exactement au milieu, nous pouvons dire que l'Humanité a au maximum 865 ans à vivre.

865 ans, c'est-à-dire pour chacun d'entre nous encore une dizaine de Pèlerinages à accomplir vers la terre.

C'est peu, diront certains. Nous serons quelques-uns, avides de connaître les joies du prochain triomphe, impatients d'essayer une forme nouvelle plus en harmonie avec notre développement psychique, qui, au contraire, penseront que c'est beaucoup.

Nous lisons dans ce même fascicule le suivant essai de M. Victor-Emile Michelet, « le dernier d'une série formant un volume : *Les Portes d'Airain*, dont le manuscrit est depuis août 1914 prisonnier des Barbares », explique l'auteur :

LE CINQUANTIÈME

Charles Baudelaire aussi écrivit cinquante « poèmes en prose ». Le poète jamais ne fit rien sans cause.

Il y a cinquante portes de Lumière, Salomon en avait ouvert quarante-neuf. Malgré tous efforts du savant roi, la cinquantième resta inébranlable sur ses gonds.

— O porte dernière, cria le roi, pourquoi donc ne te puis-je ouvrir ?

— Je me laisserai ouvrir, répondit la cinquantième porte, quand mes quarante-neuf sœurs, que tu as ouvertes, auront reçu leur Sabbat ; et seule m'ouvrira la clef de David, qui ouvre et personne ne ferme, qui ferme et personne n'ouvre.

Bacchus Sabazios aussi avait ouvert ces quarante-neuf portes, mais non la cinquantième. Et dans le frénétique espoir de suivre ses pieds divins, ses servantes délirantes, leurs reins ardents ceints de peaux de léopards, menaient sur les monts de Thrace les chœurs de l'Orgie sainte en clamant : *Saboi* !

Mais le bel aède que massacrèrent les damnées officiantes de rites bientôt pervertis, Orphée, qui méprisa leurs mystères devenus impurs, ouvrit mes yeux à la vie des nombres.

Par lui j'ai su comment l'unité s'allie au jeu des septénaires, et comment dans les cieux s'animent les arcanes vêtus sur la terre de cette froide formule :

$$50 = 7 \times 7 + 1$$

et j'ai vu flamboyer le centre de l'étoile à sept pointes.

Par ainsi, ne va pas, Célia, mêler ton beau corps à la foule déchue des Bacchantes Sabaques. Ouvre aussi tes yeux d'amoureuse au mystère des Nombres. Cinquante est le nombre de grâce. Par lui te viendra la rémission de tes fautes et de ta servitude, par Lui te viendra la liberté. Dis le psaume de la pénitence désigné par ce nombre : *Miserere mei*, et côte-à-côte allongés dans les siècles, nous attendrons le baiser de celui qui règne au somme de ce nombre : le Paraclet.

§

La revue **Les Humbles**, qui va reparaître après une suspension de six mois que lui avait infligée le gouvernement, vient de publier un *Essai de Catéchisme*, de M. Louis Meunier, et une *anthologie* de ses rédacteurs habituels. Nous détachons de celle-ci ce délicat poème de M. Marcel Lebarbier :

... ET CE FUT TOUT ...

Mol et léger comme une plume,
Le velours noir de cette nuit sans lune,
Nuit calme et parfumée,
Nuit d'été,
Et le silence sur la route enténébrée...
— Mais peut-être déjà avez-vous oublié !
Nous revenions ;
Ici et là un ver luisant brillait dans le gazon ;

Et l'heure était si belle,
Et le silence était si grave,
Que nos lèvres restaient muettes
Et que mon cœur, plein du grand trouble triste de cette nuit
Sans un vol d'oiseau, sans un bruit,
Mon cœur ému sentit qu'il vous aimait,
Vous qui n'étiez pourtant qu'une amie de la veille.
Et, tremblante, ma main
Vint se poser sur votre main.
... Peut-être attendiez-vous un peu;
Mais ce fut là tout mon aveu.
Et vous êtes restée une amie de la veille.

(*Le Lucide Matin.*)

Nous trouvons aussi, dans cette *anthologie*, un appel de M. Stefan Zweig (l'écrivain autrichien qui a traduit et fait connaître Verhaeren dans les pays de langue allemande) adressé : « A mes frères Français. » La censure a supprimé la majeure partie de cet envoi. L'auteur s'y adresse aux internationalistes, ses « compagnons de lutte d'avant-guerre. » Il peut leur parler, après « plus de trois ans ». En Suisse, il a pu lire leurs revues, les livres, les poèmes où ils ont « défendu », dit M. Zweig, « notre éternelle patrie, l'humanité ».

M. Stefan Zweig continue ainsi :

Je le sais et voilà pourquoi je tiens à vous dire publiquement et avec reconnaissance que vos actes sont plus grands que les nôtres, plus grands que ceux des camarades allemands. Aujourd'hui, dans la troisième année de la guerre, il n'est plus dangereux de s'exprimer contre la guerre et contre la victoire en Allemagne et en Autriche; c'est la grande mode. On peut avoir l'air révolutionnaire et frapper en même temps aux portes des ambassades; on peut servir à la fois le Christ et César sans avoir à craindre les foudres de César. On ne s'expose plus. Au contraire on devient officieux, sans le vouloir, pour ainsi dire. On n'est plus antipathique et c'est pourquoi tous nos polygraphes s'entendent et s'accordent dans la rue de la Paix; hier tous les poèmes de guerre retentissaient, claironnaient; ce sont les chalumeaux aujourd'hui que l'on entend. Il faut redouter, en réalité d'être confondu avec eux, — avec ces pacifistes d'hier et ces internationalistes qui surgissent tout d'un coup.

Nous avons recueilli ce qui précède à titre documentaire. C'est un témoignage de l'évolution apparente que tolèrent ou entretiennent les pouvoirs publics à Berlin et à Vienne. Y parler « contre la guerre et contre la victoire » serait « la grande mode » ? En la suivant, « on devient officieux sans le vouloir », déclare ingénûment M. Zweig. Ne peut-on déduire de cet aveu que, « sans le vouloir », l'internationalisme, l'antimilitarisme, le pacifisme sont, dans les empires centraux, les auxiliaires du nationalisme, du caporalisme et du bellicisme ? La Prusse, maîtresse à Vienne comme dans toute l'Allemagne, est gouvernée par des hommes habiles à centraliser, pour

servir leurs desseins, les forces les plus contraires en apparence. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que *Liebknecht, le premier Allemand qui ait parlé contre la guerre, est toujours en prison pour crime de haute trahison.*

Aucun doute possible : les peuples désirent la paix, parce qu'ils font la guerre et donnent leur sang depuis bientôt quatre ans ;

(*Censuré.*)

. Nulle part un homme d'Etat n'a conduit les événements postérieurs au 2 août 1914. Ils se déroulent plus forts que la politique, effroyablement ruineux pour les nations armées et pour les neutres. Les peuples, qui n'ont pas su empêcher la guerre, imposeront la paix. Et ce sera une paix victorieuse, car les peuples l'auront fondée sur la destruction des mauvaises forces qui ont abouti à cette épouvantable cataclysme et à sa durée.

§

MEMENTO. — *Magog.* — Nous recevons les nos 3 et 4, datés mars et avril, de cette revue que publient à Montréal : 182 (est) rue Sainte-Catherine, de jeunes Canadiens : MM. F. Préfontaine, R. Laroque de Roquebrune et L.-P. Morin. Leur projet est la création d'une littérature canadienne. M. de Roquebrune, qui nomme un « royal poète » canadien : Nelligan, — la définit en ces termes :

« L'originalité propre à un art canadien, ne serait-ce pas d'être française avec un aspect spécial conquis à l'influence anglaise et à l'influence américaine?... Ces influences sont si directes que nous les subissons malgré nous. Il ne faut ni craindre ni redouter ce qui ajoutera à notre force future, mais se l'assimiler sainement. Les influences allemandes, hollandaises et même espagnoles ont-elles empêché que Verhaeren soit un des plus grands poètes français de notre époque, et la littérature belge une vitalité nouvelle de l'art français? Dès lors il est urgent à tous les Canadiens cultivés de connaître au moins indirectement, par le suintement d'un compte-rendu, les livres anglais et américains qui forment l'essence intellectuelle de ces deux races politiquement voisines de la nôtre. »

Revue bleue (18-25 mai) : — M. A. Gérard : « La Chine ». — M. Paul Gaultier : « Henri Bergson ».

L'Europe Nouvelle (1er juin) : — M. Marcel Cachin : « Lettre sur la réforme gouvernementale ». — « Choses et gens de Courlande », par M. Guillaume Apollinaire. — « Le sermon romanesque », à propos de la *Némésis* de M. P. Bourget, par M. Gustave Kahn.

Le Monde Slave (avril) : M. J. Efremow : « Les Cosaques ». — « Esquisse d'une bibliothèque ukranienne », par M. Th. Savtchenko.

Le Correspondant (25 mai) : — M. H. Laporte : « Quatre mois de bolchévisme ». — « La guerre aérienne et le Droit », par M. de Lapradelle.

Le Feu : — (1er mai) numéro en l'honneur de M. Charles Murras. — (1er juin) numéro consacré au « Rhône provençal ».

Le Fait de la Semaine (25 mai) : — « Mémoire du prince Lichnowski », texte intégral commenté par M. Albert Thomas.

Revue hebdomadaire (25 mai) commence la publication d'un roman

inédit de M. Francis Jammes : « M. le curé d'Ozeron ». — (1er juin) « Colbert », par M. de la Roncière. — « A la fumée », par Mme Hélène Vacaresco.

La Revue de Paris (1er juin) : — M. J.-G. Prod'homme : « Claude Debussy ». — M. Pierre Hamp : « Pêcheurs au danger. » — M. Jack London : « Le Silence blanc ». — M. E. Pilon : « Mlle des Œillets ».

Revue des Deux Mondes (1er juin) : — « Le pavillon fermé », beau roman inédit de M. Henri de Régnier. — « Le théâtre de M. F. de Curel », par M. G. de Champris.

L'Eventail (15 mai) : — « L'invocation à Merlin », une ballade exquise de M. Paul Fort. — « Portrait de Degas », par M. F. Fosca. — De jolis poèmes de M. Paul Budry : « Encore » et « Si ».

La Revue (1-15 juin) : — M. L. Rouquette : « La Conquête du marché américain ». — M. G. de Lacaze-Duthiers : « La jeune littérature et la guerre ». — « Un écrivain péruvien mort pour la France : José Garcia Calderon », par M. G. Zaldumbide.

La Revue contemporaine (25 mai) : — Numéro traitant de « L'Union occidentale ».

Ariste (mai) : — « Orgueil », par M. R. M. Hermant.

Le Scarabée (mai) : — « Cl. Debussy », par M. G. Meesemaecker. — « Refrains des choses qui ne sont plus », poème de M. Jean Noury.

Je sais tout (15 mai) : — « Le quart d'heure de Nogi », par M. le Dr Juquelier. — « Le féminisme en 1958 », par M. Cl. Vautel.

La Grande Revue (avril) : — « Les projets de service obligatoire des femmes en Allemagne », par Mlle Geneviève Bianquis. — (mai) : M. Israël Zangwill : « Le principe des nationalités ». — M. E. Boursier : « Un jour d'Amérique. Le Camp ». — M. L. Wahl : « Instantanés de guerre ». — Mme Marcelle Prat : « C'est la plus grande douleur », une fort remarquable nouvelle.

Les Etudes franco-grecques (no 1, avril), éditées par la maison Berger-Levrault, 5 et 7, rue des Beaux-Arts, est spécialement fondée pour l'étude de la question d'Orient et le resserrement des relations entre la France et le Grèce.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LETTRES DE LA SUISSE ALÉMANIQUE

Carl Spitteler : *Imago*, traduction de Mme Gabrielle Godet, préface de Philippe Godet ; Payot, 3 fr. 50. — Paul Ilg : *Der starke Mann* ; Frauenfeld, Hubber, 5 fr. — Paul Ilg : *L'Homme fort*, traduit par Jules Brocher ; Paris, Payot, 3 fr. 50. — Centenaire de Jacob Burckhardt.

La critique française ne s'est guère intéressée jusqu'à présent à cet extraordinaire roman qui s'intitule **Imago** et dont une version française a paru voici plusieurs mois déjà. Pourtant, la très belle traduction de Mme Gabrielle Godet prête au livre de M. Carl Spitteler presque le caractère d'une œuvre originale. On s'expliquerait donc mal cette répugnance, si le ton général d'*Imago* n'était pas de nature

à déconcerter le plus perspicace de nos censeurs littéraires. Depuis trois siècles l'analyse psychologique a toujours joui chez nous de la faveur du public. Or, *Imago* est avant tout un roman d'analyse psychologique. Mais le sujet est développé selon des procédés si peu conformes à nos habitudes de penser, à notre besoin de logique, qu'il est difficile de l'assimiler à un genre quelconque. Aussi M. Philippe Godet, en tête de sa préface, a-t-il tenu à avertir le public que « parmi les œuvres si diverses de Carl Spitteler, *Imago* est peut-être la plus propre à se dépayser le lecteur français ».

En Allemagne, le roman de M. Spitteler n'a pas suscité le même enthousiasme que *Printemps olympien*, mais il a fourni son titre à un périodique scientifique. Singulière fortune! Les disciples de Freund voulant fonder, quelques années avant la guerre, une revue consacrée à l'étude de la psycho-analyse, l'ont intitulée *Imago*, parce qu'ils croyaient avoir découvert chez l'écrivain suisse l'application la plus parfaite de leurs théories. M. Spitteler a horreur des pédants germaniques et ce parrainage involontaire a dû le faire sourire. Indifférent à la doctrine du psychiatre viennois, dont l'originalité consiste surtout à baptiser de noms nouveaux des phénomènes connus depuis longtemps (1), il s'était contenté de laisser libre cours à son imagination. *Imago* n'est pas autre chose qu'une fantaisie de poète. Le sujet, si compliqué qu'il puisse paraître, est d'une simplicité rudimentaire. Il n'intéresse que par la façon dont il est traité. Essayons d'en donner une idée.

Le héros de M. Carl Spitteler s'appelle Victor. C'est tout ce que nous apprenons sur son compte. Revenant dans sa petite ville natale, après un séjour prolongé à l'étranger, « à trente-quatre ans, il était sans profession, ni résidence fixe, sans titres ni mérites d'aucune sorte ». Loin de sa patrie, il avait cependant conservé un souvenir vivace d'une jeune fille rencontrée durant une villégiature estivale; flirt dont les épisodes s'étaient déroulés dans un cadre purement mondain. C'est à peine si la belle Theuda Neukomm se souvient encore de lui. Victor, dans la solitude, s'est monté l'imagination. Une amie commune lui a envoyé la photographie de Theuda et, la parant de mille charmes qu'il ignore, il rêve qu'elle lui appartient déjà. Cette vision intérieure domine dès lors sa vie toute entière. Il lui obéit, comme s'il se trouvait en présence d'une personne vivante qu'il dénomme *Imago* et qui lui dicte tous ses actes. Plus tard, il explique à l'amie commune la puissance du phénomène psychique qui le rendit capable de créer véritablement un être :

Le jour suivant inaugura réellement mon existence avec Imago. Ce fut une lune de miel, un véritable chant d'allégresse sortant de deux bouches

(1) Voir Régis et Hesnard : *La Psycho-analyse*; Paris, Alcan, 1914.

triomphantes. Mais, dans ce duo, la voix d'Imago résonnait plus fort que la mienne, et je me taisais souvent pour écouter son chant. Aux côtés de cette épouse mystique, je m'élevais au-dessus des collines de la terre, jusqu'au domaine habité par la souveraine de ma vie, ce royaume plus pur et plus éthéré que le monde visible, plus tangible pourtant que le monde du sommeil et des rêves, et qui s'étend jusqu'aux régions du pressentiment et du souvenir. Imago s'écriait alors, pleine d'allégresse :

— O mon bien aimé ! quel est ce monde vaste et nouveau dans lequel tu me conduis ? Mon œil surpris le déclare étranger, mais mon cœur enivré le salue comme sa patrie.

Durant le jour, quand je me plongeais dans un travail ardu, la présence d'Imago se voilait à mes yeux. Mais sitôt que je m'arrêtais un moment pour me délasser et réfléchir, je rencontrais de nouveau son regard pensif, qui semblait dire : « Je suis fier d'être aimé par un homme tel que toi. »

Mais après « l'heure décisive », c'est l'heure terrible de la désillusion, quand Victor apprend que Theuda vient d'épouser un inconnu. Elle est maintenant *Frau Direktor Wyss* ; pour lui l'infidèle s'appelle désormais Pseuda et l'image de Pseuda, « une simple fille des hommes », combat la vision idéale d'Imago. La chute ignominieuse ne parvient pas à empoisonner sa félicité. Dans le même moment où il maudit Pseuda, la menteuse, il continue à adorer la belle et noble Imago, dont les traits ne sont pas ceux de l'infidèle. L'image se dédouble et un nouveau fantôme vient habiter aux côtés du rêveur. Dans ce mélange de fiction et de réalité, le poète ne distingue pas le vrai de l'apparence ; bien plus, sa personne aimée n'est plus l'objet de son amour, son cœur va tout entier aux visions créées par son imagination, à l'image de celle qu'il a perdue.

L'aliéniste cataloguerait le cas de Victor parmi les maladies dont les symptômes sont connus ; il s'empresserait de le faire enfermer, en déclarant qu'il est atteint d'une affection mentale connue sous le nom de *paraphrénie*. Mais le héros de M. Spitteler n'est pas un fou ; c'est simplement un imaginatif. Il joue de ses visions au lieu de se laisser dominer par elles et sa raison n'en continue pas moins à contrôler tous ses actes. Les jeux de Victor sont des jeux de poète. Il appelle à lui les fantômes qu'il souhaite, mais il chasse les pensées importunes.

Quel est le sûr indice de la folie ?

C'est qu'on prend des fantômes pour des produits de la réalité, au lieu de les considérer comme des produits de l'imagination. Fais-tu cela ? — Non, je sais fort bien que je n'ai devant moi qu'une fantasmagorie trompeuse, mais ma volonté n'arrive pas à repousser ces visions, parce que je suis en proie à une imagination démesurée. — Alors, bon ; laisse ta fantaisie créer des visions, et ne t'en préoccupe plus.

N'oublions pas que ce singulier personnage est parfaitement équi-

libré. S'il s'abandonne à de longs dialogues avec son cœur, sa fantaisie, sa raison qu'il appelle sa Souveraine, dans la vie de tous les jours, il n'en fait pas moins figure de garçon bien portant. C'est à peine si ses amis lui font grief d'être « peu viril, trop doux, presque suave, sans nerfs et sans vigueur ». Mais souvent, après ses rêveries épuisantes, « son corps impatient lui rappelle qu'il est en bonne santé ». Alors le contrôle qu'il excerce sur lui-même devient plus sévère et c'est avec l'œil du maître qu'il passe en revue les fantômes de son imagination :

Pour être plus complètement sûr de lui-même, Victor fit plus : dans cette maison peuplée des êtres les plus divers, dans cette sorte d'arche de Noé qu'était son âme, il entreprit une véritable ronde, pénétrant dans tous les recoins, descendant jusque dans les arcanes profonds de l'inconscient, exhortant à la sagesse et à la raison chacun de ses habitants. Chez les animaux les plus nobles, il fit appel au sentiment d'honneur, leur faisant entrevoir la gloire et le triomphe futur, par contraste avec le rôle pitoyable qu'ils joueraient, si leur maître devenait l'amant malheureux d'une *Frau Direktor Wyss*. Quant aux animaux inférieurs, il les prit par l'appât des douceurs, leur rappelant d'anciens plaisirs d'amour, leur en promettant de bien plus délicieux s'ils consentaient, pour un temps encore, à se maîtriser. Et pour finir, le lion parcourut l'arche en rugissant :

— Etes-vous tous bien persuadés ?

— Nous le sommes.

— C'est bien. Conduisez-vous en conséquence et surveillez-vous les uns les autres.

Victor ayant aimé Imago et maudit Pseuda, veut revoir une dernière fois Theuda « pour lui faire baisser les yeux devant lui ». Il débarque dans les petites villes, où « elle a trouvé sa formule définitive », étant devenue une bonne mère de famille. Mais la première rencontre se déroule tout autrement qu'il ne l'avait rêvée ; il devient l'ami du mari que, dans son mépris, il avait baptisé « le substitut » et se mêle à une société médiocre, où lui arrivent les aventures les plus burlesques. La belle Theuda est la muse d'une association locale, l'*Idealia*, dont les membres s'efforcent de satisfaire « une éternelle soif de culture et un insatiable appétit de musique ». Notre héros s'y fait introduire et se laisse peu à peu gagner par la médiocrité ambiante, jusqu'à devenir amoureux de Theuda, en personne. Theuda n'est plus l'Imago de ses rêves, mais l'honnête créature, incapable de comprendre son rêve.

M. Carl Spitteler s'est complu à dépeindre tous les travers de cette société d'une petite ville de la Suisse allemande, où l'on prend pour des manifestations de haute civilisation le grotesque étalage de vanité bourgeoise et de science livresque. Il le fait avec la douce ironie de celui qui a lui-même subi ces milieux étroits et qui, grâce à son génie, a su s'y dérober. Il y a beaucoup de traits autobiographi-

ques dans *Imago*. En nous peignant le doux Victor, le poète s'est rappelé les chimères de sa jeunesse. Son humour est assez loin de nous ; c'est celui de Swift et de Jean Paul, dont la Suisse romande nous a apporté la forme atténuée dans les *Nouvelles genevoises* de Rodolphe Tœpffer. Mais M. Spitteler s'est nourri de Flaubert et ce n'est pas sans raison que l'on a rapproché *Imago* de l'*Education sentimentale*.

§

L'antinomie entre l'esprit militaire et les institutions démocratiques préoccupait certains esprits bien avant la guerre. Mais les événements nous ont fait réviser bien des jugements formulés jadis un peu à la légère. **L'Homme fort** de M. Paul Ilg soulève de nouveau le problème et y apporte une solution assez différente de celle qu'il faudrait envisager s'il s'agissait d'un pays autre que la Suisse. En Allemagne, le livre a été très lu et très discuté dès son apparition, et des journaux qui se disent démocratiques, comme par exemple la *Gazette de Francfort*, lui ont consacré de longs articles laudatifs. M. Paul Ilg n'y était du reste pas un inconnu et les trois volumes qu'il avait publiés pendant les dix années qui précédèrent la guerre lui valurent une réputation assez solide, En 1913 la Fondation Schiller pour la Suisse lui avait attribué un prix de mille francs.

Chez nous, on a voulu faire un sort au roman de M. Paul Ilg, en le présentant comme un pamphlet contre le « militarisme prussien ». Il faudrait s'entendre. L'esprit militaire en Suisse est antérieur à ce que l'on appelle, parmi les Alliés, le militarisme prussien. Les régiments bernois ont servi de modèle aux premiers rois de Prusse, quand ils ont organisé une armée régulière. Ils leur ont fourni le fifre et le tambour. Sous l'ancien régime, nos troupes de métier se recrutaient dans les pays germaniques et les Suisses considéraient que c'était un de leurs privilèges de nous fournir du « matériel humain ». Quand la Révolution institua les armées nationales, la Prusse, tout en contraignant ses nationaux au service militaire, conserva l'esprit et les cadres des armées de l'ancien régime. Elle maintint le *drill* qui avait disparu dans l'Europe occidentale. Mais le *drill* prussien rappelait, en une certaine mesure, aux citoyens de la libre Helvétie le temps heureux des Gardes suisses. On pourrait peut-être expliquer, de la sorte, les sympathies obscures que certains cantons de la Suisse allemande ont conservées pour la *Schneidigkeit*. Ce n'est là qu'une hypothèse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'esprit militaire qui a su se perpétuer en Suisse, malgré les institutions démocratiques, a préservé le pays des misères de l'invasion.

Adolphe Lenggenberger, le héros du roman de M. Paul Ilg, est avant tout un parvenu. Fils d'un gros marchand de bétail, il a embrassé la carrière militaire, après avoir fait des études de vé-

térinaire. Sans éducation première, il a subi la forte empreinte du régiment prussien, où il a servi comme « hôte ». Rentré dans son pays, il s'applique à exagérer les allures cassantes auxquelles on l'a initié. Cette attitude donne lieu à des conflits nombreux, car le lieutenant de l'armée helvétique ne tarde pas à se rendre odieux auprès des civils. Ce matamore est-il véritablement un « homme fort »? C'est surtout un goujat, à qui ses mauvaises manières finissent par attirer une « histoire », laquelle finit tragiquement.

La ville de Bâle a célébré, le 25 mai dernier le **centenaire de Jacob Burckhardt**. Tous les journaux suisses ont consacré au grand historien, mort en 1897, des articles respectueux et émus. Plusieurs ouvrages de circonstance ont rappelé ses mérites qui sont considérables, mais où le citoyen avait sa part autant que le savant. Il faudrait pouvoir parler longuement du rôle de Burckhardt, dont les ouvrages ont eu le sort singulier d'être accaparés par l'érudition allemande. Les plus célèbres d'entre eux sont beaucoup plutôt des recueils de notes que des livres. Le *Cicerone* est de 1855, l'*Histoire de la civilisation en Italie* de 1868. Après les avoir donnés au public, l'auteur ne s'en est plus occupé et c'est Ludwig Geiger, un juif de Francfort, qui a assumé le soin d'en compléter les éditions successives. Ces refontes n'ont peut-être pas contribué à nous transmettre la pensée de Burckhardt dans toute sa pureté. Ce serait une tâche honorable pour quelque jeune savant suisse que de remonter aux sources.

HENRI ALBERT.

LETTRES AMÉRICAINES

Woodrow Wilson : *Histoire du Peuple Américain* ; Paris, Bossard. 2 vols. illustres, 40 fr. — T. S. Eliot : *Ezra Pound* ; New-York, Knoff, 50 cents. — Bergen Applegate : *Paul Verlaine* ; Chicago Seymour, 4 dollars. — Pierre Chavannes : *The Hostage*, par Paul Claudel ; New-Haven, Yale University Press, 1 dollar 50. — Henry Johnson : *Les Trophées*, de Heredia ; New-Haven, Yale University Press, 2 dollars. — Edna Worthley Underwood : *Sonnets from the Crimea*, par Adam Mickiewicz ; San Francisco, Paul Elder, 75 cents. — Memento.

M. Bossard a très bien fait de donner une traduction française du grand ouvrage du Président Wilson, **l'Histoire du Peuple Américain**, dont la valeur morale est considérablement augmentée par le fait qu'il fut conçu et achevé pendant que l'auteur était encore président d'université et n'avait pas le moindre soupçon du grand rôle politique qu'il était destiné à jouer.

La genèse de l'édition française de cet ouvrage est donnée dans cette communication que je reçois du distingué traducteur, M. Désiré Roustan, professeur de philosophie au Lycée Louis-le-Grand :

Cette traduction est faite d'après la dernière édition anglaise de l'ouvrage ; mais ni M. Bossard ni moi n'avons pensé qu'on pût présentement deman-

der au Président une révision de son œuvre. Lui-même n'a pas proposé de la modifier. Il a seulement insisté pour qu'elle fût traduite sans aucune coupure, et je me conforme scrupuleusement à ce désir ; pas une ligne du texte ne sera omise ou altérée.

J'ai accepté ce lourd travail pour faire quelque chose en faveur du rapprochement franco-américain et pour faire mieux connaître les deux pays. Il n'y a, je crois, aucune histoire des Etats-Unis en français. Les ouvrages spéciaux abondent ; mais je ne connais aucun exposé d'ensemble. L'Histoire du Président Wilson m'a paru très propre à combler cette lacune, car c'est un récit extrêmement lucide, qui n'est pas surchargé de faits et de dates, qui aide à comprendre la suite des événements, la formation des partis politiques, le développement de la grande nation américaine.

L'illustration de l'édition française n'est pas celle de l'édition américaine. La maison Bossard a demandé à un artiste très consciencieux, M. Alfred Borel, de graver sur bois les portraits de tous les Présidents des Etats-Unis. La tâche était difficile, car les documents étaient d'inégale valeur ; on disposait d'une série très hétérogène, — vieilles estampes, reproductions de peintures, photographies, etc. On a tout utilisé pour constituer une collection homogène, la première peut-être qui comprenne les portraits de tous les Présidents des Etats-Unis, et une collection qui ait une valeur documentaire historique.

Mon métier n'est pas celui de traducteur et je n'aurais pas accepté cette tâche s'il ne s'était agi d'un pays que j'aime et du Président Wilson, qui m'apparaît comme l'une des grandes figures de notre époque. J'ai voulu, à ma façon, travailler pour la guerre, pour notre guerre.

Voici ce que M. Borel lui-même me dit de sa partie du travail :

Je dois vous dire que la diversité dans la documentation qui m'a été obligeamment offerte tant par l'ambassade des Etats-Unis à Paris que par le Cabinet des Estampes et par l'édition originale américaine présentait le grave inconvénient d'un manque absolu d'unité. Mon principal effort a donc porté sur la recherche d'un moyen d'expression me permettant d'unifier tous ces portraits sans préjudice de l'exactitude documentaire des originaux, dont la plupart étaient malheureusement fort médiocres. Ce moyen d'expression est, dans l'espèce, un travail conjugué du pinceau et de la plume, inspiré des procédés d'exécution utilisés notamment dans la gravure sur bois. Il n'a évidemment pas été question pour moi de substituer le bois au profit de la plume par une recherche d'imitation, ce qui eût été absurde et d'ailleurs impossible, mais d'assimiler à la plume et au pinceau quelques-uns des moyens particuliers au bois ; ce qui revient à dire que les portraits qui nous occupent ne sont pas autre chose que des dessins conçus et exécutés avec une préoccupation que je me suis efforcé de rendre évidente de gravure sur bois. J'ajoute pour votre édification que je pratique couramment le bois depuis plus de quinze ans.

M. Emile Boutroux, un des Français les plus informés des choses d'Amérique, qui a voyagé aux Etats-Unis et dont le fils est professeur précisément dans l'université dont M. Wilson était le président, a promis d'écrire une introduction pour l'édition française. Un sé-

jour en Angleterre a empêché M. Boutroux de terminer son travail à temps pour paraître en tête du premier fascicule de l'ouvrage, mais l'éminent philosophe a été assez aimable pour me donner pour le *Mercure* ce résumé de ce qu'il compte ajouter à un prochain fascicule :

Ma pensée est que l'union de la France et des Etats-Unis ne doit pas être passagère et partielle. L'avenir de la France et, je crois, de la civilisation exige que cette union soit durable et se réalise, non seulement entre les parties des deux nations que la guerre aura rapprochées, mais entre les deux nations prises l'une et l'autre dans tous les éléments qui les composent. Une telle union suppose, non seulement un commun enthousiasme pour les fins idéales de l'humanité, mais une connaissance sérieuse de l'histoire des deux peuples. Il faut que nous sachions respectivement comment chez nous et aux Etats-Unis se posent les problèmes actuels. Il faut que nos intelligences s'ouvrent les unes aux autres, comme nos cœurs.

Quel meilleur enseignement pour nous, Francais, en ce sens, que celui que nous offre le grand ouvrage du Président Wilson ? Il nous est nécessaire. Il sera accueilli avec respect et reconnaissance.

Le poète américain, M. Ezra Pound, donne, dans *The Litte Review* pour février dernier, « A Study of Modern French Poets », où se trouvent de courtes notices biographiques et critiques de plus d'une douzaine de vos poètes avec des extraits copieux de leurs meilleurs vers. Dans cette anthologie new-yorkaise se rencontrent les noms de nos amis Remy de Gourmont, Henri de Regnier, Vielé-Griffin, Stuart Merrill, André Spire, etc.

Pour M. Pound, « Corbière est le plus grand poète de l'époque », Rimbaud, « un génie vif et indubitable », et Laforgue « un artiste plus faible, mais, sous certains rapports, plus fin que les deux autres ». Francis Jammes « a produit plus de poésie dont on ne peut pas se passer que n'importe quel autre poète contemporain en France ». Jules Romains « a fait une nouvelle espèce de poésie;.... son œuvre embrasse peut-être la présentation la plus ample de la conscience poétique de notre temps ».

Je dois dire en passant que quiconque voudrait connaître M. Ezra Pound, son œuvre poétique et critique, et ce qu'il a fait en Amérique pour les lettres françaises, devrait lire la monographie que vient de publier l'écrivain américain T. S. Eliot, sur **Ezra Pound, His Metric and Poetry**, où on trouve en outre une bibliographie des volumes et des articles critiques de M. Pound, qui, je puis ajouter, est souvent l'enfant terrible de la colonie littéraire américaine à Londres, où il habite depuis plusieurs années, et qui es parfois le plastron des classiques des deux côtés de l'Atlantiquet Voir, par exemple, l'entrefilet à la fin du *Stratford Journal*, de Boston, pour avril.

M. Ralph Fletcher Seymour, de Chicago, artiste et éditeur en même temps, a produit une édition de luxe de **Paul Verlaine**. Concernant cette édition, M. Seymour m'écrivait récemment :

Traduire Verlaine, c'est tenter l'impossible. Ceci admis, il paraît raisonnable de présenter à un nombreux public américain, qui s'intéresse au vers a la curiosité de connaître Verlaine et se trouve dans l'impossibilité de comprendre l'original, une traduction suffisamment exacte, afin de donner une idée de sa façon de procéder et des sujets qui inspirent ses vers.

Ce beau volume débute par une bonne préface critique et biographique, par le traducteur, M. Berger Applegate, qui donne en suite une traduction en vers anglais des principaux poèmes de Verlaine. Ces traductions, jugées dans l'ensemble, sont, en somme, très bonnes et souvent fort adroites. Le frontispice est un excellent portrait gravé du poète et il y a quatre autres admirables illustrations par Edmond Dulac. Le tout forme un bel ouvrage digne de la renommée de poète et tout à l'honneur de M. Seymour.

La Presse de l'université de Yale fait pour Paul Claudel ce que M. Seymour fait pour Paul Verlaine. Après avoir publié du ministre de France en Brésil *The East I Knew* et *Tidings Brought to Mary*, M. Drake, le directeur de cette excellente maison d'éditions, nous donne aujourd'hui **The Hostage**, connu en français sous le titre *L'Otage*. La traduction et l'introduction — toutes les deux très bien faites — sont de la plume de M. Pierre Chavannes. Dans la *Nation* de New-York, du 25 avril, le Professeur O. W. Firkins publie, à propos de cette édition, une critique un peu sévère de *l'Otage*.

Le Professeur Henry Johnson du collège Bowdoin, en Maine, et qui vient de mourir — on peut voir un éloge de lui dans la *Nation* du 18 avril — a consacré les dernières années d'une longue vie dédiée aux belles lettres à la traduction en vers blanc des **Trophées** de Heredia, un travail si bien fait que même en anglais on sent la beauté de l'original. M. Johnson nous dit de Heredia « qu'il fut un des plus éminents poètes modernes, doué d'une puissante originalité ». Le volume est richement imprimé sur beau papier.

Ce que M. Johnson a fait pour le poète franco-cubain, Miss Edna W. Underwood le fait pour le poète franco-polonais, Adam Mickiewicz, en nous donnant une traduction en anglais des **Sonnets from the Crimea**. La traduction et le volume sont gracieux tous les deux.

MEMENTO. — 1917 : *South Atlantic Quarterly*, juillet, « Walt Whitman to his Followers », par Mary Hall Leonard, donne les rapports entre ce poète et le mouvement du vers libre. — *Mid-West Quarterly*, octobre, « Rational Bases for International Peace, par Francis T. Philbrick, de l'Université de Californie. « Dans un siècle le monde sera sûrement gou-

verné par ce qui est considéré aujourd'hui comme des fantaisies par tous ceux qui se figurent être des gens pratiques. » — *Harper*, octobre, « How Battles are fought To-day », par le général Malleterre, qui décrit avec clarté et d'une façon particulièrement intéressante les nouvelles conditions des offensives. — « Portugal's Object-Lesson to the United States », par « un diplomate français » dont on ne donne pas le nom, mais « qui a résidé à Lisbonne », et qui nous explique comment « un petit pays mit sur pied une puissante armée dans l'espace d'un an ». — *Poetry*, décembre, « A Poet of the Present », par Miss Amy Lowell, le poète en question étant Louis Untermeyer, de New-York, qui est « non seulement un penseur viril et puissant, mais aussi un chanteur et un artiste ». — 1918 : *Harper*, février et les mois suivants, « Recollections », les mémoires littéraires de Mrs. Humphry Ward. — *Poetry Journal*, mars, « Harold Monro », par John Gould Fletcher. A propos du dernier volume, *Strange Meetings*, de ce poète anglais, « dont la Muse est devenue ennuyeuse, provinciale, lourde et léthargique ». — « Olavo Bilac », par Evelyn Bartlett Scott. « Ce poète est l'idole des chanteurs contemporains du Brésil. » — *Forum*, mai, « What must be done in France », par Miss Anne Morgan, fille du grand banquier américain. « Les meilleures choses pour l'Amérique à envoyer en France, ce sont de l'argent et des hommes. » — *Harper*, mai, « The Truth about Alsace-Lorraine », par l'abbé Félix Klein. « La première besogne de la Société des Nations sera la restitution de l'Alsace-Lorraine au pays qu'elle aime ». — *Sewanee Review*, avril-juin, « The Aesthetic Theory of Edgar Poe », par Summerfield Baldwin, qui montre comment Baudelaire et la France ont les premiers compris Poe et aussi ont été les premiers à apprendre de lui.

THÉODORE STANTON.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Critique Nouvelle. — Pedro Henriquez Urena : *El Nacimiento de Dionysos*, New-York, Imprimerie Las Novedades. — Perez y Curis : *El Marques de Santillana, Inigo Lopez de Mendoza*, Montevideo, « Renacimiento ». — J. D. Moscote : *Paginas Idealistas*, Panama, Tipografia Moderna. — Memento.

Ainsi que nous l'avons dit dans notre chronique antérieure (numéro du 1er mars) il y a actuellement dans les lettres hispano-américaines un mouvement de critique correspondant à ceux de la poésie et de la prose d'imagination, c'est-à-dire d'accord avec l'esprit moderne et avec notre milieu littéraire, dans lequel tout est encore en création ; c'est ce que nous avons appelé la **Critique Nouvelle**.

M. Pedro Henriquez Urena, de la République Dominicaine, en a été un des premiers champions. Quand la critique impressionniste et celle que nous avons dénommée artiste régnait dans nos lettres, en même temps que nous déclarions dans la préface de notre livre, *Los Modernos*, que la critique devait être quelque chose de plus qu'une impression en phrases brillantes, il s'adonnait à cultiver ce genre avec une profondeur et une précision de forme insolites à ce moment

parmi nous. C'est un critique de littérature et d'idées, réfléchi et sagace, qui unit à l'érudition et au respect du patrimoine classique la connaissance et l'amour de la pensée et des formes modernes. De là son critérium large, son goût nuancé, et cette « gravité » louée par Menendez Pelayo, qui le feront s'occuper avec un égal intérêt de l'humanisme du maître Perez de Oliva et du pragmatisme de William James, du théâtre de Alarcon et de la métrique de Ruben Dario. Il croit que « l'étude des grands auteurs » peut constituer une « discipline », mais il pense que toutes « les règles » sont inutiles, parce que chaque œuvre d'art authentique étant « la pleine révélation d'une personnalité », est en réalité « une invention ». C'est ainsi un professeur peu commun, à la pensée large, à la sensibilité affinée. Formé dans l'admiration de l'illustre Menendez y Pelayo, qui parvint à éclaircir tant de coins obscurs de la culture espagnole, il aime les travaux de spécialisation et aussi la méthode directe, se plaisant, plutôt que de traiter les questions en leur totalité, à envisager un aspect avec la plus grande profondeur, et avec une concision qui arrive parfois au raccourci. Ainsi, il a étudié notre vers de 11 syllabes ou a fait la critique du positivisme de manière définitive dans des pages relativement peu nombreuses. Néanmoins, il faut reconnaître que ce critique, très perspicace dans l'appréciation des « éléments externes » des auteurs ou des œuvres, s'égare parfois dans le jugement de leurs « éléments internes ». Par exemple, lui qui a traité avec tant de sagacité de la forme métrique de Ruben Dario et de la manière dramatique d'Alarcon, nous dira que *Prosas Profanas* n'est qu'une « diversion momentanée, divagation juvénile », et il nous présentera l'Espagnol Gabriel y Galan comme un poète singulier actuellement parce que « classique par tempérament et par éducation », lorsque le lyrisme raffiné de ce livre fameux a été une modalité propice, nécessaire à notre poésie trop spontanée, presque d'improvisation, pour son affinement, pour son initiation de l'art ; lorsqu'en Amérique même il y a des poètes à la manière de Gabriel y Galan autant qu'on le veut : tous ceux qui sortent des pépinières de jésuites et qui sont *prédestinés* à être membres correspondants de l'Académie Espagnole ; il suffit de citer l'Argentin Calixto Oyuela et le chilien F. Concha Castillo.

M. Henriquez Urena a produit déjà une œuvre aussi consciencieuse qu'intéressante. D'abord deux volumes de critique de lettres ou d'idées : *Ensayos Criticos*, études sur différents écrivains europeens ou américains; *Horas de Estudio*, recueil de travaux divers, philosophiques ou littéraires ; puis quelques opuscules de critique érudite : *El Maestro Hernan Perez de Oliva, Don Juan Ruiz de Alarcon*, etc.; enfin, certains travaux professionnels : *La Ensenanza de la Literatura, Tablas Cronologicas de la Literatura Espa-*

nola... Mais M. Henriquez Urena a cultivé également les lettres d'imagination. Adolescent, il fit des vers; aujourd'hui il vient de nous donner une tragédie, **El Nacimiento de Dionysos**; bien qu'en de tels ouvrages l'intelligence prime la fantaisie, ceci surtout dans le dernier. En écrivant celui-ci (il nous le dit dans la préface, en manière de « justification »), il s'est proposé de faire un « essai de tragédie antique », « d'imiter la forme tragique en usage pendant la période immédiatement antérieure à Eschyle », reconstituant ainsi ce moule oublié qui est cependant la forme originaire du théâtre grec. Avec autant de savoir que de goût, il évoque donc le radieux fait mythologique de l'avènement du dieu éphèbe dont la couronne est de pampres et de serpents, sous l'antique forme caractéristique, consciencieusement reconstituée; forme simple et d'une rigueur de rituel, composée d'épisodes dans lesquels agit un seul personnage et le chœur, précédés du Parode, entrée du chœur, séparés par les Estema, chants choraux, et terminés par l'Exode dans sa façon primitive de voix alternées du chœur et de l'acteur; il y a même chez lui le Crommos, lamentation du chœur et de l'acteur; partie non obligatoire, mais très employée. Puis il restaure la forme poétique caractéristique de strophes, antistrophes et épodes, en même temps qu'il imite le style de lyrisme ou d'évocation solennelle, allant jusqu'à conserver, « entre autres détails, l'emploi variable (arbitraire en apparence, mais psychologique en réalité) du singulier et du pluriel dans le chœur ». Cependant il ne se sert pas du vers à cause de la difficulté, dit-il avec raison, d'employer les mètres castillans que suggèrent les formes poétiques des Grecs », se contentant d'une prose raccourcie, plus ou moins rythmée, très appropriée. Le dénouement triomphal de l'œuvre n'est pas, comme on pourrait le croire à première impression, impropre à la tragédie. Les *Euménides* d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, l'*Hélène* d'Euripide se terminent sereinement ou triomphalement avec l'exaltation d'un culte nouveau. De même la *Naissance de Dionysos*. M. Henriquez Urena déploie dans cette œuvre, en même temps que de louables dons d'érudit, de chercheur, d'exhumeur, de véritables qualités d'artiste : goût, pouvoir évocateur, souffle lyrique. De sorte que cet « essai de tragédie antique » est une reconstitution savante, sans tache et une belle création artistique.

M. Perez y Curis, Uruguayen, est un lettré inquiet et véhément, d'une fougue qui arrive parfois à l'improvisation et d'une ardeur qui confine souvent à la violence. Il s'est manifesté comme poète vibrant et fluide bien que, par moments, peu intense et décoloré; et comme commentateur de la production littéraire, enthousiaste et bien intentionné, bien que souvent passionné et peu juste. Ennemi du classicisme, il a dit que « le culte de la tradition » est « absurde » et que,

par conséquent, « il ne doit pas être conseillé à nos jeunes écrivains qui ont besoin d'un champ illimité où déployer leurs facultés » ; tandis que, adversaire de toute critique sévère, il a écrit que personne n'a le droit de censurer, parce que cela signifie « tuer dans sa fleur les plus nobles aspirations de la jeunesse qui rêve ». Très laborieux, il a soutenu pendant plusieurs années une revue petite, mais choisie, *Apolo*, publication d'avant-garde, qui défendait la noble cause de la liberté de l'art et de la pensée. En même temps, il a publié quelques recueils de poèmes, *La Cancion de las Crisalidas*, le *Poema de la Carne*, *Heliotropos*, *Alma de Idilio*, expansions lyriques faciles, harmonieuses, de son âme tendre et violente ou, comme il le dirait, de son « cœur d'oiseau farouche ». Il a formé un recueil d'impressions critiques, *Por Jardines lejanos*, diatribes fulminantes contre ceux qu'il appelle « les néo-critiques » de son pays, et louanges enthousiastes de certains nouveaux écrivains sud-américains ou espagnols de mérites relatifs et très différents.

Mais voici que cet écrivain révolutionnaire et passionné vient de publier un livre sur une des plus hautes figures de la vieille littérature castillane, travail solide, consciencieux, qui l'a placé du coup au premier rang de nos véritables critiques nouveaux. Ceci ne nous a pas surpris, car si cet écrivain de réel talent est tombé dans des excès, c'était par horreur de tout ce qui est entrave, et par ferveur pour tout ce qui est stimulant pour les efforts sincères des jeunes. Son nouveau livre, **El Marques de Santillana, Inigo Lopez de Mendoza**, est une étude approfondie et complète dans laquelle il nous présente le grand poète castillan du XVe siècle comme homme, en sa vie individuelle (biographie), dans ses rapports avec la société (milieu et époque), et comme écrivain, sous son triple aspect de Créateur (poète original), de Rénovateur (adaptateur de nouvelles formes à la poésie castillane) et de Reproducteur (imitateur de l'allégorisme italien). Et tout cela avec une méthode rigoureuse étendue aux aspects les plus subtils et avec une minutie scrupuleuse poussée aux plus minimes détails. Mais il va plus loin encore. En même temps qu'il juge pour son propre compte, il commente les jugements de tous les critiques qui ont écrit sur son auteur : A. de los Rios, B. Sanvicente, Menendez y Pelayo, J. Céjador, Fitzmaurice-Kelly, Ticknor, etc. De sorte que son œuvre est au surplus d'une étude achevée sur l'illustre auteur des *Serranillas*, un commentaire complet de sa vaste bibliographie; ce qui la rend précieuse pour qui veut aujourd'hui s'occuper de ce sujet. Malheureusement, son tempérament passionné fait parfois verser M. Perez y Curis nous ne dirons pas dans des erreurs, dans des exagérations de jugement qui font tort à ses conclusions générales. Ainsi il s'efforce de nous démontrer que Lopez de Mendoza a introduit l'endécasyllabe dans

notre littérature et qu'il a été un sonnettiste habile, sinon extraordinaire. Il est vrai qu'il fut le premier à faire ce vers en castillan, mais si le titre d'initiateur doit se donner à celui qui a su adapter et généraliser une forme neuve, celui-ci revient à Boscan. Il est également exact qu'il a laissé quelques beaux sonnets, mais il en a fait davantage de gauches, en introduisant, outre des vers imparfaits, des endécasyllabes dits provençaux jugés à tort ou à raison impropres, et des *dactyliques* que le même Perez y Curis considère comme tels, ou en rimant séparément deux vers du second quatrain selon le schéma ABBA — ACCA, qui ne constitue certainement pas une innovation, mais un relâchement. De même M. Perez y Curis emploie dans le commentaire des critiques de son auteur un ton violent, mordant ou du moins incivil, déplacé en un travail qui devrait naturellement être serein. En outre, il fait ostentation, parmi d'autres idées extrêmes, d'un antipatriotisme qui l'induit en erreur. S'il cultivait un peu ce nationalisme qui est indispensable dans un pays neuf et dans une jeune littérature, il ne nous dirait pas seulement, en citant Azorin, que le nouveau lyrisme espagnol subit l'influence des écrivains nationaux du Moyen-Age, mais il ajouterait qu'un tel courant a été déterminé par Ruben Dario, montrant ainsi le jeu du critique espagnol qui s'efforce d'arracher au modernisme hispano-américain le mérite incontestable d'avoir suscité les nouvelles tendances des lettres péninsulaires. Nous espérons le faire dans notre livre sur notre grand lyrique et nos lettres nouvelles.

M. J. D. Moscote, Colombien résidant à Panama, est un lettré consacré à l'enseignement, doué d'un véritable esprit critique, pénétré de son rôle, et, pour cela, inquiet de toutes les idées neuves et fécondes et prompt toujours à les commenter et à les répandre. Désireux de culture et animé d'un idéalisme fervent, il s'est voué, avec une ardeur digne de tout éloge, à éclaircir les différents problèmes d'idées ou de méthode touchant à l'enseignement, qui sont encore à résoudre dans le jeune pays où il est professeur. En même temps, convaincu de l'efficacité de la parole, cet « admirable moyen de progrès », il publie avec un autre professeur de talent, M. Mendez Pereira, une revue de sciences et de lettres qui est la meilleure publication de ce genre dans l'Amérique Centrale : *La Revista Nueva*.

Sous le titre de **Paginas Idéalistas**, M. Moscote vient de nous donner un recueil de ses études choisies. Nous y trouvons à côté de plusieurs travaux de pédagogie intéressants, comme une remarquable « Introduction au programme de Philosophie » du Collège National et une fine critique du « Baccalauréat Classique », d'autres de vues plus générales, non moins intéressantes, ainsi qu'un bel éloge de la « Valeur de la Parole » et une fervente exaltation de « l'idéalisme dans l'Enseigment et dans la vie «. C'est un plaidoyer raisonné

et persuasif en faveur de la vraie culture, du progrès intellectuel et moral, des buts supérieurs, désintéressés, qui ne manquera pas de donner les résultat les meilleurs. M. Moscote se disculpe d'être un écrivain. Il en est un et des bons, de ceux qui ont des idées justes et élevées à dire.

MEMENTO. — Martin Aldao : *Durante la Tragedia,* Rome, Typographie Cuggiani . Intéressant récit aussi vivant que délicat, de la vie de l'auteur pendant la guerre, à Paris, à Londres, en Espagne, en Italie. *Pequena Antologia de Poetas Chilenos,* Santiago (Chili), « Los Diez ». Tableau bien fait des véritables poètes chiliens, nous voulons dire des modernes ; précédé d'une petite étude assez juste, de M. Armando Donoso ; malheureusement il y manque un poète de choix qui a été précisément un de ceux qui initieront le mouvement actuel ; M. Gustave Valledor, auteur de deux beaux livres, *Versos Sencillos, En la Colonia.* Ricardo Urbaneja : *Prosas Efimeras,* Carracas, typographie du Comercio. Recueil d'articles et de nouvelles bien écrit et mieux pensé qui révèle un écrivain de talent. A. Andrade Coello : *Rodo,* Quito, Imprimerie Nationale. Intéressante étude sur le grand écrivain uruguayen de cet actif critique et publiciste de l'Equateur. F Zapata Lillo : *De mi Tierra,* Santiago (Chili), Imprimerie Universitaria. Contes de mœurs rédigés avec peu d'art, mais pleins de saveur locale. Carlos Prendrez Saldia : *Paysages de mi Corazon,* Santiago (Chili), Imprimerie Universo. Recueil de poèmes de ce jeune poète chilien dans lequel il y a des pièces senties ; il démontre un vrai progrès sur les livres antérieurs de l'auteur.

Il a commencé de paraître à la Plata (République Argentine) une revue de lettres dirigée par le fin poète M. Rafael Alberto Arrieta, *Ateneo*. A en juger par le premier numéro, ce sera une publication qui honorera nos lettres. Nous y voyons en plus des sections de bibliographie et d'actualités littéraires bien desservies, des collaborations dues à de bons écrivains, tel un beau poème de M. E. Banchs, « del Buenos-Aires Colonial », et un article délicat de M. J. Noë, « las Rutas del Mundo ». La revue *Los Diez*, de Santiago du Chili, est devenue la *Revista de Artes y Letras*. Elle été hier l'organe d'un groupe de jeunes, elle accueille aussi maintenant le concours des aînés ; elle est dirigée par le poète bien connu M. Miguel Luis Rocuant. Dans le premier numéro (1er janvier) on trouve outre des travaux d'écrivains nouveaux, tels qu'une belle nouvelle de M. Orrego Luco et une subtile dissertation sur « le Nu dans la Peinture » de M. Rocuant, des productions des lettrés d'hier, ainsi qu'un poème de M. Concha Castillo et un sonnet de M. Vicuna Cifuentes Sous le titre de *Revista de Revistas*, paraît à Mexico une bonne publication illustrée de littérature et d'actualités ; son directeur est le fin lettré M. J. Nunez y Dominguez. Dans les numéros du 17 et du 24 mars nous remarquons, en plus des différentes chroniques mondiales, d'agréables petits poèmes en prose de M. Efren Bebolledo et une suggestive page, « el Monasterio del Paular », de M. Goy de Silva. A Valverde (République Dominicaine) se publie une intéressante revue de lettres et de politique, *la Pluma*, sous la direction du publiciste de talent qu'est M. M. Jimenez Herrera. Signalons dans le dernier numéro (août et novembre 1917) un chapitre d'un livre prochain de M. Jimenez Herrera,

« les Pactes Internationaux devant le Droit des Gens », fort intéressant, et de beaux vers du poète vénézuélien M. A. Mata. A Cadiz (Espagne) voit le jour une revue commerciale de caractère hispano-américain, qui publie un bon supplément littéraire, *Espana y America*; son directeur est le poète espagnol connu M. E. de Ory, qui vient de publier un petit volume sur *Ruben Dario,* bien renseigné. Signalons un curieux article de M. A. Nervo, « notre Tyran l'Adjectif » (septembre 1917), et un remarquable travail du critique cubain, M. A. de Carricarte sur « l'Union d'Amérique » (novembre). La revue *Iberia*, qui paraît à Barcelone, mérite l'attention du lecteur français, car elle soutient la cause des alliés dans les pays de langue espagnole; elle publie de beaux dessins sur la guerre et a une chronique très bien tenue de livres de partout, notamment de France. Elle vient de dédier un numéro à Paris, à l'occasion de l'attaque allemande sur cette ville, avec de bons textes de MM. Rovira y Virgile, Francisco Carbonell, A. Maseras, etc., et de beaux dessins de Apa, Inglada, Colom, etc. *Ediciones Minimas*, la remarquable publication en cahiers mensuels, que dirige à Buenos-Aires M. L. Duran, a publié pendant sa seconde année des fascicules très intéressants, parmi lesquels *Canciones y Poemas* de R. A. Arrieta, *Parabolas* de J. E. Rodo, *Cuentos* de Fray Mocho. *Cultura* de Mexico, publication analogue à la précédente, a fait paraître dernièrement deux cahiers, *Tres grandes Poetas Belgas*, *Cuentos de Voltaire*, avec de belles préfaces dues au beau poète mexicain M. E. Gonzalez Martinez.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES RUSSES

Serge Persky : *La vie et l'œuvre de Dostoievsky*; Payot éditeur. — P. N. Milioukov : *Le mouvement intellectuel russe*, traduction J.-W. Bienstock; Bossard éditeur.

Dans un précédent article nous avons mentionné la disparition presque totale de toute production littéraire en Russie. Ce phénomène, comme nous le disions, doit être attribué d'une part aux événements tragiques qui se déroulent en Russie, et qui paralysent les forces intellectuelles du pays, et d'autre part aux difficultés matérielles qui rendent impossible le travail des éditeurs. A mesure que la révolution russe se développe, ou, comme disent les journaux bolchevistes, « s'approfondit », cet état de choses empire de plus en plus.

Dans le courant des deux derniers mois on ne trouve pas à mentionner un seul ouvrage digne d'attention paru en Russie. Seuls quelques manuels scolaires ont été édités et encore à des prix tels qu'ils découragent les acheteurs de bonne volonté. Par exemple le manuel de géographie de Biélago a été réédité, presque sans changement, en ne tenant pas compte des événements actuels, au prix de quinze roubles, et il s'agit d'un volume de 400 pages vendu antérieurement un rouble. Les étudiants, qui sont maintenant fort peu nombreux et sont classés par les Bolcheviks parmi les contre-

révolutionnaires, ont formé une sorte de coopérative pour éditer les cours de leurs professeurs. Ainsi a été publié le célèbre cours d'histoire de la Russie du professeur Klutchevsky.

La production littéraire, il faut la chercher maintenant dans les journaux ; mais il ne subsiste plus guère en Russie que les journaux maximalistes et quelques rares journaux bourgeois échappés aux griffes des bolcheviks. Parmi ces publications, nous devons mentionner une série de feuilletons tout à fait remarquables de Maxime Gorki, dans son journal *Novaia Jizn* (Le nouvelle vie), qui traitent de la vie contemporaine russe. C'est une succession de tableaux, tracés de main de maître, de ce que présente la Russie actuelle sous le joug bolcheviste, documents historiques précieux des temps que nous vivons.

Si la production littéraire en Russie est excessivement pauvre, en revanche, à l'étranger on continue de s'intéresser vivement à ce qui se passe dans ce malheureux pays Mais l'intérêt ne se borne pas aux seuls événements actuels, aux différentes phases que traverse la révolution, on veut encore avoir l'explication de cette énigme que représentent la Russie et le peuple russe, on veut connaître son âme et l'on publie à cet effet des études sur les grands écrivains russes, sur la littérature et l'histoire de la Russie. Parmi les plus importantes, nous devons mentionner deux livres parus récemment, à Paris, l'un de M. Serge Persky : **La vie et l'œuvre de Dostoievsky**, et la traduction par J.-W. Bienstock de l'ouvrage de Milioukov : *Le mouvement intellectuel russe.*

La biographie de Dostoievski que nous donne M. Persky est probablement l'une des plus complètes que nous possédions maintenant L'ouvrage est conçu sur un plan très heureux. L'auteur, en même temps qu'il suit la vie de Dostoievski, analyse ses ouvrages qui, ainsi situés, nous deviennent souvent plus compréhensibles, d'autant que M. Persky puise dans la correspondance du génial écrivain une partie des éléments de sa biographie, et que, dans cette correspondance, on trouve, exprimée par Dostoievski lui-même, la genèse de ses œuvres. Quant à la critique de l'œuvre de Dostoievski, bien que généralement judicieuse, nous ne sommes pas toujours d'accord avec l'auteur. Par exemple, à propos des *Possédés*, M. Persky écrit : « Il (Dostoievski) voulait stigmatiser le mouvement nihiliste. Or pour y arriver, lui qui toute sa vie s'était évertué à faire jaillir du criminel le plus endurci l'étincelle divine, il doit enlever à ses « Possédés » tout trait susceptible d'inspirer la sympathie, attribuer leurs buts et moyens à l'impiété absolue. » Et plus loin M. Persky ajoute que « l'invraisemblance de cette donnée, l'abandon de l'idée même de l'individualité ne pouvait lui réussir, qu'on le sent au malaise dont l'auteur est rempli », etc. Il nous paraît au contraire que les *Possédés*

restent l'une des œuvres les plus remarquables de Dostoievski, l'une de celles où son génie s'est montré le plus prophétique, ainsi qu'en témoignent les événements actuels. Dostoievski a prévu dans ce roman l'aboutissement au bolchevisme de la future révolution russe. Les héros des « Possédés », ce sont les bolcheviks d'aujourd'hui ; il n'y a qu'à changer les noms. Et enfin dans les *Possédés*, comme dans toute l'œuvre du génial Dostoievski, on retrouve cette humanité et ces cris de pitié, dont lui seul a le secret.

L'autre ouvrage important à signaler est celui de Milioukov : **Le mouvement intellectuel russe**. On connaît la personnalité de l'auteur. Savant historien, littérateur, homme politique considérable, leader du parti des cadets, M. Milioukov fut le premier ministre des affaires étrangères du Gouvernement provisoire russe. Parmi ses œuvres les plus connues citons : *Essais sur l'histoire de la civilisation russe* (1895-1896), en trois forts volumes, dont le premier a été traduit en français ; *la Crise russe* (1907) ; *Les courants principaux de la pensée historique russe* (1893-1895), etc.

Le mouvement intellectuel russe est un ouvrage composé d'une série d'études dans lesquelles Milioukov analyse la formation des esprits, des caractères et des grandes intelligences russes depuis Aksakov jusqu'aux épigones du slavophilisme : Danilevski, Leontiev, Wladimir Soloviev, en passant par Stankévitch, Biélinski, Hertzen et Granovski. A noter aussi dans cet ouvrage un important et intéressant chapitre, *Les « hommes d'en haut » et la noblesse*, où l'auteur, se basant sur de nouveaux documents, étudie la première tentative, dans l'histoire de Russie, de limitation du pouvoir autocratique, faite par les intellectuels de cette époque, représentés surtout par le prince Dmitri Mikhaïlovitch Galitzine.

OULEINIKOFF.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Vladimir G. Popovitch : *Le Monténégro pendant la Grande Guerre*. Paris, Imprimerie Lang, Blanchonz et Cie, S. p. — P. G. La Chesnais : « *Sans annexions* ». *Que signifie la formule* ? Bureaux de « L'Action Nationale ». S. p. — Léon Maccas : *La Grande Guerre, les Nations et les Hommes*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — *Traité de la Guerre en général par un officier de distinction*, in-32, Bossard. — A. Zwendelaar : *Principes de guerre*. — Gustave Herve : *La Patrie en danger*, Bibliothèque des ouvrages documentaires, 16 rue Alphonse-Daudet, 2 fr. 25. — Louis Férasson : *La question du fer, le problème franco allemand du fer*, Payot, 3 fr. — Henry Barby : *Avec l'armée serbe*, Albin Michel, 4 fr.— Jean Mélia : *L'Algérie et la Guerre*, Plon, 4 fr. — Max Buteau : *Tenir*, Plon, 3 fr. 50. — S. J. Chapman et autres : *Labour and Capital after the War*, John Murray, 6 s. — E. A. Vizetelly : *The True Story of Alsace-Lorraine*, Chatto and Windus, 10 s. 6 d. — J.-H. Woods et Paul Loyson : *France-Amérique*, Paris, Hellen, 15 fr. — John Finley : *Messages des Universités des Etats-Unis aux Universités de France*, Paris, Imprimerie Duval. 2 f,

L'ouvrage de M. Vladimir G. Popovitch sur **Le Monténégro pendant la Grande Guerre** fut fort échoppé par la Censure

(119 pages sur 316 pages,rétablies depuis). L'auteur s'y est proposé de faire connaître au public français « le véritable rôle que le Monténégro a joué dans cette guerre ». On sait que ce rôle a été très discuté. On a parlé d'une collusion entre ce petit État et l'Autriche-Hongrie, d'un abandon quasi volontaire du Mont Lovcen, de tractations obscures après la défaite, etc. Je me souviens parfaitement d'avoir vu toutes ces choses dans les feuilles. Il résultait de ces accusations que le Monténégro devenait le client de l'Autriche qui, en retour, devait le favoriser. M. Popovitch s'est appliqué à réfuter ces imputations.

Je ne puis entrer dans des détails. Je signalerai comme un exemple de sa discussion son récit documenté des opérations qui amenèrent la chute du Mont Lovcen. Cette défaite, d'après ces pages, n'apparaît évidemmeut point comme ayant été préparée d'avance, — sinon par certains mauvais vouloirs ententistes, qui ne se trouvaient pas au Monténégro. En ce qui concerne le traité secret qui aurait été passé antérieurement entre Nicolas de Monténégro et François-Joseph, l'auteur dit en susbtance : « Ou ce traité existe, ou il n'existe pas. » S'il existe,« le roi Nicolas avait fait la même chose que la Roumanie et l'Italie, qui avaient, elles aussi, des traités avec l'Autriche » et n'en ont pas rempli les stipulations.« Le roi Nicolas n'en devrait être que plus sympathique aux Alliés. »

En ce qui concerne la capitulation du Monténégro, la thèse de M. Popovitch est celle-ci : le roi et son gouvernement furent parfaitement d'accord pour rejeter la paix. On a dit le contraire, le roi la refusant, tandis que son gouvernement, ou partie de son gouvernement, avec le prince héritier Mirko en tête, l'acceptait au contraire.

Je dois dire que l'exposé de M. G. Popovitch, quelque clair et documenté qu'il soit, ne me paraît pas élucider complétement cette question, en ce qui concerne le rôle du Roi. Lors du départ de celui-ci, après son refus de signer la paix, y avait-il accord sur ce point entre lui et la partie de son gouvernement restée au Monténégro? Oui, si ce départ eut lieu d'accord avec les ministres ; non, s'il en fut autrement. Or les conditions où s'est accomplie cette séparation ne paraissent pas tout à fait éclaircies, et il subsiste comme une impression que le roi Nicolas partit secrètement, ce qu'il n'aurait certainement pas fait s'il eût été en parfaite harmonie avec ses ministres en ce qui concerne le rejet de la paix. Commentant une Déclaration « signée par le prince Mirko, le général Voukotich et les trois minis- demeurés au Monténégro,MM.Radoulovitch,R. Popovitch et le général Véchovitch » (ces personnages agissant comme « gouvernement royal »), M. G. Popovitch affirme que, loin d'être parti « à l'insu de son gouvernement », comme le dit cette Déclaration, « ce fut, en réalité, le gouvernement qui décida que le roi, le corps diplomatique, le président du Conseil, le trésor, etc., partiraient pour Scutari. Et l'on

nous renvoie aux détails donnés p. 259. Page 261 (et non page 259), je lis : «... le gouvernement prit la décision, approuvée de tous les ministres, de transférer de Podgoritza à Scutari la Cour, le président du Conseil, le corps diplomatique, le trésor d'Etat et les Archives. Etc ». On a bien lu : la « cour », et non le « roi ». Ce texte n'est pas décisif. Reste enfin une autre obscurité : le départ du Roi, de Scutari, le 7 janvier 1916, à la tombée de la nuit, et son embarquement, le lendemain, sur un torpilleur italien. Comment ceci se passa-t-il au juste ? On ne nous en dit rien.

L'hypothèse où un parti, resté au Monténégro, aurait, en fait, conclu la paix avec l'Autriche, malgré le Roi, semble donc subsister.

Une autre question importante traitée dans ce livre est celle des rapports du Monténégro et de la Serbie. Je ne puis m'étendre là-dessus. On entrevoit ici bien des querelles de famille, querelles qui pesèrent plus ou moins sur les destinées des deux peuples yougo-slaves. Il y eut, on s'en souvient peut-être, une « Déclaration de Corfou », d'après laquelle le Monténégro devait être en quelque sorte médiatisé au profit de la Serbie, devenue la tête de l'hégémonie yougo-slave. Il y a beaucoup de choses troubles, pénibles, entre les lignes de cette Déclaration. Bon Monténégrin, et, comme tel, soucieux de ne point scandaliser un bon Serbe, M. Popovitch n'hésite pas toutefois, se considérant en état de « légitime défense », à déclarer que la calomnie : *Le roi Nicolas a vendu le Lovcen à l'Autriche!* fut lancée de Belgrade en 1907. (Page 130). Etc., etc. Ce fut une heure pathétique, lorsque les deux peuples se retrouvèrent réunis dans le malheur. Et je signale, à ce sujet, un lamentable et véridique tableau de la retraite serbe (pages 172-179), tableau qui montrera une fois de plus le cas qu'il faut faire de ce que dirent, à l'époque, les journaux, touchant cette opération finale de la guerre balkanique.

M. P.-G. La Chesnais, dans ces pages sur le Soviet russe, a soigneusement analysé le rôle de la fameuse formule « **Sans Annexions** » dans la politique du Soviet. La formule complète, on s'en souvient, est : « Paix sans annexions ni indemnités, sur la base du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. » M. La Chesnais estime que, dans cette formule, les seuls mots qui comptent, pour le Soviet, sont ceux-ci : « Paix sans annexions », — les autres : « Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » n'étant qu'une clause de style, destinée à faire accepter la première partie de la formule par les socialistes français et anglais (cette première partie pouvant contenir une échappatoire en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine et mainte autre *terra irredenta*).

Je ne puis suivre M. La Chesnais dans les détails de sa substantielle étude, que j'ai lue attentivement et le crayon en main. D'une

façon générale, il me paraît que la question d'Alsace-Lorraine, comme je viens de l'indiquer, se trouvait posée d'une façon négative, malgré certaines stipulations accessoires, dans la doctrine maximaliste. Les mots « Alsace-Lorraine » ne se trouvent pas fréquemment dans l'écrit de M. La Chesnais : mais on les lit entre les lignes. C'est que les bolcheviki, en somme, voyaient dans la question d'Alsace-Lorraine le grand empêchement à la paix générale. Aussi leur formule, réduite à ses éléments essentiels, ne la pose-t-elle point.

M. La Chesnais rappelle avec amertume la déclaration des maximalistes à ce sujet, lorsqu'ils laissèrent voir le fond de leur pensée :

La Révolution russe ne consacrera pas un seul soldat à vous aider à réparer les « injustices historiques » commises contre vous, et les « injustices historiques » commises par vous, vos violences sur l'Irlande, l'Inde, l'Egypte et les innombrables peuples qui habitent toutes les parties du monde. Si vous désirez tellement la « justice », si, en son nom, vous êtes prêts à mettre au tombeau des millions de gens, prenez la peine de commencer par vous-mêmes, Messieurs!

Ceci paraît viser plus particulièrement l'Angleterre, mais il est bien évident que la question d'Alsace-Lorraine s'y trouve impliquée. Du reste, nous lisons ailleurs ces mots : « La démocratie révolutionnaire ne consentira pas à un seul jour de prolongation de la guerre pour rectifier n'importe quelle frontière. » Et les maximalistes ajoutaient ; « Elle est pleine de sympathie pour la libération de tous les peuples opprimés, mais en même temps, elle sait pertinemment que la libération s'obtient non par la guerre, mais par la révolution ». Il en est résulté la Russie libre et démembrée.

Dans leurs rapports avec les socialistes des autres pays, les maximalistes ont manœuvré de telle sorte que rien ne les empêchât de faire une paix séparée. Avec une fugacité toute slave, le sens de leur fameuse formule a toujours évolué dans ce sens. On sait que les maximalistes ont reproché aux socialistes des autres pays une défection de leur part. De là la paix de Brest-Litowsk.

M. La Chesnais, lui, leur reproche, aux socialistes de l'Entente, d'avoir pris, envers le Soviet, avant la paix russe, une attitude de solliciteurs (l'offensive étant la chose sollicitée). Ceci aurait enhardi le Soviet à n'agir qu'à sa guise, et à entamer finalement des négociations de paix avec l'Allemagne.

M. La Chesnais, là-dessus, dit que les socialistes « ont montré une extraordinaire facilité à négliger les faits qui ne venaient pas à l'appui de leur politique ». Il y a certainement du vrai là-dedans, surtout, d'une façon générale, pour la période antérieure à la guerre. Toutefois l'on se fera scrupule de suivre jusqu'au bout M. La Chesnais dans ses reproches. Le socialisme est une force. Ces heures épouvantables rendent absolument nette la mission de cette force.

Le salut de l'humanité prime le salut des politiques. Au point où en sont les choses, on ne se reconnaît pas le droit de dire un seul mot pouvant jeter un doute sur la valeur d'un effort visant à la délivrance de tous et de chacun.

Les « Réflexions » de M. Léon Maccas sur **La Grande Guerre, les Nations et les Hommes** touchent à maintes choses : causes de la guerre et responsabilités en jeu ; caractère de cette guerre ; mentalité allemande et mentalité des alliés ; diplomatie et propagande ; question d'Orient ; princes, hommes d'état et régimes politiques ; révolutions, idées du temps de guerre, neutralités, patriotisme et nationalisme ; condition des sciences, des lettres et des arts à cette époque, sans oublier divers aperçus touchant les aspects et problèmes présumés du monde après la guerre. A vrai dire, ce sont ici comme des Essais, c'est-à-dire des suggestions, des indications en passant, des esquisses, tout cela conçu et écrit dans un esprit de finesse, d'une finesse parfois subtile et presque fatigante, mais le plus souvent intéressante. De cet esprit de finesse, M. Léon Maccas, en sa qualité d'Hellène, paraît en avoir à revendre. C'est un libéral fort ingénieux et spirituel. Et quoique libéral, il n'est pas « métaphysicien ». On goûtera ceci : « Un ami du paradoxe me disait un jour : Les Américains sont entrés en guerre parce que, en hommes d'affaires expéditifs et en esprits prompts et pratiques, ils se désespéraient de voir l'Europe, — l'Entente, — mener cette guerre avec mollesse et surabondance d'activité métaphysique ! » Activité *métaphysique*, idéologisme : c'est bien cela, et on s'est suffisamment plaint ici même de cette activité métaphysique, ultra-morale. Mais là-dessus, s'il y a eu lenteur de *conception* chez les Alliés, il y a eu lenteur *d'exécution*, de mise en train chez les Américains, M. Léon Maccas ne le dissimule pas.

M. Léon Maccas, ai-je dit, apparaît comme un esprit très fin et très nourri. Il note au passage cette citation de Hobbes : « Les démocraties sont des aristocraties d'orateurs. » Ce qui n'est peut-être pas suffisant. Car aussi longtemps qu'une « autocratie » vivra à côté de ces aristocraties de beaux larynx, celles-ci « seront toujours exposées à de fâcheuses surprises dont le principe démocratique lui-même peut avoir à souffrir et à payer les frais ». Hélas ! Je sais qui, en fait, les paye, ces frais : c'est vous, c'est moi ; ce sont nos enfants ! Souhaitons du moins que ce principe s'amende dans une telle expérience. Mais l'on en doute. M. Léon Maccas, Hellène et Essayiste politique, est un Ententiste fort avisé. Son livre se recommande de lui-même.

EDMOND BARTHÈLEMY.

§

Nous sommes assez enclins à croire que la formidable guerre, où toutes les grandes nations se trouvent engagées aujourd'hui, ne permet à priori aucun rapprochement avec les guerres du passé. Trop considérer les choses sous cet angle nous a valu bien des erreurs. On trouvera des rapprochements, et des plus piquants, entre le présent et le passé dans un petit ouvrage que la maison Bossard vient d'avoir l'heureuse idée de réimprimer, sous un format commode. Grâce à sa forme portative, il peut être lu sans fatigue, sans embarras, à la promenade, au cantonnement, même dans la tranchée. Il s'agit du **Traité de la Guerre en général** publié à la Haye en 1742 et condensé en quelques feuillets. L'auteur est resté anonyme, sous le brevet d'un « *Officier de distinction* ». C'est tout ce qu'on nous dit à son sujet. Quel qu'il soit, il est indubitablement homme de guerre et d'une trempe excellente. Il écrit, en effet : « La guerre est le metier du monde où il y a le plus de choses à prévoir, et le plus attachant pour un homme qui a du talent de s'y appliquer ; mais il faut y trouver de l'agrément et faire les choses par inclination autant que par devoir. » Au moment ou l'« officier de distinction » rédige son Traité, la guerre de la succession d'Autriche vient de se terminer ; la guerre de Sept Ans, celle où l'on peut le mieux trouver certaines analogies avec la guerre actuelle, n'est pas encore commencée. Il écrit, sans aucun doute, sur la fin de sa vie, car, pour mettre sur pied un pareil ouvrage, il faut une expérience considérable du commandement et du maniement des troupes ou un ensemble de dons naturels qui ont dû l'appeler au poste le plus élevé. Mais si l' « officier de distinction » était devenu lieutenant-général des armées du Roi ou maréchal-de-camp, sans doute connaîtrions-nous son nom. Peut-être n'a-t-il jamais commandé plus haut qu'une compagnie de chevau-légers ou de mousquetaires. Un « officier de distinction » qui ne perce pas plus haut, cela est de tous les temps. Toujours est-il qu'il a dû faire ses premières armes sous M. le Prince et M. de Turenne, dont il parle sur un ton de vénération particulière. Ce sont, dit-il, des « originaux qu'on semble ne pouvoir plus copier ». Il a vu évoluer la guerre ; il a vu le rôle de l'artillerie devenir sans cesse plus important. Au moment qu'il écrit, nous sommes à la veille des grandes réformes du comte de Saint-Germain et de Gribeauval. On devine que l'« officier de distinction » a suivi avec passion cette évolution de la guerre. Les progrès réalisés dans les moyens matériels d'assurer le succès ne lui ont pas paru constituer un changement profond, sachant bien en son for intérieur que l'essence de la guerre ne varie pas. Veut-on savoir, par exemple, comment on devait attaquer des retranchements et forcer des lignes ennemies en l'an de grâce 1742 ? Je laisse la parole à l'« officier de distinction » :

Pour attaquer un ennemi derrière des retranchements, il faut être de beaucoup supérieur. Avant que d'en prendre la résolution, on ne saurait avoir trop exactement reconnu les endroits les plus faibles. Quand le parti en est pris, il est bon, quelques jours auparavant, de faire beaucoup de mouvements différents, pour tâcher de le fatiguer et l'accoutumer par là à vos démarches, afin de lui dérober le véritable dessein qu'on a, et l'obliger à s'éloigner de l'endroit qu'on a en vue d'attaquer. Si l'ennemi cependant ne prend point le change et s'il se tient sur ses gardes, il sera à propos, si les circonstances le peuvent permettre, de faire plusieurs attaques.

On commence par canonner ses ouvrages, pendant que l'armée est en bataille, hors de la portée, s'il est possible, du canon de l'ennemi. Quand on a battu et éboulé les défenses de retranchements, on doit avoir des gros détachements de travailleurs, portant des fascines, sous la direction des ingénieurs et officiers nécessaires, qui, soutenus par un Corps des meilleures Troupes, marcheront droit à la brèche. Les premiers détachements seront soutenus d'un plus gros, et celui-ci de l'Armée même. Quand on est arrivé auprès des lignes, on fait de son mieux pour les combler et les raser : c'est pourquoi la nuit est plus propre pour faire toutes ces manœuvres que le jour. L'attaque même doit se faire un peu avant le point du jour, afin que l'ennemi ne puisse découvrir au loin, ni connaître quelle est la véritable ; et le jour étant venu, il faut que le plus fort de la besogne soit fait.

Nous bornons là la citation ; mais qu'on lise tout ce chapitre intitulé : Pour forcer des retranchements ou lignes, on sera frappé des rapprochements qui se présentent à l'esprit avec la guerre actuelle.

L'« officier de distinction », quoique d'ancien régime, du temps où le soldat n'était pas citoyen — c'était la canaille ! — sait très exactement l'importance qu'il y a à ménager une troupe, à ne pas exiger d'elle un effort dépassant ce que nous appelons aujourd'hui sa capacité de combat :

Quand la valeur, dit-il, est arrivée à un certain point, elle se soutient quelque temps, mais elle se lasse à la fin par la perte qu'on fait des plus braves gens, ou parce qu'on les expose pendant trop longtemps ; au lieu qu'en la ménageant à-propos, on la conserve non seulement dans la troupe qui a fait son devoir, mais on l'inspire aussi à celle qui prend sa place. Faute de cette attention, on s'est bien souvent attiré soi-même quelque disgrâce (1).

D'ailleurs, il est curieux de voir à quel point l'« officier de distinction », en un temps où le soldat était conduit à la canne, est soucieux non seulement de tout ce qui peut atteindre le moral et la santé du troupier mais encore de tout ce qui peut flatter son amour-propre et relever sa dignité. « Si on pouvait l'appeler Monsieur, il n'en vau-

(1) Aujourd'hui, on dira d'une manière plus vague que « le devoir le plus strict d'un officier est de n'exiger d'une troupe que les fatigues et les sacrifices rendus tout à fait indispensables par les nécessités militaires et de ne jamais lui demander l'impossible. » Le texte de l' « officier de distinction » contient plus de précisions.

drait que mieux », ajoute-t-il. Il va jusqu'à railler les « puérilités » du maniement d'armes : « Souffler sur le bassinet, passer le mousquet du côté de l'épée en faisant la pirouette sur le talon, haut la bahuette et vingt niaiseries semblables qui ne sont proprement bonnes à rien. » Décidément, l' « officier de distinction » était un esprit original ; il y a des chances pour qu'il n'ait jamais été ni maréchal-de-camp ni lieutenant-général.

Voici un opuscule de 39 pages, **Principes de guerre**, qu'on pourra également lire et méditer dans la tranchée. Son auteur, M. A. Zwendelaar, appartient au barreau de Bruxelles : il a trouvé à dire, en termes concis, des choses excellentes. Nous vivons décidément à une époque singulière, où l'on peut lire sous la plume des militaires professionnels qu'on arrivera à la victoire sans livrer la bataille et où l'on entend un avocat nous affirmer que nous ne gagnerons pas la guerre avec des discours, mais avec le fonds de vertus guerrières qui sont la chair, les miracles et le sang d'une armée. La sincérité de M. A. Zwendelaar ne fait pas de doute, puisqu'il nous recommande l'usage de toutes autres armes que celles communément employées dans sa corporation, je veux dire les diatribes enflammées et les longs discours, dont certains hauts personnages de l'Entente usent sans aucune parcimonie. M. Zwendelaar, dont l'expérience s'est formée au contact direct des choses de la guerre, a mis au net ses réflexions pour les « nouveaux gradés », c'est-à-dire pour les civils que les devoirs de l'heure présente ont jetés comme lui dans la mêlée. Il attire leur attention sur les principes de l'art de la guerre et il leur en fait toucher la réalité. Il a rédigé ces brefs commentaires d'une manière si personnelle et si moderne que l'on peut dire que nombre de professionnels, blanchis sous le harnois, ne perdraient pas leur temps à les méditer. Parfois, il les souligne avec énergie. Pour vaincre, nous dit-il, il faut vouloir : et cette volonté doit être animée de conviction, de patriotisme ou de haine à son défaut. Il ajoute, avec un à-propos d'une actualité saisissante ; « Hors le patriotisme, il n'y a place que pour des motifs individualistes, donc égoïstes ou locaux. L'homme ne cherchera plus que la solution appelée, dans sa pensée, à lui assurer l'existence matérielle la plus commode. Erreur funeste, — dont l'histoire de ces trois dernières années n'a que trop fourni la preuve, au prix souvent de la vie ou de la liberté ravie, sans honneur à ceux qui s'en étaient fait une règle de conduite. »

M. Zwendelaar appelle l'attention de ses « nouveaux gradés » sur la valeur qu'il faut attribuer aux Règlements, qui définissent les formations, dispositifs et procédés d'action des troupes. Il les met en garde contre le caractère impératif qu'on est trop souvent porté à leur reconnaître. Il fait à ce propos, une réflexion fort sage : « Peut-

être serait-il souhaitable, dit-il de remplacer la dénomination de *règlements* par celle *d'instructions*, et d'éviter à celles-ci une rédaction trop impérative susceptible d'amener une équivoque derrière laquelle s'abritent trop facilement certains cerveaux paresseux ou timorés, craintifs des responsabilités ou incapables d'initiative. » J'aimerais enfin à citer, presque en entier, le petit chapitre sur la Discipline militaire ; j'y renvoie le lecteur. Il me paraît contenir les principes essentiels, vieux comme le monde, mais rajeunis sous une forme originale, appropriée à notre mentalité moderne. Je me borne à ces rapides indications. Cependant, avant de terminer, je ne peux résister au désir de citer ces lignes, qui, ne l'oublions pas, sont d'un Belge ; à ce titre, elles me paraissent d'une importance capitale :

Il est évident que l'armée belge, seule, était incapable de vaincre l'Allemagne. Mais au 4 août 1914, sa mobilisation et sa concentration, qui étaient terminées, lui donnaient des forces suffisantes pour faire échouer le plan stratégique de l'Allemagne, uniquement basé sur la traversée rapide de la Belgique. La mission de l'armée belge, que lui permettaient, nous le répétons, ses effectifs, son armement, les positions où elle pouvait s'appuyer, était d'accrocher l'adversaire, d'entraver sa progression, de semer d'obstacles ses itinéraires, de l'affaiblir, d'énerver, par le retard qu'elle imposait, le haut commandement allemand, d'enlever aux troupes ennemies la confiance en l'irrésistibilité de leurs forces et de leur valeur.

Tel était le rôle de l'armée belge. Elle pouvait et devait le remplir. Son action était une opération à caractère et but nettement déterminés, d'importance capitale sur le restant de la guerre et par laquelle elle coopérait, en la préparant, à la bataille décisive, qui devait être engagée par ses garants et alliés.

L'histoire dira si l'armée belge a compris et su remplir sa mission.

JEAN NOREL.

§

La Patrie en danger, recueil des articles publiés par Gustave Hervé dans *la Guerre sociale* du 1er juillet au 1er novembre 1914, n'est pas seulement un mémorial vivant de la période la plus angoissante de la guerre, c'est encore un document psychologique d'un intérêt indéniable, puisqu'on y voit le farouche Hervé du « Drapeau sur le fumier » et autres aménités antipatriotiques subitement frappé par la grâce et s'exprimant sur la guerre en termes auxquels Déroulède lui-même n'eût eu rien à reprendre.

Cette conversion foudroyante est d'ailleurs très compréhensible, et ce qu'on ne comprend pas c'est que tous les anciens libertaires, si chatouilleux sur le bénin autoritarisme de nos gouvernants, n'aient pas bondi de fureur à la menace d'un autoritarisme autrement atroce et féroce. C'est ce que Gustave Hervé répète souvent à ses amis en ce volume, et ce à quoi ceux de ses amis qui ne l'ont pas imité seraient bien en peine de répondre. Au fond le jacobinisme est une maladie

de peau, comme disait le Premier Consul, et il ne faut jamais désespérer du retour au bon sens des révolutionnaires les plus frénétiques, pourvu que leur truculence ne cache pas une âme basse ou méchante, car c'est toujours aux bons vieux péchés capitaux et aux non moins vieilles vertus cardinales qu'il faut revenir ; suivant qu'on est haineux ou affectueux, vaillant ou lâche, envieux ou secourable, on fera comme Hervé ou comme... les autres. En ce moment, chez nous, il y a d'un côté les énergiques qui veulent la victoire à tout prix et qui l'auront, et de l'autre côté les couards qui bêlent pacifisme et humanitarisme, au fond défaitisme ; à cette lâcheté intime se joignent d'ailleurs d'autres sentiments, mais toujours bien vils, l'égoïsme électoral, l'envie antibourgeoise, la pêche possible en eau trouble, tout ce qui a mené la pauvre Russie où elle est. Heureusement Hervé n'était pas un lâche, et malheureusement beaucoup de ses amis l'étaient et le sont ; ceux-ci cultivent de façon honteuse dans notre peuple les mauvais germes qui s'y trouvent peut-être plus qu'ailleurs et que nous n'avons que plus de mérite à sarcler de nos âmes, car il semble bien que la France, pays des extrêmes, a produit les plus tristes faibles comme les plus splendides héros, et que c'est par cette faiblesse qu'on doive expliquer certains épisodes déplorables de notre histoire comme la Terreur, ce mot terreur l'indique suffisamment. Quant à Gustave Hervé, pour revenir à lui, son attitude dès le premier jour fut tout à fait louable, aussi bien contre les démolisseurs des laiteries Maggi que contre les envahisseurs du sol sacré gaulois, et loin de le blâmer de son optimisme frénétique et de la façon dont chaque jour depuis quatre ans il prédit la déroute des Barbares pour la semaine prochaine, je lui tracerais des couronnes civiques pour ce magnifique et sincère bourrage de crânes dont les poltrons seuls peuvent ricaner. Qu'est-ce qu'un peuple vainqueur ? C'est un peuple qui se croit vainqueur !

Un seul mot dira l'importance de **la Question du fer** que traite M. Louis Férasson : Si l'Allemagne n'avait pas eu à sa disposition le minerai de fer des deux Lorraines, elle n'aurait pas pu soutenir une guerre comme celle-ci. Une légère avance maintenue dans la région de Thionville eût obligé le Kaiser, même vainqueur sur la Marne, même maître de Paris, à demander la paix ! Autre aperçu : cette Société des Nations, qu'on rêve basée sur le respect des droits des peuples, ne sera possible que si nous reprenons à l'Allemagne nos départements de l'est et notre Alsace-Lorraine. Je n'ose d'ailleurs espérer que cette considération convainque nos bolcheviks ; ils continueront à crier au déroulédisme : sottise et pleutrerie sont de puissants bandeaux.

Si l'Allemagne, hypothèse à laquelle ils se résigneraient vite, je le crains, gardait notre bassin de Briey, sa royauté du fer serait

absolue et sa puissance de guerre invincible. Sa production de fer, qui était en 1913 de 28 millions et demi de tonnes, passerait à 54 millions, y compris le produit des gisements luxembourgeois dont elle serait la maîtresse, quand la nôtre tomberait à 4. Si, par contre, c'est nous qui complétons notre bassin de Briey avec la Lorraine annexée, notre production du fer montera à 45 millions de tonnes et celle de l'Allemagne tombera à 7 ; tout espoir de guerre de conquête lui sera désormais interdit. Et notre situation, à ce point de vue, ne fera que croître et embellir, car les gisements de fer que nous commençons à peine à découvrir et exploiter en Bretagne, en Normandie, en Algérie, sont peut-être plus riches encore que ceux de Lorraine. La France a un avenir métallurgique merveilleux, et nos bolcheviks l'abandonneraient d'un cœur léger à notre ennemie irréconciliable !

Le seul défaut de cette situation économique sera le manque de charbon, car on ne peut traiter le minerai de fer qu'en brûlant force houille. En 1913, il nous fallait 63 millions de tonnes de charbon, et nous n'en produisions que 41 ; quand nous aurons reconstitué le bassin lorrain, il nous en faudra bien 70 à 80, davantage peut-être. C'est pourquoi certains souhaitent qu'à la paix nous obtenions la frontière non pas de 1815 mais de 1814, qui nous rendrait le bassin houiller de Sarrebruck, soit un supplément de 17 millions de tonnes. Or, la chose pourrait se faire sans toucher aux frontières et sans porter la moindre atteinte à la volonté des Sarrebruquois, si telle elle est, de rester Allemands ; comme les houillières de ce bassin sont propriétés de l'Etat prussien et de l'Etat bavarois, il suffirait de transférer cette propriété à l'Etat français avec toutes les servitudes voulues par l'exploitation ; les habitants resteraient Allemands, mais leur sous-sol serait propriété du capital français ; tout cela est très simple ; ce qui l'est moins, c'est d'imposer ce régime à l'Allemagne ; mais avec une constance suffisante, on y arrivera bien !

HENRI MAZEL.

§

M. Henry Barby avait déjà publié un volume sur les événements de Serbie, mais qui était surtout un journal de correspondant de guerre et ne s'occupait que des derniers événements de 1915 et de la retraite sur l'Albanie et Durazzo. Le récit actuel : **Avec l'Armée serbe**, tout en donnant l'impression des choses vues, est davantage l'œuvre d'un historien. Il reprend les choses dès le commencement, c'est-à-dire lors de l'ultimatum autrichien qui devait déchaîner le conflit dont toute l'Europe, sans parler du reste de la terre, souffre encore présentement. — L'agression contre la Serbie, a-t-il pu écrire d'ailleurs, fut une conséquence de la victoire des Balkaniques en

1912 contre les Turcs. L'Autriche qui pensait voir diminuer la puissance de ses voisins d'Orient sut intriguer après leur succès, et travailler à en amoindrir les conséquences. Ce fut elle qui suscita la seconde guerre où la Bulgarie fut battue ; mais en fait la coalition dont elle avait pu redouter les conséquences se trouvait anéantie. La Serbie dès lors se trouva directement menacée, car elle faisait obstacle à l'expansion autrichienne vers l'Orient, et le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand vint fournir le prétexte que cherchait l'empire des Habsbourg. Lors de son ultimatum, le gouvernement serbe alla jusqu'aux extrêmes limites des concessions possibles. Mais l'Autriche voulait la rupture. Le jour même où elle envoyait sa réponse, la Serbie recevait l'avis du départ du ministre autrichien qui quittait la légation dix minutes plus tard, ayant fait d'avance ses préparatifs. Le gouvernement dès le lendemain partit pour Nisch, la capitale se trouvant trop exposée, avec la proximité des troupes autrichiennes massées sur l'autre rive du Danube. On voulait espérer encore que l'intervention des grandes puissances, « l'Allemagne y compris », empêcherait l'agression. Mais la guerre commença aussitôt par le bombardement de Belgrade et d'autres localités proches, tandis qu'on apprenait la mobilisation russe sur la frontière (31 juillet). — L'armée serbe constituait d'ailleurs une force redoutable ; elle manquait malheureusement de fusils, et dans certaines divisions on comptait jusqu'à 6.000 hommes sans armes, — armes qu'on attendait impatiemment de Russie. Cependant les débuts furent plutôt favorables. La première bataille engagée, lorsque l'armée autrichienne eut envahi la Serbie, — bataille du Tser et du Iadar (12-25 août 1914) — se termina au désavantage de l'ennemi. Les Serbes firent 5.000 prisonniers, enlevèrent des canons, des obusiers, un matériel énorme. Mais la ville de Chabatz, sur la Save, prise, reprise, méthodiquement dévastée ne laissa que des décombres. Je passe sur le chapitre des atrocités reprochées à l'ennemi, et dont on en a parlé abondamment de divers côtés. A la suite de sa victoire l'armée serbe passa la Save et entra en Autriche. Des hussards hongrois, dit-on, périrent par des marais où ils s'enlisèren, et ceux qu'on en put retirer y laissèrent leurs bottes. La populations de même race, accueillait les envahisseurs à bras ouverts. Mais lee opérations ensuite furent moins heureuses ; l'armée autrichienne se reforma, vint attaquer près de l'embouchure de la Drina, sur la Savt où elle se fit battre, ensuite entre Loznitsa et Lioubovia. Elle passa cependant la Drina et de durs combats furent donnés. Les Serbes d'autre part avaient enlevé Semlin, en face de Belgrade ; mais il fallut abandonner bientôt l'offensive. La deuxième invasion se produisait, car l'adversaire avait le nombre ; l'armée d'Ougitsé et les Monténégrins tentèrent bien une diversion en Bosnie ; des troupes

arrivèrent à Vlassénitsa, mais durent être rappelées. Tandis que continuait le siège de Belgrade, la résistance sur tout le front se faisait plus opiniâtre, et il faut lire le détail des combats, imaginer quelle fut l'énergie de la défense. Enfin on dut battre en retraite, défendant pied à pied la terre envahie (1-30 novembre), évacuer Belgrade. Mais l'armée serbe s'arrêta sur la Kouloubara, où elle attendit l'ennemi. Ce que fut la bataille (3-8 décembre), le récit de M. Henry Barby le raconte longuement ; elle s'acheva aux dépens de l'armée d'invasion, qui eut au moins 50.000 hommes hors de combat et abandonna un matériel énorme. Belgrade du fait fut délivré et les Autrichiens évacuèrent la Serbie.

Je n'ai pu entrer dans le détail des opérations, mais le volume de M. Henry Barby les donne abondamment et avec une précision toute militaire, citant les numéros des corps, les noms des chefs. En narrant les faits, il en consigne jusqu'au détail et donne même des anecdotes. La campagne de 1914 fut l'épopée de tout un peuple auquel l'adversaire lui-même peut rendre hommage, car il eut ensuite sa revanche. Il devait revenir en effet, organiser une expédition nouvelle, — d'ailleurs avec le concours de l'armée allemande, — et occuper la Serbie. Mais la résistance de ce petit royaume reste quand même une page d'un héroïsme farouche, et l'une des choses les plus extraordinaires de la grande guerre actuelle.

A la librairie Plon, M. Jean Mélia, « ancien chef du cabinet du gouverneur général », a donné un livre curieux et abondant de considérations sur **l'Algérie et la Guerre** (*1914-1918*), où il parle d'abord des visées allemandes dans le pays, selon les appétits que nos voisins de l'Est ne dissimulent nullement. C'est l'organisation de l'espionnage, sous prétexte de relations commerciales, d'études scientifiques, voire de propagande religieuse, et dont on ne devrait plus s'étonner, car la mentalité germanique ne s'en offusque nullement. Bien mieux, elle s'en fait gloire, quasiment, car elle a conscience de travailler au développement et à la grandeur du pays. Le point de vue en effet est spécial et tout dépend de la mentalité du peuple en question. On sait ainsi que les Japonais, par exemple, ont des idées analogues. Pour ce qui concerne les terres algériennes, il a d'ailleurs été établi qu'on craignait les Allemands et qu'on les laissait faire, et il est certain qu'avec leur propagande ils comptaient sur des troubles coïncidant avec les débuts du conflit. Certains des leurs, costumés en indigènes, circulaient dans les douars ; leur quartier général se trouvait alors au Maroc, et entre autres moyens de propagande on a recueilli jusqu'à des chansons en arabe, — naturellement à la louange du Deutchland. On a même remarqué des papiers collés dans le quartier de Bab-eb-Oued, d'Alger, — des papillons, — et qui portaient les mots : Vive Guillaume ! Vive l'Allemagne !

M. Jean Mélia parle cependant de l'impression que vint apporter dans la colonie la nouvelle de la guerre ; du grand élan qui souleva la population ; des Algériens, néo-français, devenus des Français de France, — même les Espagnols d'origine, les Italiens, etc., — qui partirent d'enthousiame. Il discute la question juive si importante en terre d'Afrique et qui a été diversement appréciée à propos du décret Crémieux. La population israélite, toujours est-il, a fourni un contingent qui a été apprécié. On avait pu craindre encore une insurrection en Algérie à la nouvelle de la guerre ; mais les indigènes contribuèrent largement à la défense de la métropole, et les chefs, parmi lesquels l'élan fut général, comme parmi le clergé officiel musulman et même les marabouts, s'y donnèrent pour une large part. Les jeunes indigènes, le peuple, les algériens, se trouvèrent d'un sentiment unanime, rangés sous le même drapeau. Le volume de M. Jean Mélia parle ensuite des conséquences à peu près nulles des bombardements de Bône et de Philippeville, aux premiers jours de la guerre ; de l'insurrection de 1871 et de l'attitude de la population depuis 1914 ; de l'entrée dans la lutte de la Turquie, qui pouvait déchaîner à nouveau « la guerre sainte », et parle de quelques troubles, peu importants en somme, qui survinrent avec les hostilités. Sans doute dans tout ceci nous avons surtout la version du gouvernement. M. J. Mélia a fait partie de l'administration ; il est très au courant du pays ; il l'a habité et son témoignage en somme doit être exact. Il cite seulement, un peu trop peut-être, — qu'il nous permette petite chicane, — les paroles du monde officiel. Nous avons été tellement inondés des discours de ces Messieurs, en effet, que nous ne tenons guère à les retrouver dans les livres.

Ce sont encore des histoires de soldats, — de jeunes soldats, de recrues, — que nous raconte M. Max Buteau dans son volume : **Tenir**, *scènes de la vie de tranchées*, où il s'élève d'abord contre la légende qui s'est formée du *poilu*, de l'homme du front, — lequel est assez différent du type créé, peut-être d'un moindre héroïsme, mais de toutes façons plus humain. M. Max Buteau indique cependant l'idée plutôt curieuse que se faisaient les jeunes troupes d'un conflit avec l'Allemagne. Mais brusquement arrive au dépôt l'ordre de départ ; ensuite il raconte la vie dans un village du front, près duquel on fait manœuvrer les hommes, qui doivent s'exercer en plein champ, dans un paysage désert de la campagne de l'Est. Il donne aussi l'aspect du lieu de cantonnement, le soir ; les petits faits de la vie de garnison, tout ce qu'on peut noter à l'arrière des lignes ; le récit encore d'une soirée, d'une « réception à l'étable » où s'abritent divers groupes, avec des acteurs de bonne volonté et fournis par le hasard. Mais le détachement bientôt doit se rendre aux tranchées ; les troupes sont pleines de confiance et reçoivent peu après

le baptême du feu, baptême du reste qui n'a rien de théâtral. On descend à la cave, tout comme dans les villes bombardées, et l'on finit par se faire à la vie spéciale du front, où le « marmitage » est quotidien. Les occupations des nouveaux venus sont celles de leurs prédécesseurs : tranchées à creuser, expéditions en première ligne, séjour dans les abris, relève nocturne. Des postes veillent à la sécurité générale, et tandis que les fusées éclairantes montent dans le ciel. Puis le bombardement s'éveille, gronde, s'apaise enfin. D'autres tableaux, d'autres images font suite; c'est « le village tragique », un coin ruiné, où sont installées les troupes; « l'alerte au presbytère », logis accueillant autrefois, mais à présent massacré, les pièces défoncées laissant crouler des débris de meubles, des objets familiers, des livres, des paperasses, et d'où part, après une attaque, une reconnaissance qui va dans l'obscurité du soir jusqu'au poste voisin s'assurer que l'ennemi n'a pas pris pied dans la région. C'est encore le travail de nuit pour creuser de nouvelles tranchées, sous le bombardement; « le petit poste n° 2 » tout près de l'ennemi et dont l'installation est relativement confortable, mais qui finit par être pris pour cible par l'artillerie adverse, après quoi, et comme « il n'y a pas de casse », tous vont voir un canon boche « dissimulé sous des branches de sapin et qui est resté intact ». Derrière l'affût, un gros obus bleu ciel, tiré des lignes adverses, est allongé sur un matelas de terre; il n'a pas éclaté, et toute la section le contemple, « prenant Cambronne à témoin du miracle ». Il faut noter enfin de curieux chapitres sur « la grogne » : les hommes qui prennent la nouvelle tenue horizon, mais ne trouvant rien à leur taille; qu'on entend « tempêter » parce qu'ils doivent changer de secteur, emporter matériel et bibelots; qui doivent de nouveau creuser des tranchées et même se relever dans la nuit pour aller prendre leur poste, sans parler des souris du nouveau secteur qui viennent gêner leur sommeil et narquoisement leur danser sur le ventre. Enfin c'est la vie dans les tranchées, à Montmeuse, au Bois-Carré; la physionomie du village mort, mais dont l'église écornée survit au désastre avec le cimetière qui l'accompagne; aux dernières pages du récit, l'offensive si longtemps attendue, et bientôt le retour, « zone de l'arrière ». On peut ajouter quelques portraits, tracés avec sympathie; des indications que donne l'auteur sur la confusion qui se produit dans la succession des temps; les idées, les réflexions parfois décevantes des hommes... Le volume de M. Max Buteau constitue une suite de tableaux heureux, de croquis alertes, nettement tracés; il est agréablement écrit, — ce qui ne gâte jamais rien, — mais il en émane une certaine tristesse, tristesse que nous comprenons, hélas! de plus en plus.

CHARLES MERKI.

§

Dans la série d'articles réunis par Mr S.-J. Chapman sous le titre **Labour and Capital after the war**, le plus révolutionnaire, en faveur de l'ouvrier, est dû à la plume d'un patron, Lord Leverhulme. Le chef de la firme de Port-Sunlight ne voit point le travailleur salarié comme une machine, une « hand », selon le terme anglais; il le considère comme un être humain doté du droit de vivre dans des conditions qui lui permettent non seulement de maintenir sa dignité, mais encore de jouir de l'existence. Pourquoi disputer à la fille de l'ouvrier son piano? Pourquoi n'aurait-elle pas les satisfactions que les bourgeois et les riches considèrent comme des nécessités?

Lord Leverhulme veut réduire à six heures le temps passé à la fabrique. En diminuant la fatigue de l'ouvrier, on augmente la production. Le rapport du comité présidé par Sir George Newman a, en effet, démontré que les usines qui ont réduit le nombre d'heures de travail ont augmenté leur rendement de 50 à 100 o/o. En six heures, une équipe fraîche accomplit facilement la besogne qui lui prenait huit heures. De plus, on peut en avoir deux et utiliser ainsi les machines pendant douze heures, alors que, sous le système actuel, elles ne servent que pendant huit : d'où économie.

Lord Leverhulme demande aussi qu'en plus de son salaire fixe, l'ouvrier reçoive une part des bénéfices. Si l'on excepte l'opinion de quelques conservateurs intraitables, l'avis unanime est que le paiement à la journée ou à la pièce décourage l'initiative. Avec le premier, quel que soit l'ouvrage fait, le gain reste le même; avec le second, l'ouvrier craint, si son labeur est trop productif, de voir réduire le tarif des salaires ou encore renvoyer ses camarades. Il ne croit donc pas de son intérêt de faire de son mieux. Une participation aux bénéfices lui fournira le stimulant nécessaire et toute l'industrie bénéficiera du surplus d'énergie qu'il dépensera. Au point de vue du bien-être matériel, l'audacieux patron, qui fut ouvrier, veut assurer à tous un logis convenable; chaque famille aurait sa salle de bain avec eau chaude et eau froide à volonté, car le soin du corps relève l'homme à ses propres yeux, augmente sa confiance en lui-même et en même temps agit favorablement sur sa santé.

L'ouvrier, déclare Lord Leverhulme, demande autre chose qu'un emploi régulier et un salaire qui lui permette de vivre. Il réclame légitimement de meilleures conditions d'existence, des loisirs suffisants, non point pour flâner, mais pour s'instruire; il veut le confort au foyer et se distraire d'une façon saine et reposante. La guerre aura eu comme conséquence de resserrer les liens de solidarité entre les diverses classes de la société. Il en restera certainement quelque chose par la suite, et il est bon que les idées et les doctrines expo-

sées avec une conviction et une ardeur infatigables par Lord Leverhulme soient répandues et étudiées comme elles le méritent.

Mr E.-A. Vizetelly s'est imposé une tâche ardue en écrivant **The True Story of Alsace-Lorraine,** car l'enchevêtrement des pouvoirs et des administrations rend difficile un résumé de l'histoire de ces provinces. Il a réussi cependant à donner une idée générale de leur situation avant et après leur réunion complète à la France. Il aurait pu, sans doute, éclaircir quelques points qu'il ne fait que toucher en passant. Le lecteur étranger aura quelque peine à comprendre pourquoi, malgré des années de disette et les exactions des fermiers-généraux, la Lorraine se leva tout entière pour résister à l'invasion allemande, si on ne lui fait d'abord remarquer que les habitants de pays rattachés à la France deviennent de suite des citoyens qui partagent sans aucune distinction la bonne et la mauvaise fortune de leurs compatriotes. Ils sont Français. Les peuples conquis par la Prusse restent des vaincus, ils ne sont jamais traités comme des Allemands. Par leur politique, les Prussiens ont démontré qu'ils ne regardent ni les Polonais, ni les Alsaciens-Lorrains comme des leurs. Il eût fallu insister sur ce fait : Mr Vizetelly l'effleure. Pourtant, il a le courage de dire ce qu'il pense et son étude impartiale servira non seulement la cause de l'Alsace-Lorraine, mais encore celle de toutes les petites nations dont le sort est lié à celui des provinces annexées.

HENRY-D. DAVRAY.

§

M. Robert Helleu nous offre un bel ouvrage, **France-Amérique,** qui commémore l'entrée en guerre des Etats-Unis aux côtés de la France. « Pour laisser dans le livre le témoignage d'un tel événement, écrit M. Helleu, pour fêter la promesse de triomphe qu'elle apporte, pour saluer l'esprit de sacrifice de nos alliés et ce qu'il ajoute de force, de rayonnement, au mot démocratie, nous offrons aux bibliophiles une brochure », et dans ce superbe in-4° de cent pages se trouvent, dans leur texte anglais et français, sous la noble typographie de Garamond, la Déclaration d'Indépendance Américaine, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, le Discours de Guerre du Président Wilson, et la Réponse de M. Ribot. Il y a entre autres treize dessins décoratifs de Bernard Naudin et une dédicace « à l'Alliée de Charleroi et de la Marne, la vieille Angleterre, mère de toutes les démocraties ». Le rôle difficile de traducteurs est dignement rempli par M. Paul-Hyacinthe Loyson, pour le français, et, pour l'anglais, par le professeur J.-H. Woods, de Harvard, actuellement chargé de cours à la Sorbonne.

C'est dans le même esprit de fraternité franco-américaine que se

présentent aux élites universitaires des deux pays **les Messages** du docteur Finley, directeur de l'Instruction Publique de l'Etat de New-York, et lui aussi ancien chargé de cours à la Sorbonne. Dans la préface de cette brochure élégante, M. Finley dit :

« Je suis chargé d'exprimer la profonde admiration que les professeurs et les étudiants américains éprouvent pour la France. J'apporte avec moi un dossier précieux, c'est une collection de messages des universités et collèges qui fleurissent dans toutes les régions de notre pays. Ces messages sont l'expression de la pensée de toute l'Amérique qui embrasse la cause pour laquelle la France a souffert au delà de toute imagination et a affermi sa place dans l'immortalité. »

Et cette intéressante brochure porte cette dédicace : « A la fleur de la France, c'est-à-dire à la fleur de la civilisation moderne. »

THÉODORE STANTON.

A L'ÉTRANGER

Allemagne.

« L'ARC TENDU » OU LA NÉCESSITÉ D'EN FINIR. — L'Allemagne, dans une formidable ruée, a jeté ses dernières réserves sur les champs de bataille de France. Coûte que coûte, elle tient à obtenir une décision, car il faut en finir.

Ce n'est pas seulement l'intervention imminente des troupes américaines qui provoque chez nos ennemis cette hâte angoissée. Il y a autre chose qu'il est difficile de définir, parce que la défaillance de l'Allemagne qui peut être retardée encore, mais qui ne saurait être évitée, tient à des causes multiples, dont aucune n'a une importance décisive ; toutes ensemble cependant doivent logiquement déterminer une catastrophe.

Le mécontentement des couches profondes de la population allemande grandit tous les jours Mais cette sourde fermentation est contenue par l'espoir d'une paix prochaine et fructueuse que le gouvernement s'efforce d'entretenir, en multipliant les manifestations belliqueuses. Dès que le peuple s'apercevra que les affaires ne marchent pas comme on le lui dit, il recommencera à murmurer et à crier qu'il est las d'une guerre sans issue. La dictature militaire empêchera alors les mouvements d'insubordination et les excès de toute sorte, mais ce qu'elle ne pourra empêcher, c'est que le découragement envahisse tous les cœurs, et déborde jusqu'au front.

L'Allemagne ignore toujours la cause de ses malheurs et ne discute pas les responsabilités de la guerre, mais elle passe des jours douloureux à ruminer ses désillusions et ses privations. On lui avait

promis le pain et la liberté. La liberté, c'était à ses yeux (car elle se contente de peu) la réalisation de la promesse impériale d'accorder en Prusse un suffrage démocratique. Le pain, c'était l'ouverture des greniers de l'Ukraine. Mais les greniers de l'Ukraine sont vides et la réforme électorale se heurte à l'opposition irréductible de la caste dirigeante. Il faudra longtemps encore avoir la langue liée et se serrer le ventre.

Les semaines qui vont venir seront, au point de vue alimentaire, les plus difficiles que l'Allemagne ait traversées depuis le commencement de la guerre. La diminution de la ration de pain a été annoncée par M. Wermuth, premier magistrat de Berlin, dès le commencement du mois de mai. Elle est devenue effective par une note officielle de l'Office d'alimentation, en date du 16 mai. Dès le lendemain le *Vorwaerts* écrivait :

Le gouvernement annonce une mesure qui va troubler profondément la vie de millions d'Allemands. La pomme de terre et le pain sont les bases de notre alimentation en temps de guerre. Jusqu'ici pain et pommes de terre n'étaient distribués qu'en quantité peu réduites. Il semblait trop dangereux de procéder à une réduction de ces rations et le danger est encore plus grand dans la quatrième année de guerre, que dans la troisième et la deuxième, où il était plus facile de se procurer d'autres denrées alimentaires et où l'état général de la population était meilleur. La force physique et morale qui aide à supporter les privations, en cette quatrième année de guerre, a beaucoup diminué !

La diminution de la ration de pain ne peut être compensée par de la marmelade, du miel artificiel ou le sucre que le gouvernement promet de distribuer à sa place. Et il n'est pas certain non plus qu'il puisse tenir ses promesses.

D'ailleurs, il y aura des inégalités. La ration de pain sera ramenée en général à 180 grammes.

Le *Volksfreund* de Carlsruhe, en annonçant la réduction, ajoutait mélancoliquement : « L'année dernière au moins, on avait plus de viande. Cette année la diminution de la ration n'est compensée par rien. » Et *la Gazette de Francfort*, pour calmer les appréhensions de ses lecteurs, les invitait à patienter jusqu'à la prochaine récolte, en songeant aux sacrifices et aux privations que s'imposent sans murmurer les troupes qui combattent l'ennemi.

Le *Vorwaerts*, on l'a vu, parle d' « inégalité » dans la répartition des denrées et il n'entend pas seulement critiquer les avantages dont jouissent les producteurs agricoles. L'organe socialiste fait encore allusion à la situation privilégiée de certains Etats confédérés. En Bavière et dans le Wurtemberg les réserves ont paru suffisantes pour que la diminution de la ration de pain n'ait pas été jugée nécessaire. L'Allemagne du Sud apparaît aux citoyens affamés de la Prusse comme un véritable eldorado. Pendant quelques

étés ils ont pu se refaire, en allant villégiaturer dans les Alpes bavaroises ou dans la Forêt Noire. Mais les déplacements sont devenus de plus en plus difficiles. Le système des cartes varie d'une région à l'autre et les gouvernements confédérés ont pris des dispositions pour écarter les indésirables, en imposant aux étrangers l'obligation d'apporter avec eux certaines denrées. En outre, depuis quelques semaines, des mesures sévères ont été prises pour empêcher les voyageurs prussiens d'exporter dans leurs bagages les provisions alimentaires réservées aux nationaux.

L'administration des chemins de fer bavarois ouvre tous les colis destinés à passer la frontière, et confisque sans pitié tout ce qui peut servir à manger. Dans le Wurtemberg, c'est la police qui visite les malles des voyageurs, sans souci de leur faire manquer les communications. Un voyageur se rendant de Tubingue à Francfort ne trouve pas à l'arrivée sa valise à la consigne et se plaint au *Berliner Tageblatt* (3 juin) de n'avoir pu se la faire délivrer que le lendemain. La serrure a été forcée et un bulletin y était attaché avec ces mots : « Soupçonné de transporter d'une façon illicite des denrées alimentaires ; ouvert et visité par la police. » Un fonctionnaire de la police royale du Wurtemberg avait ajouté sa signature à ce texte invraisemblable.

C'est, ainsi que le constate le *Vorwaerts* (2 juin), en signalant des cas semblables, le rétablissement des douanes intérieures, supprimées depuis près de cinquante ans par la Constitution impériale. Et le journal renforce ses doléances par la reproduction, en fac-simile, du menu d'un restaurant bavarois, où la moitié des plats portent la mention qu'ils sont délivrés sans tickets. A Munich, quand un consommateur tend sa carte de viande, on reconnaît aussitôt que c'est un « Prussien » et on le sert en conséquence. Les indigènes, par contre, peuvent se gaver de nourritures variées, sous l'œil bienveillant des accortes servantes, sans exhiber aucune espèce de carte.

Entre l'agglomération de Berlin et la banlieue, même surveillance policière qui donne lieu quotidiennement à des incidents douloureusement bouffons. Pour tromper sa faim et pour essayer de découvrir un maigre supplément à la ration quotidienne, les habitants de la capitale se répandent dans les campagnes et cherchent chez le paysan ce que l'office d'alimentation leur refuse impitoyablement. On appelle cela *hamstern*. Consultez le dictionnaire. *Hamster*, c'est la marmotte d'Allemagne et *hamstern* veut dire « faire grenier ». Mais ce n'est pas pour remplir leur grenier que les Berlinois s'efforcent d'adoucir, contre bon argent, l'âpre égoïsme du paysan accapareur. C'est pour pouvoir manger au jour le jour. Un chétif gamin est cueilli par un gendarme à une gare de la ligne de Stettin. Son sac contenait des fèves de marais, dont on nourrit généralement

les cochons, et une petite quantité d'avoine. Ces provisions sont naturellement confisquées. Or, un correspondant du *Vorwaerts* (31 mai), témoin oculaire de cet incident, constate que dans le compartiment de quatrième classe qu'il occupait avec le gamin, tous les voyageurs, y compris lui-même, apportaient avec eux des approvisionnements illicites. Quelle fut la conséquence de cette indiscrétion? L'écrivain qui, dans le journal socialiste, manifesta son indignation devant les procédés brutaux du gendarme, s'est vu poursuivi par le commandement général pour « *Hamsterei* ».

Ce sont là de petits incidents de la vie de tous les jours. Mais il faut songer que ces tracasseries se multiplient à l'infini sur tout le territoire de l'empire. Elles finissent forcément par exercer une influence déprimante sur le moral de la population.

L'Allemand, malgré toutes les ruses qu'il met en œuvre, n'arrive pas à se nourrir. Il lui est tout aussi difficile de se vêtir. Pour pouvoir se faire confectionner un costume neuf, il faut maintenant une autorisation spéciale de l'Office de l'habillement. Il est du reste impossible de l'obtenir, tant qu'on possède encore des vêtements à peu près mettables. Ce n'est qu'après avoir vidé sa garde robe que le citoyen de l'empire peut faire une commande à son tailleur. L'Etat s'est institué fripier. Il achète à bon compte toutes les pièces d'habillement des deux sexes, si usagées qu'elles soient, pour en vêtir la population ouvrière qui travaille pour la défense nationale. Mais les étoffes sont chères et de médiocre qualité. On préfère donc conserver ses vieilles loques et s'en parer tant bien que mal, plutôt que de les abandonner à l'Etat, pour quelques sous, avec la perspective de ne pas pouvoir les remplacer. Aussi la « Société pour l'utilisation des vieux vêtements » se plaint-elle de n'avoir reçu jusqu'ici que 20.000 costumes, alors qu'il lui en faudrait 90.000. Elle menace de se procurer ce qui lui manque par voie de réquisition.

Si les vêtements sont rares, le linge de corps est devenu à peu près introuvable. De plus, il est impossible de se faire blanchir. Le savon n'existe plus et, sur les 3000 produits de remplacement qui ont été mis dans le commerce, 1800 ont été reconnus comme nuisibles et l'usage en a été interdit par l' « office de guerre pour la graisse et l'huile ». Mais peut-on empêcher sa blanchisseuse de « violenter » le linge en se servant de toute la gamme des potasses dont l'emploi est prohibé? Quand le linge revient au client, il a l'air d'avoir été passé au fil de fer barbelé. Le *Berliner Tageblatt* (2 juin) le constate. Comme il n'existe pas de *Ersatz* pour le savon, l'élégant Berlinois devra se contenter de faire « blanchir » son linge à l'eau chaude. Le « gris sale » est donc très à la mode dans la capitale des Hohenzollern. Les femmes s'y habituent aussi bien que les hommes et ce n'est pas, certes, le moindre agrément de la guerre.

A passer en revue les multiples privations dont souffrent en Allemagne les particuliers, on peut se rendre compte de ce qui manque à l'Etat. Au cours des importants débats sur la guerre sous-marine qui se sont déroulés à la commission principale du Reichstag, au commencement du mois de mai, un député a exprimé la crainte de voir s'arrêter les constructions navales, par suite du manque de matières premières. Ces craintes sont justifiées. La fabrication du matériel de guerre rencontre actuellement les plus grandes difficultés. Le cuivre a été saisi chez l'habitant et les statues qui font l'orgueil des cités vont passer à la fonte. Récemment, on a même fait disparaître les écussons de laiton qui ornent les boîtes aux lettres de l'empire allemand. Mais il manque d'autres métaux qu'il n'est plus possible d'aller chercher en Amérique, à bord des fameux « sous-marins commerciaux », et qu'il sera difficile de trouver en Russie. La tâche devient de plus en plus aride de mener la guerre, si l'on ne dispose plus des formidables moyens matériels qui ont permis de la déchaîner et de la poursuivre énergiquement pendant quatre années.

Le récent débat sur la censure a montré qu'il y a bien d'autres choses qui clochent en Allemagne. La criminalité augmente dans des proportions fantastiques et le vol est à l'ordre du jour. Est-il possible d'arrêter cette course à l'abîme sans arrêter la guerre ?

Le *Vorwaerts* du 8 juin intitule son article de fond « L'Arc tendu ». Il a été écrit dans le moment même où l'offensive sur le chemin des Dames, après avoir donné les résultats que l'on sait, était arrêtée par la vaillance de nos troupes. Cette offensive, selon le journal socialiste, a uniquement prouvé que les soldats allemands « sont toujours forts, mais rien de plus ». Or, les faits de guerre ne doivent pas être considérés comme des manifestations sportives. Le succès des armées impériales n'a pas même abouti au résultat d'inciter l'ennemi à une paix par entente. Le peuple allemand doit donc s'attendre encore à de lourds sacrifices. Ce qui ajoute au tragique de la situation, c'est que le « manque de satisfaction » continue à augmenter à l'intérieur. Pendant que les conservateurs se querellent avec les socialistes, le gouvernement profite de la loi martiale pour rudoyer le peuple. Les Alsaciens ont été forcément amenés à haïr l'Allemagne, à cause des mauvais traitements systématiques, et maintenant les Prussiens sont menacés d'une loi électorale conçue en définitive d'après les ligues conservatrices et qui n'est absolument pas une réforme sérieuse.

Qu'adviendra-t-il encore? conclut le *Vorwaerts*. Le peuple allemand est taillé dans un bon bois, mais l'idée ne vient-elle pas à quelques-uns de nos milieux dirigeants que le meilleur arc ne peut être impunément trop tendu?

Le journal socialiste veut-il dire que la corde est prête à casser ? Ne nous berçons pas de cette illusion. Certes la façade allemande

accuse des fissures, mais celles-ci seront vite réparées, si nous avons le malheur de temporiser. Rassemblons toute notre énergie, car le moment est venu de faire le dernier sacrifice.

HENRI ALBERT.

§

Balkans.

Le soldat grec a fait parler de lui au cours de ces dernières semaines. Ne vient-il pas de réaliser en collaboration avec les troupes françaises une avance de trois kilomètres sur un front de plus de douze kilomètres? Près de 1800 prisonniers ont été faits par les contingents franco-helléniques et l'ennemi a laissé un important matériel de guerre entre les mains de nos combattants. En plus, les positions que nos troupes ont réussi à occuper ont une valeur militaire que les Germano-bulgares eux-mêmes ne songent pas à contester. Mais ce sont là des nouvelles que vous connaissez déjà par les communiqués et les correspondances de Salonique, et aussi par les commentaires des critiques militaires français. Mon intention n'est pas de délayer ces nouvelles d'une façon plus ou moins adroite. Ce qui me tente à cette occasion, c'est de vous présenter le soldat grec sous son aspect familier, sans lui imposer une attitude quelconque, sans lui mettre sur les lèvres des mots présumés sublimes.

Je crois que l'amour du pays et l'amour-propre se confondent en un seul sentiment chez le soldat grec. « Il est entendu, disaient les sous-officiers hellènes aux réservistes qui emplissaient les casernes au début des guerres balkaniques, qu'on n'enverra au front que ceux qui n'ont pas froid aux yeux. Les autres, ceux qui ne sont pas assez hommes pour vouloir se mesurer avec l'ennemi, n'ont qu'à rester à l'arrière avec les femmes et les enfants. Ils balaieront les rues et les établissements publics, et ceux qui verront des gaillards solides s'adonner en pleine guerre à des travaux de ce genre sauront que lesdits gaillards n'ont pas de cœur dans le ventre. » Je reproduis en traduction fidèle ce que notre sergent nous dit la veille de notre départ pour l'Epire en 1911. Ce jour-là, il ne s'est pas trouvé un seul tire-au-flanc dans notre régiment, où en temps normal il y en avait pourtant quelques-uns.

En lui piquant l'amour-propre, on peut obtenir du soldat grec tout ce qu'on veut. Un ordre sec est exécuté par lui sans enthousiasme. Si au contraire le chef, grand ou petit, sait trouver le mot juste, la phrase simple mais émue, alors le troupier hellène est capable de tous les prodiges.

Devant Bizoni, en 1912, le fort qui protégeait Janina, la capitale épirote, un général réputé par sa bravoure veut faire avancer de quelques centaines de mètres la ligne de son secteur. L'entreprise

exige beaucoup de vaillance, car du haut du fort l'artillerie turque vomit des obus de tous calibres.

— Où est mon ordonnance? demande le général, au moment où il se trouve entouré de quelques dizaines d'hommes.

L'ordonnance arrive essoufflé.

— Ah! te voilà! Eh bien, nous déménageons. Ce soir nous irons planter notre tente à quatre ou cinq cents mètres en avant des sentinelles. Le point que nous allons occuper, mon état-major et moi, est très important. Et pour une fois, c'est nous qui monterons la garde du régiment. Ça nous changera un petit peu.

— Mon général, balbutie un lieutenant oublieux des règles de la discipline, mais vous n'y pensez pas... Les hommes ne tolèreront jamais cela. Et puis...

— Et puis... et puis... c'est moi qui commande ici.

Mais les fantassins, qui savent ce que parler veut dire, accourent déjà vers leurs organisations respectives. Et au bout d'une heure le « déménagement » est fait. Ce n'est plus le général seul qui va réaliser l'infime, mais dangereuse avance. C'est tout un régiment en bon ordre et avec un remarquable élan.

Autre trait du troupier grec : la sobriété. Une tranche de pain, un bout de fromage ou quelques olives, c'est un repas qui ne lui paraît pas insuffisant. Quand on lui sert de la viande, ce qui ne lui arrive pas plus de deux fois par semaine, c'est déjà un commencement de luxe. Quand il y a distribution de vin, ce qui ne se produit pas tous les jours, alors c'est la fête.

Le soldat grec est chaste à sa façon. La gauloiserie n'est pas pour lui déplaire. Mais quand il s'agit de passer des paroles aux actes, il se garde comme une jeune fille. Une superstition salutaire veut, en effet, que le guerrier qui s'adonnerait au « péché », au cours d'une guerre, serait aussitôt tué à la première bataille.

Pendant les guerres balkaniques, nos troupes ont libéré des centaines de villes et villages. Nulle part il n'y eut d'orgie. La superstition a fait l'effet d'un commandement de la Bible.

Le soldat grec n'est pas très gai en général. Il « rigole » médiocrement. Aux heures de repos, il chante des airs de sa région, émouvants, traînants, nostalgiques. C'est là sa manière de se détendre. Il ne pleurniche pas, ni ne proteste. Il évoque le foyer familial, des souvenirs d'autrefois et d'hier. Cette rêverie rétrospective est une sorte de volupté pour lui, de la volupté qui frôle la mélancolie.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

LES SOCIALISTES BULGARES ET LE MEMORANDUM DE LONDRES. — La Social-démocratie allemande a prétendu avoir reçu le 3 juin seule-

ment le memorandum de la Conférence socialiste interalliée, que Branting avait expédié le 24 avril de Stockholm. Cet inconcevable retard est sans doute imputable à la censure impériale qui a retenu pendant tout ce temps le document et la lettre de Branting qui l'accompagnait. Pourtant, comment se fait-il que les socialistes bulgares aient reçu ce même memorandum *deux semaines plus tôt* que leurs camarades allemands? Sofia est plus loin de Stockholm que Berlin. Or, l'organe officiel du parti majoritaire bulgare, *le Narod* du 21 mai, écrit textuellement ceci :

Le Memorandum des camarades de l'Entente, voté par la Conférence de Londres, a été reçu *avant-hier*, par le Comité Central du Parti, avec une lettre du camarade suédois Branting. Nous avons déjà publié des parties de ce Memorendum (nos des 16-17-18 et 19 avril), et nous avons reproduit la lettre du Comité exécutif du Bureau socialiste international dans notre numéro du 23 avril. Pour que nos lecteurs possèdent le texte intégral du Memorandum, nous donnerons les chapitres I, II et III qu'ils ne connaissent pas dans notre prochain numéro.

En effet, le lendemain, 22 mai, *le Narod* publie ces trois chapitres, et donne la traduction en bulgare de la lettre de Branting au leader socialiste Yanko Sakasov.

En même temps qu'il publiait en avril, d'après *l'Humanité*, les parties essentielles du Memorandum, *le Narod*, moins circonspect en la circonstance que *le Vorwaerts*, n'hésitait pas à donner de suite son opinion sur la réorganisation de l'Europe telle que la proposent les socialistes alliés. Il reconnaissait franchement que « tout social-démocrate doit souscrire du fond de l'âme aux principes généraux du memorandum en ce qui concerne le droit des peuples, l'arbitrage, le désarmement, etc. », et qu'il espérait bien que les social-démocrates des Puissances Centrales répondraient à l'appel des camarades de l'Entente. Et l'article se terminait ainsi :

Nous saluons le plus chaleureusement, au nom du monde socialiste et ouvrier de Bulgarie, l'action entreprise par le Bureau socialiste international.

Toutefois, après avoir approuvé sans réserves les principes généraux, *le Narod* changeait de ton quand il commentait la solution des questions territoriales, et surtout celle qui est proposée pour la Macédoine et les Balkans. Dans un article intitulé *Disharmonie*, il déclarait que le Memorandum « épouse le point de vue des camarades serbes dont l'impérialisme, mêlé aux principes socialistes, fait un effet bien étrange ».

Le Memorandum, dit-il encore :

fait bien mention du traité de Francfort d'il y a 50 ans, mais il oublie le traité serbo-bulgare de 1912 en vertu duquel les bourgeoisies serbe et bulgare avaient divisé la Macédoine en zone « contestée » et zone « incontes-

tée », bien que ce même traité ne reconnût en Macédoine aucun territoire *incontestablement serbe*, et qu'il constituât une trahison à nos intérêts nationaux de la part des partis bourgeois alors au pouvoir. Le memorandum oublie aussi le traité de Bucarest de 1913 et l'enquête impartiale de la dotation Carnegie, qui a établi que la Macédoine, du Char à la Bistritsa et d'Okhrid à la Mesta, répartie entre la Serbie et la Grèce, était vouée à une domination étrangère, qu'un régime d'exception y avait été instauré dans le but manifeste de briser la volonté des populations dans le sang et dans le feu, par la potence et par l'exil. Le memorandum oublie enfin qu'*aucun socialiste serbe* n'a jamais soutenu que la Macédoine est un pays serbe, car cela aurait contredit la vérité scientifique (?) établie d'une manière indubitable à propos de l'ethnographie de cette contrée.

On demande purement et simplement au peuple bulgare de renoncer à son unité et au droit de déterminer librement son sort, et cela au nom de la nécessité de donner à la Serbie une issue naturelle vers la mer. Sur ce point, le Memorandum répète, en termes vagues, les assertions du manifeste hollando-scandinave, qui lui-même est bien dépassé par les instructions fameuses données par le Soviet à Skobelev, instructions selon lesquelles la Macédoine devait obtenir une autonomie provisoire qui permettrait à la population de déterminer son sort. Nous comprenons l'opinion de la démocratie russe; nous la comprendrions encore si elle avait été soutenue par les camarades étrangers qui ne voudraient pas prendre parti dans le litige, sous prétexte d'incompétence; mais nous ne concevons pas comment, sous forme d'une autonomie locale, on s'avise de soutenir la remise de la Macédoine à la Serbie et cela au nom du socialisme... La social-démocratie bulgare se permet, à propos du memorandum des camarades de l'Entente et au nom même des principes démocratiques adoptés par nous, de renouveler une fois de plus les demandes exprimées à Stockholm concernant l'union et l'indépendance du peuple bulgare, œuvre qui se trouve en pleine harmonie avec les intérêts de la démocratie et d'une paix durable dans les Balkans.

C'est cet article du *Narod*, article non signé et qui n'engageait nullement le Parti socialiste bulgare, qui a été pris récemment par l'*Agence Reuter* pour la réponse *officielle* des socialistes bulgares au memorandum de Londres. En réalité, le Comité directeur du parti socialiste de Sofia n'a pas pris l'initiative de répondre avant de s'être concerté avec les socialistes des Empires centraux, et le leader Yanko Sakazov attendra les instructions de Vienne et de Berlin. Il y a donc eu méprise de la part de *Reuter*. Le *Narod* du 30 mai remet les choses au point, et proteste également contre l'insinuation de l'Agence, suivant laquelle « le parti socialiste bulgare, tout en insistant pour la réunion de la Macédoine à la Bulgarie, laissait entendre qu'il se contenterait de l'autonomie pour cette province ». Chose fort significative et qui nous prouve une fois de plus que les majoritaires bulgares ont adopté le programme des annexionnistes de Sofia, cette rectification du *Narod* est relevée avec une vive satis-

faction par l'organe officieux du ministère des affaires Etrangères, l'*Echo de Bulgarie* du 31 mai :

Nous pouvons dire que toutes les déclarations du *Narod* tendaient à un but unique : la réalisation de l'unité bulgare. Et comment pourrait-il en être autrement, alors que le peuple bulgare entier, ouvriers, paysans et bourgeois, combat depuis cinq ans pour l'exécution de ce programme national, dont un des points essentiels est certainement la délivrance de la Macédoine et son union à la mère patrie commune... Est-ce à dire cependant que les socialistes bulgares soient en tous points d'accord avec le gouvernement? non certes, il ne seraient pas socialistes sans cela. Mais il n'en reste pas moins qu'à l'encontre des socialistes serbes qui accommodent cyniquement les principes socialistes au programme impérialiste de M. Pachitch et du prince Alexandre, ils n'ont jamais cessé de défendre le programme d'unification du peuple bulgare en un seul Etat libre et indépendant, et c'est un trait vraiment remarquable des revendications nationales bulgares de posséder la sanction de tous les partis politiques, sans préjudice de leurs divergences d'idées ou d'attitude. Cette sanction est, pour les socialistes comme pour les autres groupements, une *adhésion sans réserve.*

Ce certificat de loyalisme, si spontanément délivré aux socialistes bulgares par un organe qui puise ses inspirations dans les milieux de la Cour, nous édifie complètement sur le programme des « camarades » de Sofia. Sakazov et le gouvernement marchent la main dans la main, et l'organe minoritaire, le *Rabotnitcheski Vesntik*, a raison de répéter sans cesse que les buts de guerre des annexionnistes bourgeois et des « social-patriotes » sont identiques.

Aussi les socialistes bulgares, qui ont « adhéré sans réserve » au soi-disant programme d'unification nationale du gouvernement et du tsar Ferdinasnd, ont-ils mal venus de reprocher aux socialistes serbes « d'accommoder cyniquement les principes socialistes au programme impérialiste de M. Pachitch et du prince Alexandre ».

A. PIERRE.

§

Belgique.

LA CRISE MINISTÉRIELLE BELGE. — Dans la période la plus aiguë des hostilités, nous venons de subir une crise ministérielle.

Au fond, elle ne change rien à la situation gouvernementale. Depuis la guerre, le contrôle parlementaire n'existe plus, mais l'Exécutif, où toutes les opinions sont représentées et parfois s'entrechoquent, est devenu une façon de petit parlement. Nous avons plus de ministres qu'avant la guerre.

Cependant certains départements n'existent plus que sur le papier. Les ministres des Sciences et des Arts, par exemple, et ceux du Tra-

vail, de l'Agriculture, des Chemins de fer, des Travaux publics doivent parfois trouver le temps long.

(*Censuré.*)

Le baron de Broqueville dirigeait les affaires du Royaume depuis 1912. C'est un membre éminent du parti catholique. Ce parti détient le pouvoir depuis 1886. Avant les dernières élections, le pays semblait énervé d'un aussi long bail. Les partis d'opposition se déclaraient certains de l'emporter, grâce à l'alliance des libéraux et des socialistes. Mais de nombrenx libéraux, des industriels principalement, votèrent pour les catholiques dans la crainte de voir des socialistes participer au pouvoir, et le résultat de la lutte fut d'augmenter la majorité gouvernementale.

Cette phobie des socialistes où du socialisme ne serait plus maintenant un argument, puisque les citoyens Vandervelde et Brunet sont devenus titulaires de deux portefeuilles importants et que le Roi Albert s'est fait représenter à Petrograd par le citoyen Jules Destrée.

Mais en 1912, la situation était différente. Nos commerçants et nos industriels redoutèrent l'imprévu et sacrifièrent leurs préférences politiques à leur souci de stabilité et de prospérité nationales. L'habileté de M. de Broqueville fut de gouverner de telle sorte qu'ils n'eurent pas à regretter leur adhésion et l'on a pu justement écrire qu'il fit de la politique nationale avant la lettre. Il avait l'habitude des affaires : il présida le conseil des ministres un peu à la manière d'un conseil d'administration, qui chercherait à ne mécontenter aucun groupe d'actionnaires, mais poursuivant sa tactique qui était de mettre la Belgique en état de se défendre militairement contre le péril international dont il pressentait la menace.

Précisément parce que nous ne sommes pas de son parti, la loyauté nous fait un devoir de reconnaître que sans lui et sans l'appoint qu'il sut trouver à gauche, nous aurions eu moins de soldats en août 1914 et sans doute des munitions insuffisantes pour prolonger la résistance des forts de la Meuse.

Disons plus. Si la réorganisation de l'armée, qui fut l'œuvre de son initiative et pour laquelle il lutta contre nombre de ses amis politiques, avait eu le temps de porter tous ses fruits, le drapeau belge n'aurait pas été forcé de reculer jusque sur l'Yser.

Les ultramontains, les hommes de la vieille droite, n'aimaient pas M. de Broqueville ; ils lui reprochaient de faire trop de concessions à l'opposition, de n'être pas assez un partisan.

Ponr l'observateur impartial, je crois que son erreur aura été de conserver et de créer trop de ministères en pleine guerre, d'avoir élargi son cabinet au point d'en faire une véritable pétaudière qu'il s'imaginait pouvoir diriger par la seule puissance de son action et de son charme. Concilier une politique d'action avec une organisation

de délibérations incessantes, maintenir son pouvoir personnel parallèlement à celui du Parlement au petit pied institué par lui, rester un chef agissant à la tête des opinions, des ambitions contradictoires et qu'il avait assemblées sous sa présidence, eût été une entreprise possible dans une guerre de courte durée. Elle ne pouvait pas résister à une expérience de quatre années. Le tort du baron de Broqueville fut de tabler trop sur sa subtilité. Elle est légendaire et mérite sa réputation; sans doute lui vient-elle de ses lointaines origines normandes. Mais une vérité politique essentielle et contre laquelle aucune subtilité ne prévaut est qu'on ne peut pas gouverner avec des hommes qui n'agissent pas en conformité d'un même plan et que, dans l'action, les rouages dans le vide ne sont pas seulement inutiles, mais dangereux. C'est à ces rouages que le baron de Broqueville s'est fait prendre, nonobstant toute sa souplesse et élasticité.

Son successeur est M. Gérard Cooreman, qui porte un nom justement estimé. Il fut ministre du Travail et présida la Chambre des Députés avec une impartialité et un tact absolus. C'est un Flamand formé par l'Université de Gand et pleinement acquis à la culture française. Nul plus que cet esprit lettré et fin ne s'opposa au projet activiste de flamandisation de cette école de haut enseignement et les projets de séparation administrative, de quelque étiquette qu'ils puissent se décorer, n'auront pas d'adversaire plus déterminé. D'éducation et de tradition, le nouveau Premier est catholique, mais c'est le plus tolérant des hommes. Je me rappelle non sans émotion en quels termes affectueux il me parlait dernièrement au Havre de feu son collègue Paul Janson, chef de l'opposition libérale démocratique, qui fut à la fois son adversaire politique et son ami personnel. De fait, il ne comptait que des amis au sein de la Chambre des Représentants et son autorité présidentielle, faite d'urbanité et de bienveillance, était respectée de tous. Pendant son passage au ministère du Travail, il disposa et fit voter plusieurs projets de lois sociales. Des membres de l'extrême gauche socialiste m'ont raconté avec quelle courtoisie M. Cooreman sollicitait leurs avis, s'efforçant de comprendre les véritables intérêts ouvriers et de leur donner satisfaction.

Il s'intéresse à la littérature et aux arts. C'est un fervent de notre grand peintre Laermans qui a si bien su exprimer la douleur et la souffrance humaines. Il est bon qu'un homme d'Etat ait d'autre horizon que la politique étroite. L'élargissement et la culture de l'esprit, M. Cooreman les possède comme aussi la juste appréciation de nos milieux parlementaires. Je ne vois aucun nom suceptible d'incarner plus complètement l'union nationale. J'ajouterai que dans ces dernières années, M. Cooreman avait assumé la direction de la Société générale, un des organismes les plus importants de notre vie finan-

cière, qu'il y avait rendu des services appréciés et que sa connaissance des affaires nous sera précieuse pour la restauration du pays et la solution de nombreux et complexes problèmes d'après-guerre.

Le Parlement au petit pied, la machine aux rouages (*censuré*) que représente le gouvernement actuel continuera toutefois à fonctionner. Marchera-t-elle dorénavant sans heurts ni chocs? Ce serait si miraculeux que je n'oserais tout à fait y croire. Nous comptons parmi nos ministres un nombre trop considérable d'avocats, c'est-à-dire d'hommes enclins par profession à prendre la parole pour l'action et dépourvus de ce coup d'œil prompt que donne la pratique constante et suivie des affaires, l'habitude des responsabilités directes, le sens des directions effectives. Or, il ne faut pas se le dissimuler, les questions vitales qui se poseront pour nous sont d'ordre financier, ouvrier, industriel. On peut avoir prononcé d'excellents plaidoyers à Bruxelles et en province, avoir même brillé à la tribune de la Chambre et être dépourvu du sens des réalités.

Dans le courant du mois, les membres du Parlement belge réfugiés en France et en Angleterre se réuniront pour la première fois depuis la guerre. Leur séance se tiendra à Paris, rue d'Amsterdam. Le gouvernement les renseignera sur la situation actuelle et quelques-uns des députés et sénateurs se réservent de poser des questions et de demander des explications précises. Ce qu'il nous faudrait, c'est un gouvernement d'action et de compétence, moins chevillé à une politique de verbalisme, plus adapté aux nécessités de l'heure. N'oublions pas que dans notre bel essor d'avant-guerre, la politique et les avocats n'ont été que des facteurs tout à fait secondaires et que les industriels furent les principaux artisans de la Belgique contemporaine. Eux seuls seront capables de reconstituer le pays en collaboration avec la classe ouvrière. Toute politique méconnaissant cette évidence ne saurait être qu'une politique de piétinement, de temps perdu.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Ce serait une dangereuse erreur de croire qu'au Japon l'unanimité est acquise à l'alliance avec l'Entente. Loin de là. Dans un article du *Taiyo*, nous dit « l'Information d'Extrême-Orient », le professeur Fukuda, de l'université Keio, taxe d'hypocrisie les déclarations faites par l'Empire britannique, la France et les Etats-Unis, touchant les buts qu'ils poursuivent. Hypocrisie, cette insistance des Alliés à vouloir que rendre l'Alsace-Lorraine à la France n'est pas aller à l'encontre de ces buts! Hypocrisie, toute l'argumentation de Wilson, alors que les Etats-Unis se

refusent toujours de restituer les Philippines et Hawaï à leurs anciens propriétaires.

Qu'Anglais et Américains se laissent égarer par leurs dirigeants hypocrites, c'est leur affaire, et ça ne nous regarde pas ; mais il ne faut pas que nous soyons dupes. Y a-t-il quelqu'un qui croie que quand l'Allemagne a engagé la guerre, c'était pour défendre le principe : pas d'annexion, pas d'indemnité, ou que ce soit pour la défense du même principe que les Alliés ont pris les armes contre l'Allemagne ? L'ambiguité de la situation a obligé tous les belligérants des deux partis à se réclamer du même principe ; mais il ne peut y avoir que des hypocrites endurcis pour prétendre user de ce principe de façon désintéressée au nom de l'humanité et de la justice.

Pour le professeur Fukuda, il serait absurde d'exiger un changement de régime en Allemagne, le droit qu'ont les nations de se gouverner comme elles l'entendent s'y oppose.

D'ailleurs, l'Angleterre et l'Amérique sont peut-être maintenant des pays de gouvernement plus autocratique que l'Allemagne ; depuis le début de la guerre, ces nations se sont engagées résolument dans les voies de l'autocratie, tandis que le contraire s'est produit en Allemagne où la puissance du Kaiser s'est trouvée considérablement réduite. Cela ressort des faits et toutes les discussions possibles n'y changeront rien ; et l'on peut dire que si le but des nations alliées dans cette guerre est la destruction de l'autocratie, c'est contre ces nations mêmes que devraient se retourner leurs propres armes...

... En ce qui concerne le Japon, son but dans cette guerre a déjà été atteint : occupation de Tsing-Tao et maintien de la paix en Orient. C'est la protection de l'Orient seule qui a motivé la participation de Japon à la guerre ; la destruction de l'autocratie en Allemagne n'entre pas dans son programme...

Mais un Japonais est venu répondre au professeur Fukuda : c'est Saïto Man, dans le *Japan Advertiser* à Tokyo :

Il y a au Japon toute une catégorie d'écrivains qui ne cessent de vanter les qualités allemandes et c'est dans cette catégorie que se range le Dr Fukuda dont le dernier article est caractérisé par l'admiration de l'Allemagne et la sympathie pour la doctrine allemande de la « force ». On ne peut nier que beaucoup de Japonais soient partisans de cette doctrine. Il y a plus d'affinités mentales entre les Japonais et les peuples de l'Europe continentale qu'entre les Japonais et les Anglo-Saxons, et l'esprit nippon s'accommode bien mieux de la froide logique des premiers que du sens pratique subtil des seconds. L'esprit japonais est ouvert également à Nietzsche et à Tolstoï ; il les accepte tous deux parce que, si opposées qu'elles soient, leurs doctrines ont ceci de commun qu'elles sont des constructions logiques reposant sur des bases simples ; mais entre les deux il ne saurait accepter de moyen terme. Pour lui, toute doctrine de compromis n'est qu'hypocrisie. L'opinion publique japonaise s'est toujours montrée hostile à une politique de compromis entre les partis politiques et la bureaucratie, bien qu'elle

n'ignore pas que cette politique est la seule qui puisse convenir à la situation politique actuelle du Japon. Les écrivains japonais ne craignent pas d'aller jusqu'à l'extrême dans leur critique des affaires nationales, et le lecteur des revues nippones ne s'étonnera donc pas de les voir accepter des théories aussi extrêmes que celle de la force allemande.

Le tempérament des Japonais explique aussi le manque de réserve qu'ils apportent dans la critique des motifs qui, selon eux, inspirent les Alliés ; le cynisme de leurs appréciations est le résultat d'une opposition de tempérament plutôt que la conclusion de considérations objectives. Le plus extrême d'entre eux n'a jamais été jusqu'à soupçonner l'Angleterre et l'Amérique de poursuivre dans cette guerre des buts de conquête : il sait que la guerre que font ces nations est une guerre défensive, mais sa critique s'en prend à ce qu'ont de déclamatoire les déclarations de ces puissances : les mots d' « humanité » et de « démocratie » excitent leurs sarcasmes parce que ces mots ne répondent pour eux à aucune réalité substantielle. Le Dr Fukuda s'élève particulièrement contre le fait que les Alliés se réclament des principes de « non-annexion » et du « droit des petites nations à décider de leur destinée ». Principes d'hypocrites, dit-il ; car comment concilier le premier principe avec la revendication par les Alliés de l'Alsace-Lorraine? quant au second, l'Amérique refuse d'en accorder le bénéfice aux Philippines et aux îles Hawai, preuve flagrantes, selon lui, de cette hypocrisie qu'il reproche aux Alliés.

Ces écrivains se laissent entraîner par leur tempérament... D'ailleurs, croient-ils à la doctrine de la « force »? L'entendent-ils, cette doctrine, et l'acceptent-ils de la même manière que les Allemands ? Ils admirent simplement la mise en pratique remarquable qu'en a faite l'Allemagne, l'Allemagne qui les émerveille par la régularité, la méthode de son action ; et leur admiration est du genre de celle qu'ils éprouveraient devant un exercice difficile bien exécuté. Quant à la valeur philosophique intrinsèque de cette doctrine de la « force », quelques-uns certainement l'admettent, mais ils sont rares ; ceux-là se laissent séduire par des analogies faciles qu'a cette doctrine avec certaines théories biologiques, comme celle de la sélection naturelle...

... Quant aux mesures de restriction commerciales prises par l'Amérique, ceux qui en font grief à cette nation devraient s'aviser que leurs reproches ne servent de rien et ne peuvent que compromettre des intérêts plus importants. L'Amérique, disent-ils, poursuit un programme impérialiste ; même si cela était, ne vaudrait-il pas mieux voir l'Amérique adopter cette politique au nom de l'humanité et de la justice plutôt qu'en invoquant la doctrine de la « force »? Ces gens savent bien que les intérêts du Japon seront mieux servis si l'Amérique reste démocratique ; pourquoi alors la pousser dans une voie opposée par des allégations qui ne reposent sur rien ? Si le Japon se sent plus fort que l'Allemagne et cherche un prétexte pour écraser l'Amérique et l'Angleterre, bien ; mais tant que ses forces seront ce qu'elles sont, le meilleur moyen de sauvegarder ses intérêts est de se rallier à la cause de l'humanité, même si cette cause ne lui paraît plus très sûre...

LA PRESSE ENNEMIE. — Voici un télégramme, envoyé de Sofia à la *Vossische Zeitung* :

D'après une dépêche de l'agence Reuter, serait arrivé le texte définitif de la réponse des socialistes bulgares au dernier memorandum des socialistes interalliés. Aux termes de cette dépêche, les Bulgares accepteraient d'une façon générale les propositions des compagnons de l'Entente et même la plus grande partie du compromis territorial proposé, en maintenant toutefois le principe que, pour des raisons d'ordre ethnographique, la Macédoine doit être réunie à la Bulgarie. Il serait toutefois vraisemblable qu'ils consentiraient à accorder à la Macédoine un gouvernement autonome. En outre, les Bulgares auraient — toujours d'après Reuter — manifesté l'espérance de voir les socialistes allemands répondre avec un même esprit de conciliation au mémorandum.

J'ai appris de source socialiste très bien renseignée que toute cette nouvelle ne serait, du commencement à la fin, qu'une invention, ou tout au moins une combinaison fantaisiste adaptée à des buts propres, de l'agence Reuter. Il ne saurait être question de l'arrivée à Londres de la réponse officielle des socialistes bulgares, ne serait-ce que pour ce très simple motif qu'elle n'a pas encore quitté Sofia et qu'elle ne la quittera pas, à moins de modifications fondamentales des choses. Le texte du programme de la conférence des socialistes interalliés n'est arrivé ici intégralement que depuis 10 jours, et c'est seulement depuis deux jours que l'organe du parti, *Narod*, a pu en imprimer la conclusion. Lorsque la première partie de cette décision arriva à Sofia, la feuille ci-dessus prit le 23 et le 24 avril position au point de vue rédactionnel sur tout le problème de cette conférence et se reconnut en général du point de vue socialiste du programme de Stockholm, en ajoutant toutefois d'une façon formelle que celui-ci était inacceptable dans ses détails pour la Bulgarie, car il était dirigé contre l'unité nationale de celle-ci.

Ces articles, qui ne portent même pas la signature de leur auteur, sont les seuls qui aient paru du côté bulgare au sujet de ce programme et ne sauraient pas davantage être considérés comme une réponse officielle que tout autre commentaire fait sur un événement quelconque par un journal du genre *Vorwærts*. Il est toutefois intéressant de noter que Reuter, derrière lequel se cachent peut-être d'autres opinions, suppose que la Bulgarie serait en définitive disposée, le cas échéant, à se contenter d'une autonomie de la Macédoine. Ce ballon d'essai doit être particulièrement pénible pour les Serbes, qui pourront reconnaître maintenant que l'Entente n'a plus l'intention de soutenir jusqu'au bout le chauvinisme serbe, ou bien au cas où celui-ci aurait été lancé d'accord avec les Serbes, il signifierait de leur part, une modification de leur conduite digne d'être remarquée.

Si en Bulgarie le groupe des « socialistes larges » s'est en effet prononcé pour l'annexion de la Macédoine, les vrais représentants du parti, les « socialistes étroits », se déclarent toujours partisans en principe d'une république fédérative des pays balkaniques.

— Le *Pester Lloyd* considère le traité austro-allemand comme

une assurance pour la sécurité de la monarchie des Habsbourg contre les risques que lui font courir les attaques des nationalités :

Les deux puissances devront regarder avec attention vers l'Orient. Le nouvel état de choses dans les Balkans et dans l'Asie Mineure qui doit garantir aux peuples des deux monarchies la sécurité et la liberté économique, devra avoir derrière lui toute la force des deux alliés pour intimider, dès le début, toute attaque future. L'accroissement en considération et en valeur, obtenu par l'alliance avec l'empire allemand, constituera pour l'Autriche-Hongrie un contre-poids naturel aux difficultés qui pourraient survenir par la vie en commun sur son territoire des nationalités différentes. Le nationalisme agressif de la Serbie, de la Roumanie et de l'Italie ne pourra pas s'éteindre par cette seule guerre, malgré les défaites désastreuses que nous lui avons infligées... Les nations qui sont situées sur les frontières et qui sont avides du bien austro-hongrois, offriront toujours, par leur tendance aveugle à nous attaquer, un moyen commode pour chaque puissance de menacer la Monarchie, et personne ne peut, d'avance, être sûr que ne s'incrustera pas à Londres, comme jadis à Pétersbourg, la pensée de détruire la Turquie, dont les provinces constituent un pont qui va de l'Afrique aux Indes, en faisant un détour par l'Autriche-Hongrie. En faveur de la conservation de l'alliance entre l'Autriche-Hongrie et l'empire allemand, en faveur de l'adaptation aux nécessités futures de la défense des deux puissances parle le motif décisif qui domine la grande politique des Etats : un sain intérêt mutuel ; pour l'approfondissement et l'élargissement des bases de l'alliance parlent les prétentions augmentées qui posent de nouvelles tâches, de même que la tendance du développement moderne de la vie étatique qui exclut toute opération de détail tant en matière économique qu'en matière politique.

La nation hongroise a toujours considéré l'alliance amicale, qui a été créée par un de ses plus grands hommes d'Etat, à la fois avec une froide raison politique et avec la chaleur d'un sentiment cordial. De brillants souvenirs comme les combats dans les Carpathes, comme la campagne qui chassa les Roumains de Transylvanie, comme la subjugation de la Serbie ont intimement marié l'union d'armes entre la nation hongroise et la nation allemande, à la fantaisie et aux sentiments des deux peuples.

LA PRESSE NEUTRE. — M. Ed. Rossier, dans la *Semaine littéraire* de Genève, constate que « la confiance de la nation française est inébranlable », mais il reconnaît aussi que la situation est critique de par l'erreur de l'Entente butée jusqu'ici à cette « illusion fatale que le temps travaille pour elle ».

Les fautes politiques de l'Entente, qui paraît avoir pris à tâche d'entraver par sa diplomatie le rude travail de ses armées, ont ouvert au germanisme un champ de recrutement immense. L'entrée en scène du nouveau monde suffira-t-elle à contrebalancer cette situation transformée; la flamme du triomphe éclairera-t-elle autre chose qu'un cimetière ?... Mais il y a mieux à faire qu'à ne compter que sur les troupes américaines, si nombreuses et ardentes qu'on les voie venir.

Il est entendu que la parole n'est aujourd'hui qu'au canon, qu'aucune action diplomatique n'est capable d'arrêter Ludendorf. Mais je pars de l'idée que Paris n'est pas encore pris, que la guerre se prolongera dans le nord de la France; et, avant même que les Américains soient à pied d'œuvre, l'Entente a, sur un autre terrain, une tâche utile à entreprendre.

Mais M. Ed. Rossier n'est-il pas la dupe d'un effet de la fée Morgane dans sa foi en le possible rétablissement prompt de la situation russe ?

Les avantages militaires de l'Allemagne ne servent que sa soif d'annexions. A l'est, elle se révèle insatiable... Nous l'avions attendu; c'est pour cela que les voix attirantes qui s'élevaient, à intervalles réguliers, de Berlin nous laissaient tristement sceptiques. Mais l'événement a encore dépassé notre inquiétude.

Les peuples orientaux, dans leur universel effondrement, n'obtiennent rien de ce qu'ils désirent ; ils ne connaissent même pas les bienfaits de la paix. La Pologne, si petite soit-elle, est menacée d'un nouveau démembrement ; son indépendance n'est qu'un leurre et les réquisitions se succèdent, impitoyables. La Finlande, ce pays de républicains farouches, est menacée d'une restauration monarchique. Le sort des provinces Baltiques et de la Lithuanie se discute à Berlin; on hésite, pour faire leur bonheur, entre les princes de diverses familles régnantes : l'empereur et roi restant comme de juste premier candidat. Le coup par lequel on se prépare, au mépris du traité de Brest-Litovsk, à séparer l'Esthonie et la Livonie de la Russie n'a pas seulement provoqué les récriminations de la presse d'extrême-gauche : M. de Kuhlmann lui-même a pris la chose mal et manifesté, sans trop insister d'ailleurs, l'intention de s'en aller. En Ukraine le commandement militaire, fort peu respectueux du nouvel hetman, utilise des moyens ingénieux pour faire rendre gorge aux paysans entêtés qui s'obstinent à défendre leur blé. La Grande-Russie n'est plus qu'un domaine public où l'Allemagne et ses clients prennent à peu près ce qu'ils veulent...

L'empire germanique organise des gouvernements forts quand il estime la situation mûre : il prolonge les maux de l'anarchie là où il craint un réveil national. On cherche vainement dans son œuvre une préoccupation de relèvement. Les peuples sont là pour lui ; il les emploie pour son plus grand avantage, comme a droit de le faire une race élue qui agit sur une humanité primitive. La méthode nous est connue : les théoriciens de l'avant-guerre l'avaient trop exactement décrite pour que nous puissions l'oublier.

Avec cela, le gouvernement allemand dispose des pouvoirs qu'il a institués et qui ne vivent que par sa grâce. Il continue d'exercer un ascendant suspect sur les chefs bolchévistes qui ne se permettent une loi respectueuse qu'entre deux génuflexions. Mais il s'aliène à peu près tout le reste. Avec cette remarquable maladresse qu'il déploie régulièrement hors de chez lu toutes les fois qu'il ne fait pas agir sa force ou son commerce, il blesse dans leurs sentiments ceux qu'il ne lèse pas dans leurs intérêts. Il irrite même l'ignorance ; il ne séduit que la trahison. Et si on nous le représente comme étant en passe de grouper autour de son programme les anciennes classes intelligentes de la Moscovie ressuscitée, de les utiliser à ses fins, c'est que ces malheureux, terrorisés par le spectre de la famine et de la mort, en

arrivent à tout préférer à l'enfer où ils gémissent : ils cherchent du secours autour d'eux et ne voient que le casque à pointe.

Or, il y a là pour l'Entente un champ de travail fécond. Elle a perdu, par les fautes de sa politique, l'occasion de secourir une foule d'autres opprimés, qui, en unissant leurs efforts, auraient assuré le succès de sa cause. Elle renvoie maintenant leur délivrance à un jour encore lointain, au jour de la victoire. Mais d'autres occasions s'ouvrent.... Seules les nations libérales de l'Europe et de l'Amérique peuvent entreprendre la tâche de reconstituer une Russie dans l'ordre et la liberté. Ce faisant, non seulement elles assureront le salut d'un peuple immense qui, quelles que soient les illusions dont des ignorants se bercent encore, va au devant de maux sans fin, mais elles briseront l'étreinte qui se resserre sur la France et, mieux encore que par des batailles toujours renouvelées sur le front occidental, amèneront le peuple allemand à reconnaître que la caste qui le domine ne lui donnera pas la paix.

Quelle est la méthode de travail ? Je ne prétends pas l'indiquer à des hommes d'Etat qui, sur toutes choses, possèdent une infinité de renseignements que je n'ai pas. Mais il me paraît impossible qu'une combinaison de puissances qui embrasse les deux tiers du monde reste incapable d'agir sur les plaines immenses qui s'étendent de la mer Glaciale à la mer Noire et se prolongent à l'infini dans la lointaine Asie. Qu'on sollicite l'intervention de forces nouvelles après avoir délimité leur rôle ou qu'on utilise les proscrits qui, plus nombreux que jamais au temps des tsars, sont disposés à tout risquer pour rentrer dans leur patrie dévastée, une action s'impose.

L'Entente a mis trois ans et demi à réaliser que, sans une direction unique de la guerre, elle ne pouvait lutter à armes égales contre un ennemi obeissant à une seule volonté ; elle ne peut manquer de découvrir presque en même temps que, sans une politique intelligente, l'héroïsme de ses armées se déploie en vain. C'est le moyen de marquer un terme à ses prodigieux efforts et à ses sacrifices sanglants ; c'est peut-être aussi la chance suprême.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Lord Brassey. — L'un des yachtsmen anglais les plus connus, Lord Brassey, vient de mourir à l'âge de 82 ans. Il était le fils de Thomas Brassey qui, devenu l'ami de George Stephenson, se lança dans la construction de chemins de fer et gagna ainsi une célébrité mondiale et une énorme fortune. C'est deux ans après cette rencontre fameuse, en 1836, que naquit le futur comte. Elève de Rugby et d'Oxford, le jeune homme voulut faire de la politique et représenta successivement Devonport et Hastings à la Chambre des Communes ; pourtant il n'y brilla point comme homme d'Etat. Dès son enfance, Lord Brassey s'était intéressé aux choses de la mer et avait croisé sur les côtes. Cette occupation juvénile devint bientôt le but de sa vie. Sur différents yachts, dont le plus perfectionné fut le *Sunbeam*, il fit le tour du monde. Sa connaissance des pêcheurs et des matelots lui

suggéra l'idée de fonder une réserve navale composée de volontaires et destinée à aider la flotte en temps de guerre. Ce projet, ridiculisé à l'origine et fort difficile à exécuter, échoua d'abord ; mais il fut repris par Lord Selborne et aujourd'hui, les chalutiers, les barques de pêche et le personnel de la réserve rendent des services incalculables aux Alliés.

C'est Lord Brassey qui prit l'initiative de la publication du *Naval Annual* et en paya les frais. Cet annuaire, fort consulté maintenant, est une source de renseignements précieux pour la marine.

Dans un ouvrage tout récemment paru chez John Murray : *The Sunbeam R. Y. S.*, on trouvera le récit des aventures du yacht sur tous les océans. A son bord montèrent maints personnages célèbres. Mr. Gladstone y passa quelques semaines pour se guérir d'une extinction de voix et en profita pour visiter la Norvège. Moins aventureux, Tennyson ne voulut pas s'éloigner du rivage anglais. Il recherchait avec autant de soin la solitude que le Premier Ministre les ovations populaires.

A Kiel, Lord Brassey recut souvent la visite de l'Empereur d'Allemagne qui poursuivit auprès de lui sa politique hypocrite et néfaste. On a déjà tant cité de ses phrases mielleuses destinées à empoisonner l'esprit d'ennemis possibles que l'on se demande s'il est nécessaire de les répéter. Pourtant comme l'on parle encore, Dieu sait pourquoi, de la candeur et de la bonne foi allemandes, il faut traduire ce passage :

Je l'ai entendu, lui (Guillaume) et son frère Henri, exprimer au dîner du *Royal Yacht Squadron*, à Cowes, le désir d'une alliance ou du moins d'une entente cordiale avec l'Angleterre. Ils ont déploré les soupçons avec lesquels nous regardons les visées allemandes. Pourquoi toujours concentrer notre flotte sur nos côtes orientales face à la flotte allemande qui ne sera jamais notre ennemie ? Nous avons rappelé nos bateaux des stations étrangères. On ne voit que trop rarement notre drapeau. Dans le monde entier, nous perdons le prestige que nous assurait la présence de nos cuirassés qui, en montrant le drapeau anglais, rappellent aux puissances étrangères et surtout à celles qui sont à demi-civilisées que nous savons punir toute insulte à un sujet britannique.

A Kiel, durant une autre conversation, le Kaiser répéta avec insistance que nous avons commis une grave erreur en nous alliant aux nations latines qui ne possèdent ni les nerfs, ni la force, ni l'énergie des Teutons et des Anglo-Saxons. Nous devrions ne faire qu'un. Nous avions combattu côte à côte dans quelques-unes des batailles les plus terribles de l'histoire. Le vrai danger, à l'heure actuelle, c'est le péril jaune. En nombre, les Chinois dépassent de plusieurs millions les nations de l'Europe. Ils nous regardent avec mépris. Nous devrions nous préparer à résister ensemble à cet ennemi redoutable.

On aurait cru que l'Empereur se sentait l'un de nous. Il haïssait, sans aucun doute, les administrations démocratiques, il contemplait avec dédain

nos ministres comme de lâches esclaves de la démocratie, toujours à la poursuite du vote populaire, manquant d'une façon lamentable d'indépendance de pensée et de talents d'hommes d'Etat. Il savait que le discours menaçant de Lloyd George à la Maison House était l'œuvre de Cambon !

Passant à d'autres sujets, il discuta notre politique en Irlande. Assurer la prospérité du peuple valait mieux que de le laisser se gouverner.

Et hier encore, Hertling reprochait à l'Angleterre de n'avoir point accordé le *Home Rule* à l'Erin !

L'incident suivant a un côté comique :

Je me rappelle, dit Lord Brassey, que je fus reçu à bord du yacht de l'Empereur d'Allemagne dans la baie de Kiel... Nous avions le temps de causer avant la partie de tennis de Guillaume II. Il choisit pour thème l'armée britannique. Elle était trop peu nombreuse, mal exercée et ses dépenses étaient extravagantes. Il avait examiné la question avec son état-major, l'hiver précédent et ils avaient même préparé ensemble un projet de réformes. Il l'avait apporté lui-même à Sandringham lors de sa dernière visite. Là, il avait vu Lord Lansdowne, alors sous-secrétaire d'Etat à la guerre, et lui avait remis son mémorandum. Depuis, il n'en avait plus entendu parler. C'est toujours comme cela qu'on traite les propositions sérieuses. On les oublie dans les cartons. Il en était fâché.

Une autre fois, l'empereur monta sur le cuirassé *King George V* où il fut reçu avec les honneurs dûs à un amiral anglais.

Etait-ce, demande Lord Brassey, un plan préconçu pour nous tromper et nous aveugler? Est-il nécessaire de le soupçonner ? Il y a un fait certain. Malgré ses ambitions en Europe et ailleurs, le gouvernement allemand a espéré jusqu'à la dernière minute que nous resterions neutres. L'Empereur est, par nature, impulsif. Il a toujours eu au fond du cœur de l'affection pour l'Angleterre. Pourquoi alors cette volte-face ? Les pangermanistes sont-ils en faveur? Ont-ils cherché ce conflit pour se rendre maîtres de la Turquie et de la route continentale de l'Est? Leur but était-il d'établir leur suprématie commerciale en Perse et aux Indes ? L'imagination de l'Empereur avait-elle rêvé la gloire de Napoléon ? Une autre considération peut l'avoir influencé puissamment. Depuis des années, le parti socialiste gagnait du terrain en Allemagne. Il formait le groupe le plus nombreux au Reichstag. Tous les députés de Berlin étaient socialistes. Le socialisme n'a pas toujours la même signification. En Allemagne, il veut dire : changer la monarchie absolue en monarchie constitutionnelle ; ce qui revient à priver l'empereur du contrôle de l'Armée et de la Marine. Pour éviter ce changement redouté, l'Empereur se jeta dans les bras de ses généraux. « Délivrez-moi, leur dit-il, de cette canaille. » Depuis la guerre de 1870, le gouvernement allemand n'a été qu'un despotisme militaire. Les chefs réels du pays ont désiré ardemment la lutte dans laquelle le monde est engagé aujourd'hui.

Il serait à souhaiter que les Anglais qui gouvernaient l'Angleterre aient eu la même clairvoyance. Lord Brassey n'avait pas d'il-

lusions sur le bon vouloir allemand et sur les intentions pacifiques des dirigeants de l'Empire Germanique. Un jour, il me parlait d'un recueil d'interviews de personnalités importantes d'outre-Rhin qui, toutes, à l'exception de Maximilien Harden, proclamaient un désir de paix trop poli pour être honnête et trop obséquieux pour être sincère. Son étonnement qu'un pareil livre ait pu paraître en France s'exprima par cet avertissement : « Méfiez-vous. C'est trop de naïveté, vous êtes les victimes de la propagande allemande. »

Il fut un des premiers à qui je communiquai notre projet de fonder en Angleterre l'*Anglo-French Society*. Il approuva tout de suite l'idée, et nous devons beaucoup à ses conseils. Il voulut être un de nos premiers membres fondateurs ; bien mieux, il tint à assister à la séance d'inauguration, encore qu'il éprouvât une extrême difficulté à marcher et dût s'aider de deux cannes et être accompagné de deux aides. Son énergie morale suppléait à sa faiblesse physique. Il vint, près de l'estrade, occuper le siège que nous lui avions réservé, et quand il vit la vaste salle s'emplir et regorger, il nous appela : « Vous voyez, j'avais raison, c'est plus qu'un succès, c'est un triomphe ! » Pour marquer mieux sa satisfaction, avant de regagner l'ascenseur, il nous dit : « Après ce début, ne vous endormez pas sur vos lauriers ; réalisez votre programme, multipliez votre activité. Il vous faudra beaucoup d'argent, ajouta-t-il, sur un ton confidentiel, venez me voir, je verrai ce que je pourrai faire pour votre belle France et ses soldats héroïques. Ah ! Verdun ! Verdun ! » répétait-il en se soulevant sur ses deux cannes, et sa voix tremblait l'émotion.

La France a perdu en lui un ami sincère, dont l'amitié était agissante, et nous lui devons cet hommage. « Plus on vous connaît, vous autres Français, plus on vous estime », disait-il. « Vous devriez venir davantage nous voir, chez nous, et il faudra le faire après la guerre. Il y avait trop d'Allemands, et il y en a trop encore, dans notre pays, et il n'y aura jamais trop de Français, pour cette bonne raison qu'un Français garde sa nationalité, son nom, et il retourne toujours dans son pays. Mais le Boche change volontiers de peau, de Schwabe ou Schwartz, il devient sans regret Jones ou Williams ; il n'y a que son accent et ses instincts de brute qui lui restent. »

Lord Brassey était convaincu que l'avenir de la civilisation dépendait de l'union de la France et de l'Angleterre. Il est regrettable que la mort ait interrompu sa collaboration à l'œuvre de rapprochement à laquelle il s'intéressait si vivement et dont le développement l'aurait certainement enchanté.

HENRY-D. DAVRAY.

LA VIE ANECDOTIQUE

Edward Wortley-Montague — Alfred Franklin — Calcul sur le tabac.

En détruisant la liberté, cette guerre que les Allemands ont rendue inévitable suscite notre curiosité à l'égard de ceux qui dans les âges écoulés ont pu vivre à leur guise.

Les conditions qu'exige une telle existence ne se sont jamais rencontrées comme au XVIIIe siècle.

On peut craindre que, la paix conclue, elles ne se retrouvent plus jamais et qu'enrégimentés, cantonnés dans leurs nationalités, leurs races, leurs syndicats professionnels et politiques, les hommes réunis en troupeaux dociles ne songent même plus qu'il y ait eu des temps où l'on pouvait faire ce qu'on voulait.

Parmi les partisans de cette liberté individuelle aucun ne sut mieux mettre en pratique ses convictions qu'**Edward Wortley-Montague**, fils de l'ambassadrice célèbre à qui l'on doit l'inoculation et des lettres qui ont eu beaucoup de succès.

Les détails de la vie de cet héritier d'un nom illustre, né en 1713, sont fort singuliers. C'était un nouvel Alcibiade, qui prenait avec la dernière facilité les mœurs des pays où il se trouvait. Il a passé sa vie à voyager ; c'est sur lui que sa mère fit la première application de l'inoculation de la petite vérole qu'elle avait eu l'occasion d'observer en Turquie. Il s'échappa trois fois de chez ses parents, se fit mousse, puis conducteur d'ânes en Portugal, fut enfermé au Châtelet de Paris sous prévention d'escroquerie, n'en devint pas moins membre de la Chambre des Communes en 1754, puis voyagea en Asie et finit par se faire musulman. En Europe il avait partout des maîtresses et en Asie des sérails, il avait vécu dans la liaison la plus intime avec Ali-Bey, chef des Mamelouks, ancien esclave, qui en 1766 s'était emparé du pouvoir en Egypte et rendu indépendant de la Porte. Edward Wortley-Montague s'était marié dans sa patrie avec une blanchisseuse qui mourut sans lui laisser d'enfants ; voulant absolument avoir un héritier, il accourut du fond de l'Egypte pour se remarier et, afin d'être sûr de son fait, il avait, à ce qu'on assure, chargé un de ses amis de lui chercher quelque jeune femme qui se trouvât en même temps enceinte et libre. Cet avis avait été inséré sous un nom étranger dans les papiers publics.

On avait trouvé le sujet, il ne manquait plus que le retour d'Edward Wortley-Montague qui, arrivé en 1776 à Padoue, y mourut par un accident aussi étrange que le reste de sa vie ; l'os d'un becfigue, arrêté dans son gosier, l'étouffa. Il parlait toutes les langues orientales ; l'hébreu, l'arabe, le chaldéen, le persan, le turc, le grec lui étaient aussi familiers que l'anglais. Il était d'ailleurs très instruit, ce qui est facile à croire. Il avait adopté les mœurs, les usages, les

habillements et les habitudes des Turcs ; il préférait leur méthode de s'asseoir, les jambes croisées et repliées, à la nôtre. On a de lui des *Réflexions sur les anciennes Républiques* et un *Voyage au Mont Sinaï*.

§

L'instinct de liberté qui est ancré dans l'homme n'a pas encore disparu, puisque l'ancien administrateur de la Bibliothèque Mazarine, Alfred Franklin, l'érudit à qui l'on doit tant d'ouvrages intéressants sur les mœurs, semble bien avoir toujours vécu à sa guise.

En juillet 1915, il avait fait faire par le Dr J. De Gaube son examen physique et intellectuel, qu'il avait fait imprimer au verso de vieux bulletins de demande usagés de la Bibliothèque Mazarine. Sur celui que j'ai sous les yeux un lecteur nommé *Crespin* a demandé la traduction de la *Zoologie* de Claus.

Au verso on peut lire :

UN CLIENT DU Dr J. DE GAUBE
Le dit client est né en 1830.

Examen physique.

Santé restée toujours excellente. Caractère très gai.

N'a presque jamais pris de médicaments. Aucun depuis plus de vingt-cinq ans, pas même une purgation.

Peut supprimer un repas sans aucun inconvénient, sans même que l'appétit au repas suivant soit augmenté.

Jusqu'à l'âge de 75 ans a vécu presque uniquement de viande et de sucre. Point de légumes.

N'a jamais cessé de fumer beaucoup, surtout la pipe, depuis plus de 65 ans.

Quatre passions : les femmes, les chiens, le tabac et le sucre.

Marche sans fatigue pendant plus de trois heures.

Ne se sert pas de verres pour le travail.

Sommeil, toujours profond et très régulier, de 8 à 9 heures.

Voix pour le chant restée très pure, sans nul chevrotement.

Pas le plus léger tremblement dans les mains.

Porte encore un poids de vingt kilos avec un doigt.

Examen intellectuel.

Ne croit ni à Dieu ni à diable.

S'avoue fort heureux et l'a toujours été.

Est, toujours et en toute saison, au travail le matin depuis 5 ou 6 heures jusqu'à 10 heures. Sauf recherches dans les bibliothèques, jamais aucun travail dans la journée, consacrée à des métiers manuels et parfois très pénibles.

A été neuf fois couronné par l'Institut, l'Académie de médecine, etc.

A eu, cette année-ci, deux volumes couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques.

Juillet 1915.

D'autre part, Alfred Franklin avait fait imprimer d'avance la lettre de faire-part de son décès ; elle est conçue comme il suit :

M

La famille de Monsieur

ALFRED FRANKLIN

Administrateur honoraire de la bibliothèque Mazarine.
Chevalier de la Légion d'honneur.
Officier de l'Instruction publique.
Lauréat de l'Académie française, de l'académie des Inscriptions,
de l'académie des Sciences morales et politiques,
de la faculté de Médecine
et de la société protectrice des Animaux,

a le regret de vous annoncer qu'il a terminé, le ? de ce mois, à l'âge de 85 ans, dans sa maison de Viroflay, une vie consacrée tout entière à la culture des lettres, et restée toujours parfaitement heureuse.

Suivant la volonté expresse du défunt, son corps a été incinéré au cimetière de l'Est, dans la plus stricte intimité. Étaient seuls présents, sa femme, son frère, son chien.

Le défunt a ordonné aussi que cette lettre, rédigée par lui, fût seule envoyée après sa mort.

Viroflay, le 1915
8, route Nationale.

§

Un mathématicien qui nous prie de taire son nom a fait un curieux calcul touchant le temps perdu par les fumeurs. Ce **calcul sur le tabac** consolera peut-être ceux qui gaspillent, en outre, du temps à chercher, de bureau en bureau, les paquets introuvables qui contiennent l'herbe à Nicot.

Tout fumeur fume une cigarette au moins trois fois par heure pendant sept heures chaque jour, et cette évaluation est modérée, beaucoup de fumeurs la dépassent.

Chaque cigarette exige une manipulation d'au moins une minute et demie, ce qui fait quatre minutes et demie par heure, soit trente et une minutes et demie par jour.

Il est juste d'ajouter que du temps où l'on prisait, on perdait beaucoup plus de temps.

Car tout priseur qui en faisait un usage habituel avait recours à une prise six fois au moins par heure, chaque prise exigeait l'usage du mouchoir, le déplacement et la remise en poche, l'ouverture et la fermeture de la boîte, et autres circonstances indispensables, le tout n'exigeant pas moins d'une minute et demie de temps, ce qui faisait neuf minutes par heure, deux heures vingt-quatre minutes par jour ou la dixième partie de la journée, soit un jour sur dix, trente-six jours et demi par an et quatre années entières dans quarante ans. Le fumeur de cigarettes perd beaucoup moins de temps, surtout s'il les

fume toutes faites; quant au fumeur de pipe, il va plus vite encore. La pipe au reste règne aux armées. Les soldats alliés l'emportent au combat et un poilu ne se séparerait plus de sa pipe avant la bataille, comme au temps où, dans une chanson célèbre, La Tulipe faisait ses adieux *à la divinité de son cœur, en lui confiant sa pipe et son briquet.*

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briqnet,
Et si La Tulipe
Fait le noir trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De son cher amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin
Au nom de tes charmes...
Achève ton vin.
Mais quoi, de nos bandes.
J'entends les tambours.
Gloire! tu commandes,
Adieu les Amours!

Aujourd'hui, quand le poilu va se battre il fait, comme Monsieur de Crac :

Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait dans son petit sac
Le doux portrait de sa bergère,
Avec la pipe de tabac.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués vue de comptes rendus.]

Ethnographie

G. Brocher : *Essai sur les principales nationalités de Russie;* La Russie Libre, Lausanne. » »

Histoire

Ary-Henri Chardon : *Fox et la Révolution française ;* Bossard. 3 »

Denys Cochin : *Louis-Philippe ;* Hachette. 7 50

Linguistique

Albert Dauzat : *L'Argot de la guerre ;* Colin. 3 50

Littérature

Auguste Dorchain : *Pierre Corneille* ; Garnier. 3 50

P.-N. Milioukov : *Le Mouvement intellectuel russe.* Trad. du russe par J.-W. Bienstock. Avec 4 portraits ; Bossard. 12 »

R.-J. Odavitch : *Essai de bibliographie française sur les Serbes, Croates et Slovènes depuis le commencement de la guerre actuelle* ; chez l'auteur. 3 »

Œuvres choisies de Ronsard. Notices et annotations par Gauthier-Ferrière. Avec 4 grav. h. t. ; Larousse. 1 50

Œuvres complètes de Charles Péguy. Œuvres posthumes : *Clio, dialogue de l'Histoire et de l'Ame païenne* ; Nouv. Revue française. » »

Joseph Salvioli : *Le Concept de la guerre juste d'après les écrivains antérieurs à Grotius* ; Bossard. 3 »

Archag Tchobanian : *La femme arménienne* ; Grasset. 3 »

Gonzague Truc : *Charles Maurras et son temps* ; Bossard. 1 80

Ouvrages sur la guerre actuelle

A. Albert-Petit : *La France de la guerre.* Tome I : *Août 1914-mars 1916* ; Bossard. 9 »

Louis Bertrand : *Les pays méditerranéens et la guerre* ; Renaissance du livre. 4 »

Les Communiqués officiels ; Berger-Levrault.
XXXIII, août 1917. 0 90
XXXIV, septembre 1917. 0 90
XXXV, oct.-déc. 1917. 3 »

Jacques Fierre : *80.000 en torpilleur* ; Perrin. 3 50

Marc Hélys : *Les provinces françaises pendant la guerre* : Perrin. 3 50

Maurice Muret : *Pas d'illusions sur l'Allemagne* : Payot. 5 »

Léon Savadjian : *Je dénonce...* Préface de M. Fernand David ; Granchamp. 2 »

Poésie

Emile Audrond : *Le livre de la guerre* ; Reggiani, Genève. » »

Guillaume Apollinaire : *Calligrammes.* Avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso, gravé sur bois par R. Jaudon ; Mercure de France. 5 »

Roger Gaillard : *La Statue sans visage.* Préface de Maurice Magre ; Figuière. 3 50

Alphonse Métérié : *Le poilu et la princesse.* Avec des bois gravés originaux de Ch. Berjole ; S. l. n. d. 2 »

Serge Milliet : *Par le Sentier.* Edit. du Carmel. » »

Raphaël Soriano : *Balbutiements* ; Ed. de l'Athénée, le Caire. 2 »

Jean Violette : *Sous l'armure* ; Cahiers du Carmel. 2 50

Questions coloniales

P. Perreau-Pradier et Maurice Besson : *L'Afrique du nord et la guerre.* Préface de M. Maginot ; Alcan. 3 50

Roman

Pierre Coutras : *Les Tribulations d'un jeune écrivain* ; Ed. Revue des Indépendants. 3 »

Anny Le Moyne : *La force d'amour* ; Soc. franç. Imprim. et Librairie. » »

Ch. de Saint-Cyr et Béatrix : *Jojo et son amie, sténo-dactylographes* ; Renaissance du livre. 3 50

Sciences

Dr Hélan Jaworski : *L'arbre biologique, sa signification.* Préface de M. Edm. Perrier ; Maloine. 4 50

Dr Hélan Jaworski : *La Période géologique, sa signification, sa naissance* ; Maloine. 2 50

Sociologie

Daniel Bellet : *Crises économiques* ; Alcan. 3 50

Dr C. Chauveau : *Le remembrement de la propriété rurale* ; Baillière. » »

*** *Lettres sur la réforme gouvernementale* ; Grasset. 3 50

Albert Métin : *L'Inde d'aujourd'hui* ; Colin. 5 »

F. Sauvoire-Jourdan : *La vitalité économique de la France avant et après la guerre* ; Alcan. 3 50

Gonzague Truc : *D'une organisation intellectuelle du pays* ; Bossard. 2 40

Théâtre

*** *Le Rêve de Mirabeau*, pièce historique en 4 actes ; Bossard. 3 »

Voyages

Bertrand Bareilles : *Constantinople, ses cités franques et levantines*. Avec une planche, 32 illust. et un plan ; Bossard. 9 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort du peintre Maufra. — Les journaux de tranchée italiens. — Nouvelle preuve que le Dr Cook n'alla pas au Pôle. — La Loi de finance du 31 décembre 1917. — Jérusalem et Shakespeare. — Rieka. — Une Epigramme sur les Français. — M. Théodore Dubois sur-vieillard. — Une Prophétie américaine. — Un arrière-petit-fils de Napoléon Ier. — Le bois de baobab et les explosifs. — Le nombre mystérieux 666. — Comment mourut Arrigo Boïto. — Paris dans les caves en 1871. — L'Exposition du jouet français de Chicago. — Errata.

Mort du peintre Maufra. — Le peintre Maufra est mort, tandis qu'il peignait un paysage dans la Sarthe. C'est vers 1891, au moment où il ouvrait sa première exposition chez Le Barcq de Bouteville, qu'il fut lancé par un article d'Octave Mirbeau. A Pont-Aven, vers la même époque, il rencontrait Gauguin, qui s'intéressa à ses premiers ouvrages. Sans avoir une très grande originalité, Maufra, qui dut plus aux peintres de Barbizon qu'aux impressionnistes et à l'Ecole de Pont-Aven, peignit avec succès des paysages bien composés. Il avait un vif sentiment de la nature. Ces dernières années, il avait été un peu oublié, mais conservait encore une phalange d'admirateurs. Il fut un des habitants de cette fameuse maison de bois, du 13, rue Ravignan, aujourd'hui place Emile-Goudeau, où, depuis, habitèrent des peintres comme Picasso et Van Dongen, et qui abrite toujours de nombreux artistes. Des poètes y logèrent aussi, parmi lesquels André Salmon, Max Jacob et Pierre Reverdy.

§

Les journaux de tranchée italiens. — Chaque armée italienne a son journal ou est sur le point de l'avoir.

Il y a *la Ghirba*, journal de la 5e armée, auquel collabore Ardengo Sorfici, bien connu du public français, et qui donne des caricatures extraordinaires, formées de bandes de papier imprimé. Il y a *la Tradotta, il Razzo*. Il y a le *Sanmarco*, journal du 8e corps d'armée. Il y a *la Marina italiana*, journal de la marine, et *la Voiussa*, journal du corps d'occupation d'Albanie.

Il y a encore *Il Ragno*, organe humoristique de la 7e compagnie de télégraphistes, *la Giberna, la Voce del Piave, l'Isonzo, la Trincea, l'Astico, il Corriere dei cacciatori*, organe du 3e chasseurs résidant à Tacra en Lybie qui porte sur la manchette cette fière devise latine : « Hic Roma quondam, hic nos nunc et semper. »

Citons encore *La Vittoria*, publiée par les volontaires bergamasques, *l'Elmetto, la Bomba a Mano, la Tascapane, Il Ricordevole, La Buffa, Il cecco Pepe, Il Monte Crostis*, etc.

Ces feuilles ont la gaîté de nos journaux de tranchées. S'il leur manque un peu de sel gaulois, leur moral est excellent. C'est l'essentiel.

Voici, au hasard, quelques pensées exprimées dans ces gazettes pour en montrer l'esprit :

L'ennemi est comme le chien : si tu te sauves, il te poursuit, si tu le poursuis, il se sauve.
Le soldat qui se bat pour la victoire est le seul qui soit digne de vivre.
La peur peut vaincre un homme, mais la voix du devoir fait vaincre la peur.
Ris, on rira avec toi ; pleure, tu pleureras tout seul.
Les Allemands rient aujourd'hui, mais les Alliés riront demain.

§

Nouvelle preuve que le Dr Cook n'alla pas au Pôle Nord. — Une lettre de Donald-B. MacMillan, chef de l'expédition à la terre de Crocker, montre d'après le témoignage de deux Esquimaux que le fameux Dr Frederick A. Cook n'alla jamais au Pôle Arctique.

MacMillan eut à son service deux Esquimaux, E-took-a-shoo et Ah-pellah, qui avaient fait partie de l'expédition Cook en 1907-1909 et l'accompagnèrent durant sa prétendue marche au pôle nord. La valeur de leur témoignage vient du sens spécial de la race des Esquimaux à décrire les moindres détails d'un voyage et à dresser des cartes.

Cook s'embarqua à la fin de 1907 avec le cuisinier Francke du lougre de pêche *John-R. Bradley* à Annatook, au nord d'Etah, et il en partit en février suivant avec quelques familles d'Esquimaux, se dirigeant à l'ouest à travers le détroit de Smith, vers la baie de Flagler. De là il passa dans la baie Fiord et dans le détroit d'Eureka jusqu'à l'extrémité de la Terre d'Axel Heiberg, sans aller jusqu'au cap Thomas Hubbard. La chasse fut abondante. Cook avec quatre Esquimaux fit une marche de 12 milles sur la glace polaire. Après l'érection d'une cabane de glace, deux Esquimaux retournèrent à terre laissant E-took-a-shoo et Ah-pellah (E-tuk-i-shook et Ah-we-lah du livre de Cook) avec celui-ci. De ce point qui était à 500 milles du pôle, il ne fut pas fait un pas. On mit un drapeau sur la cabane de glace et l'on prit une photo.

Puis, après deux nuits, ils revinrent sur la terre d'Axel Heiberg et marchèrent vers le sud en longeant la côte occidentale.

Au 79 degré de latitude environ, on découvrit deux îles basse à 5 milles de la terre. Puis on hiverna au cap Sparbo sur la côte du Devon septentrional. L'hivernage fut agréable. Au printemps de 1909, les trois hommes se dirigèrent vers Etah. Les provisions épuisées, ils souffrirent de la faim jusqu'au moment où ils tuèrent un ours et revinrent à Annatook d'où, après un court repos, Cook repartit pour Upernivik.

§

La loi de finances du 31 décembre 1917 fera encore longtemps parler d'elle. La *Bibliographie de la France* du 14 juin publie la lettre suivante, en réponse à une question du Président du Cercle de la Librairie :

Ministère du Commerce, de l'Industrie, des Postes et des Télégraphes

POSTES ET TÉLÉGRAPHES. — 3e BUREAU

Paris, le 10 juin 1918.

Monsieur le Président du Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, Paris.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Vous avez bien voulu appeler mon attention sur l'interprétation donnée à l'article 19 de la loi du 31 décembre 1917 par des bureaux de poste qui

refusent de mettre en recouvrement des quittances, parce qu'elles ne sont pas timbrées à raison de 20 centimes par 100 francs, alors qu'elles doivent être payées par un commerçant.

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, dans les instructions adressées aux bureaux de poste en vue de l'application aux valeurs à recouvrer des taxes fixées par la loi du 31 décembre 1917, il a été spécifié que les reçus, quittances, factures et mémoires acquittés, etc., restent soumis aux anciens droits de timbre, lorsque la personne qui doit recevoir les fonds est un commerçant.

Dans ces conditions, je ne puis que vous engager à me faire parvenir les noms des bureaux qui renverraient des quittances remplissant les conditions exigées par les lois sur le timbre, afin de me permettre de prendre les sanctions utiles à l'égard du personnel en cause.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Pour le ministre du Commerce, de l'Industrie, des Postes et Télégraphes.

Le Directeur de la comptabilité.

On remarquera, d'après la lettre même du Ministère, que la question du Président du Cercle de la Librairie ne portait, comme il convient, que sur les sommes « qui doivent *être payées par un commerçant* ». Le Ministère répond« : ... lorsque la personne *qui doit recevoir les fonds est un commerçant.* »

Le Ministère ne répond donc pas à la question du Cercle, d'abord. En outre, sa doctrine est en contradiction aussi parfaite que possible avec la loi. Le point essentiel est en effet de savoir si *celui qui paie* (et non celui qui *reçoit*) est un commerçant. Mais ce n'est pas tout ; il faut encore, pour que la taxe ne soit pas applicable, que la chose *payée* par un *commerçant* soit destinée à être revendue, autrement dit que le commerçant payeur ne soit pas le consommateur de la chose payée.

D'après le Ministère, un libraire ou un éditeur, c'est-à-dire un commerçant, qui ferait encaisser par la poste le prix d'une vente chez un client non commerçant, n'aurait pas à appliquer la taxe. C'est le contraire même de la loi.

Alors, si le ministère n'y voit goutte...

§

Jérusalem et Shakespeare. — Le rôle important qu'ont joué les Anglais dans la récente croisade qui a délivré Jérusalem n'a pas besoin d'être mis en relief.

A titre de curiosité, nous signalons toutefois ces vers de l'Acte Premier, scène première d'*Henri IV*, où Shakespeare semble prophétiser le grand événement :

Therefore, friends,
As far as to sepulchre of Christ.
(Whose soldier now, under whose blessed Cross
We are impressed, and engag'd to figt)
Forth with a Power of English shall we lewy
Whose arms were moulted in their mother's womb
To chase these Pagans, in those holy fields
Over whose acres walk'd those blessed feet,
Which, fourteen hundred years ago, were nail'd
For our advantage on the bitter cross.

c'est-à-dire :

Nous conduirons au sépulcre du Christ une puissante armée anglaise. Les bras des Anglais furent formés dans le sein de leurs mères pour chasser les infidèles de la terre sainte sur laquelle marchèrent les pieds bénis qui, il y a quatre siècles, pour notre salut furent cloués sur la croix amère.

Cette allusion shakespearienne à la délivrance du Saint-Sépulcre prend après les événements récents une apparence véritablement fatidique.

§

Rieka. — Dernièrement il est arrivé à un rédacteur du *Corriere della Sera* de situer à *Rieka* je ne sais quel événement rapporté par sa chronique. Ce fut un *tolle* dans toutes les feuilles ou revues qui s'occupent de Yougoslavie. Les questions se mirent à pleuvoir. Pourquoi le journal n'écrit-il pas *Vrk* pour *Veglia ?* ou *Trst* pour *Trieste ?* Et l'on prie le sénateur Albertini de décider si le *Corriere* doit être rédigé en langue italienne ou en langue croate ? Car qu'est-ce que *Rieka*? C'est tout simplement le nom croate de *Fiume*.

§

Une épigramme sur les Français. — M. L. De Mauri qui a compilé un fort recueil d'épigrammes italiennes de la Renaissance aux temps modernes y a inséré cette fine épigramme de Bettinelli sur les Français,

I Francesi in fin del ginoco
Alle Donne han sorte eguale :
Dobbiam tutti o molto o poco
Ed amarli e dirne male.

ce que l'on peut traduire ainsi

C'est aux femmes qu'en fin de compte
Tous les Français sont ressemblants :
Nous les aimons, mais, peu galants,
Toujours, pour en médire, avons la langue prompte.

L'épigramme de Bettinelli contient un fonds de vérité. Elle amusera les Français aussi bien que les Italiens et les fera sourire. Ne peint-elle pas à la perfection la qualité des relations et de l'amitié de la France et de l'Italie, ces nations sœurs ?

§

M. Théodore Dubois sur-vieillard. — La lecture des anciens journaux de théâtre propose parfois de singuliers problèmes à qui s'aventure à parcourir leurs poudreux in-quarto. C'est ainsi qu'en ouvrant l'autre jour un *Miroir* de 1824, nos yeux tombèrent tout à coup sur une lettre signée : « Théodore Dubois, musicien, âgé de 60 ans. » Cet aimable vieillard écrivait au journal pour prendre la défense d'une jeune harpiste, dont *le Miroir* avait quelque peu critiqué le talent.

M. Théodore Dubois ajoutait en post-scriptum : « Je vous mets dans la confidence de mon âge, pour qu'on n'attribue pas à l'enthousiasme d'une passion toujours trop indulgente le donquichottisme dont je fais preuve aujourd'hui. »

Et voilà qui renverse toutes nos notions de chronologie contemporaine ; jusqu'à présent, nous croyions M. Théodore Dubois âgé seulement de quelque soixante-quinze ans, qu'il porte d'ailleurs fort allègrement, tout

comme son aîné Saint-Saëns, et voilà que ce vieux *Miroir* nous apprend que M. Théodore Dubois ne compte pas moins d'un siècle et demi. Tout s'explique.

§

Un prophète américain. — Il y a un nouveau prophète. Il se nomme Alexandre Poshut. Il exerce à New-York. Il vient de la Caroline du Sud où il était négociant en cotons

Ses prophéties touchant la guerre actuelle lui ont valu une certaine popularité dans tous les Etats-Unis.

Dernièrement, il fit une conférence dans le premier théâtre de Washington. Il annonça que Dieu l'avait charge de dévoiler l'avenir.

« La plus grande bataille aura lieu au bord du Missisippi dans trois ans et quatre mois à compter du 1er mai 1918. Les Américains devront lutter contre les principales armées d'Europe, d'Asie et d'Afrique réunies ; toutes les nations du monde seront contre nous, mais nous vaincrons. Wilson sera notre chef parce qu'il est le fils d'un pasteur. C'est l'*homme de Dieu.*

Le succès de cette conférence fut si grand qu'il dut la refaire à New-York, à Chicago, à Boston, à Baltimore, à Philadephie et à San-Francisco.

§

Un Arrière-Petit-Fils de Napoléon Ier. — En septembre dernier, le général Bourgeois, directeur du service géographique de l'Armée, a signalé discrètement à une séance de l'Académie des Sciences la mort glorieuse au champ d'honneur du soldat Mesnard, qui a appartenu au service géographique. « Aujourd'hui je suis à même de donner ici, de la plume de sa sœur, quelques renseignements biographiques sur ce jeune soldat mitrailleur, d'origine impériale, tué au moment qu'il allait passer sous-lieutenant.

Daniel-Napoléon-Jean-Fernand Mesnard, né à Sérignan (Hérault) le 25 août 1896, était l'arrière-petit-fils de Napoléon Ier, par sa mère, Mme Mesnard née Léon, fille du Comte Léon, fils naturel de Napoléon Ier et de Eléonore Dennelle de la Plaigne, lectrice de Caroline Murat, avec laquelle elle avait été élevée avec Madame Campan. Ses études se firent en partie au Collège Stanislas à Paris ; mais dès sa tendre enfance il manifesta un goût très prononcé pour le dessein et ces dispositions ne firent que s'accroître avec l'âge. Entré en septembre 1913 à l'école de dessin du Service Géographique de l'Armée, il resta toujours le premier de sa promotion et obtint dans tous les concours les premiers prix et plusieurs médailles.

Très patriote et très courageux, dès le début de la guerre, il s'engagea comme infirmier brancardier et la nuit allait donner ses soins à l'hôpital d'Aubervilliers, tandis que le jour il suivait régulièrement les cours à l'Ecole de dessin. Puis il suivit les classes de la Fédération nationale et partit enfin à sa plus grande joie au 17e chasseurs à cheval en garnison à St-Maixent. Impatient de partir au front, il crut hâter son départ en venant faire un stage à Vincennes d'où il sortit mitrailleur avec certificat très apte. C'est avec cette mention qu'il partit comme volontaire au front le 6 juin 1916. Le 17 juillet 1917 il était tué à son poste de guetteur dans la tranchée de Salins devant Reims. Sa mort héroïque lui valut la croix de guerre et la citation suivante : « Cité à l'ordre du 17e Régiment de chasseurs au 24 juillet 1917.

Tué à son poste de combat de fusilier mitrailleur où il était resté sous un bombardement de grosses torpilles qui faisait craindre une attaque de l'ennemi. »

Il a été provisoirement inhumé au cimetière militaire de Reims.

T. S.

§

Le bois de baobab et les explosifs. — Le géant végétal célèbre dans les légendes orientales, le baobab, peut entrer dans la fabrication des explosifs. C'est au Cap qu'a été faite l'expérience. Il peut servir de succédané au coton. Les cartouches remplies de cette nouvelle cheddite furent enflammées au camp de Maitland et il ne resta aucun doute dans l'esprit des spectateurs sur les qualités balistiques de la nouvelle matière.

§

Le nombre mystérieux 666.

Armée d'Orient, 31 mai 1918.

A Monsieur le Directeur du *Mercure de France*.

C'est à vous, Monsieur le Directeur, que j'ai l'honneur de m'adresser parce que, ayant prêté le numéro de votre intéressante revue à des amis, je ne me souviens plus du nom de votre collaborateur qui a traité de l'Apocalypse et de la fin de la guerre, dans le numéro du 1er mai. Aussi vous prierai-je de vouloir bien lui transmettre le mot que je lui adresse au sujet de son article, et qui, je crois, doit l'intéresser.

Je ne veux pas attacher aux prédictions de l'Apocalypse plus d'importance qu'il ne leur en accorde lui-même ; mais j'ai tout lieu de croire qu'il s'est occupé de ce sujet parce qu'il a constaté que beaucoup de gens s'en occupent. Qu'il me soit donc permis de lui dire que le chiffre de six cent soixante-six, qui a été pour lui le germe d'un article et qui est probablement pour d'autres celui d'innombrables spéculations mystiques, n'a rien d'un chiffre mystérieux, ni de quoi que ce soit d'extraordinaire. Il est tout simplement la transciption en lettres hébraïques du nom de Jésus de Nazareth. Cela vous étonne peut-être ? Et cependant, il n'y a rien de plus simple.

En hébreu, les chiffres s'écrivent au moyen des lettres de l'alphabet et, par conséquent, chaque lettre est un chiffre : les nombres se répartissent l'alphabet de 1 à 9, de 10 à 90 et de 100 à 400. Pour mieux faire entendre ce que je veux dire je rends les lettres hébraïques par celles correspondantes de l'alphabet grec, et je dis : $\alpha = 1$, $\beta = 2$, $\gamma = 3$, etc. ; $\iota = 10$, $\varkappa = 20$, $\lambda = 30$, etc ; $\chi = 100$, $\rho = 200$, $c = 300$, $\tau = 400$.

D'après cette donnée, je transcris le nom de Jésus par les chiffres correspondant aux lettres hébraïques ישו כצרי, et cela nous donne $10 + 300 + 6$ $50 + 90 + 200 + 10$.

Comme vous le voyez donc, ce chiffre n'a pas de quoi torturer un esprit. Si on connaissait toujours la simplicité des choses, bien des efforts perdus seraient évités et, peut-être, bien des querelles aussi. C'est dans ce dernier espoir que je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur le Directeur, mes salutations distinguées.

DAVID BERMAN,
rabbin, aumônier militaire.

§

Comment mourut Arrigo Boïto. — Le 10 juin, le célèbre musicien et librettiste Arrigo Boïto est mort à Milan dans la clinique de la via Bilanceri. Il devait être opéré le lendemain. Il déjeuna ; l'infirmière l'entendit chantonner gaiement. Le docteur arriva quelques instants après. Arrigo Boïto était mort ; il était midi. Aussitôt on télégraphia au roi, à la reine-mère, au président du Conseil et aux présidents de tous les instituts musicaux du royaume. Ici, quand mourut Debussy, c'est tout juste si les agences le télégraphièrent à leurs abonnés ; ni le président de la République, ni les ministres ne se mêlèrent de la chose. Il est vrai qu'une fois pour toutes l'Etat a inscrit au fronton du Panthéon : *Aux grands hommes, la patrie reconnaissante !*

Arrigo Boïto, fils de Silvestro Boïto et de la comtesse polonaise Joséphine Radolinski, était né à Padoue. Elève du conservatoire de Milan, il écrivit tout jeune un mystère : *Les Sœurs d'Italie*. Transporté d'admiration pour Wagner, il voulut être librettiste et musicien, et écrivit *Méphistophélès* dont la première représentation fut un des plus grands désastres connus au théâtre. Il devait trouver sa revanche plus tard. Ensuite il se consacra à la poésie et fit les livrets d'opéras de Verdi.

Il écrivit encore de la musique et laisse un *Néron* inédit.

§

Paris dans les caves en janvier 1871. — Se souvient-on que Paris, durant les 22 jours de bombardement de son siège de 142 jours, en 1870-71, connut la crise des caves, déjà ? Voici ce que, dans une lettre écrite de la capitale le 8 janvier 1871 par M. Francisque de Blottière et imprimée dans le journal *Le Mémorial de l'Allier* du 5 janvier de la même année, nous lisons :

C'est surtout la nuit que ces drames sinistres à grands fracas tiennent Paris en éveil. De toutes parts, ce n'est que déménagements vers des lieux moins exposés ; mais aussi on recueille chaque éclat d'obus comme un témoignage indéniable de vandalisme et d'ingratitude ; car, vous le savez, le peuple allemand a toujours trouvé dans Paris cordial accueil et large hospitalité. La majeure partie des locataires des quartiers évacués commencent à se réfugier dans les caves. Dans mon voisinage, il est un ancien hôtel que l'on dit avoir été construit par la Dubarry. Je suis descendu dans les sous-sols, qui sont de superbes celliers, dont les voûtes se relient à la façon des chapelles souterraines, ou cryptes.

J'ai trouvé là, grouillant, pêle-mêle, femmes, enfants et gardes-nationaux : cinq couples de ménages, chauffés d'un poêle en fonte et éclairés d'une chandelle fumeuse : rien de pittoresque comme ce tableau ! Matelas et paillasses étendus sur le sol, batteries de cuisine se prélassant sur quelques chaises boiteuses, et, dansant autour des tables et dans les jambes des pères et mères, une dizaine de gavroches mal mouchés, fort aises de jouer à cache-cache dans ces antres ténébreux. Lili et Lolo, ainsi que les chiens et les matous qui donnent l'accompagnement, se souviendront toute leur vie, je vous en réponds, de ces beaux instants de communisme et de tapage souterrains qu'ils doivent au bombardement...

§

L'exposition du jouet français de Chicago. — Une exposition de jouets français s'est tenue à l'Art Institute de Chicago du 15 avril au 12 mai. Elle avait été organisée sur l'initiative de notre consul dans la grande cité américaine, M. A. Barthélemy, qui fut aidé dans sa tâche par de nombreuses personnalités féminines du monde et des arts ; elle avait

trouvé à l'Art Institute une généreuse hospitalité et réunissait une collection vraiment remarquable de jouets les plus divers. Pendant quatre semaines, les poupées auvergnates et lozériennes, les animaux de Caran d'Ache, les petits Alsaciens de Hansi, les jouets de l'école Joffre et du Printemps, les exquises statuettes de Mme Crouilbois, de Mlle Jozon, du French Bureau et de Mme Juliette Ferrand ont fait les délices des visiteurs de l'Art Institute, petits et grands. Le succès a été considérable, les ventes ont été nombreuses et l'Institute même a acquis quelques-unes des poupées, dont beaucoup constituent du reste des œuvres d'art et des pièces de musée plutôt que des jouets proprement dits.

Il est souhaitable que des expositions analogues fassent connaître à l'étranger ces productions françaises. Celle-ci, en effet, la première du genre aux Etats-Unis, n'aura pas eu seulement d'heureux résultats commerciaux; elle aura contribué à répandre et à faire aimer davantage l'ingéniosité, la grâce et la vitalité de notre génie.

§

Errata.

Cher Monsieur Vallette,

Une ligne est tombée du texte de mon roman publié dans le dernier *Mercure*. Ce qui rend une phrase complètement incompréhensible.

Page 662, après la ligne 8, il manque la ligne 9. La voici (en italique) : « La conversation ne lui importait nullement. Ils parlaient *de Marseille. Elle était de Toulon. Guy se passionnait pour* Marseille — sa seule passion... »

Cordialement votre

E. MONTFORT

Le 17 juin 1918

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi de relever une légère erreur qui s'est glissée aux Echos du dernier Mercure, à propos de l'acte de naissance de Gounod.

Le grand-père du compositeur était *fourbisseur des armures du roi* et non pas *fournisseur du roi*.

Je vous prie de croire, monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

UN LECTEUR.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

a tendance du Marché est de plus en plus subordonnée aux fluctuations des opé-
ons militaires. Les derniers communiqués des fronts français et italien ainsi que la
ureuse intervention américaine ont enrayé les offres qui étaient d'ailleurs peu nom-
ıses ; bien plus, quelques achats se sont produits et ont relevé le niveau d'un cer-
nombre de valeurs.

os Rentes sont fermes, notamment le 5 o/o à 88 fr. 15 et le 4 o/o à 68.75 ; toute-
le 3 o/o perd un demi-point à 59.50.

e même état d'incertitude continuant à exister en ce qui concerne le paiement des
pons russes, ces derniers fonds s'écartent peu de leurs cours précédents et le marché
est des plus étroits.

ous assistons au contraire à une accentuation de hausse des valeurs espagnoles.
st d'abord l'Extérieure qui passe de 143 fr. 25 à 146, puis le Nord de l'Espagne qui
gresse à 504 fr. Depuis le début de l'année jusqu'au 20 mai dernier, la plus-value
recettes, par rapport à la période correspondante de 1917, se monte à 5.613.479
etas.

e Chemin de fer Madrid-Saragosse ne reste pas en arrière et progresse à 566. La
s-value des Andalous n'est pas moins importante, puisqu'ils gagnent plus de qua-
te points à 504 francs.

os grands réseaux français sont infiniment plus calmes, et nous assistons de nou-
u à un léger fléchissement. Il en est de même de nos chemins de fer Métropolitains :
rd-Sud 112 francs ; Métropolitain 395. Pour cette dernière compagnie le dividende
te fixé à 14 fr. comme pour le précédent exercice.

ien à dire de nos grandes banques, sinon que l'on n'enregistre dans ce groupe que
variations absolument insignifiantes. Elles se présentent pourtant en général de
on un peu plus faible, sauf l'action Banque de France, immuable à 5262 fr. Notons
ssi une légère amélioration des cours du Crédit Lyonnais à 1035 francs.

es valeurs cuprifères restent bien achalandées : Rio, 1855 fr. ; Tharsis, 141 fr. ;
ntecatini, 110 fr. Enfin, quelques Métallurgiques et Valeurs de guerre ont accentué
r résistance et se sont même traitées en reprise, telles : Moteurs Gnôme, Fines-Lille,
Peñarroya.

es comptes qui ont été soumis par cette Société à son assemblée ordinaire annuelle,
ésulte que l'exercice 1917 se traduit par un bénéfice net de 13.998.937 fr. ramené à
704.764 fr. par les prélèvements effectués conformément à l'article 41 des statuts.

e profit net a permis au Conseil d'administration de proposer la répartition d'un
idende de 40 fr., à chacune des 292.500 actions composant actuellement le capital
ial. Rappelons que l'an dernier le dividende avait été de 90 fr. et qu'il avait été payé
7.500 titres seulement.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an............	32 fr.	Un an............	37 fr.
Six mois...........	17 »	Six mois...........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.